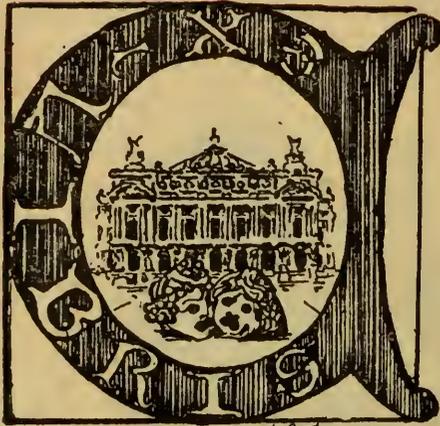


www.libtool.com.cn



P. Lomont del.

www.123ool.com.cn



www.libtool.com.cn



Transeau
Coll spec

www.libtool.com.cn

www.libtool.com.cn

HISTOIRE

UNIVERSELLE

www.libtool.com.cn

DES

THÉÂTRES

DE TOUTES LES NATIONS,

Depuis THESPIS jusqu'à nos jours ;

Par une Société de Gens de Lettres.

Dédiée à MONSIEUR, Frère du Roi.

TOME II. 1^{re} PARTIE.

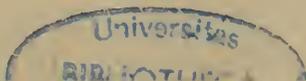


A PARIS,

Chez { LES AUTEURS, rue Ticquetonne, la seconde porte
cochère à gauche en entrant par la rue Montmartre.
La Veuve DUCHESNE, Libraire, rue St-Jacques,
au Temple du Goût.

M. DCC. LXXIX.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.



www.libtool.com.cn

PN

2100

.H6

1779

v. 2

coll. A. pic.



HISTOIRE

UNIVERSELLE

DES

THÉÂTRES.



PREMIÈRE PARTIE

du second Volume.

„ **E**SCHYLE fit éclore la Tragédie & la peignit , non pas comme une Héroïne , mais comme une Géante ; Sophocle lui donna la décence d'une Matrone , Euripide lui prêta de nouvelles grâces & la fit quelquefois paraître un peu échevelée , quelquefois un peu Philosophe. Le premier est un torrent qui roule à travers les rochers , les forêts & les précipices ; le second , un canal qui arrose des jardins délicieux ; le troisième , un fleuve qui s'é-

loignant de tems en tems de sa course , aime à serpenter dans des prairies émaillées de fleurs.

C'est ainsi que le Père Brumoy désigne les trois Tragiques Grecs , & le mot de Matrône , tel que nous l'entendons aujourd'hui , ne nous paraît guère convenir à Sophocle , mais comme ce que nous en dirions ferait absolument étranger à notre objet , nous allons parler d'Euripide , & le Lecteur saisira les traits de ressemblance qui se trouvent entre le portrait & l'original. On voit , disait Cicéron , combien Eschyle , Sophocle & Euripide sont différens , & cependant on les loue presque également chacun dans leur genre ; c'est que toutes les manières de peindre sont bonnes , lorsque le Peintre est dirigé par le goût ; c'est que le génie fait embellir tous les objets , sous quelques couleurs qu'il les présente ; c'est qu'enfin , comme le dit Horace ,

Il n'est point de serpent , ni de monstre odieux ,
Qui par l'art imité , ne puisse plaire aux yeux.

Cette maxime générale peut trouver des contradicteurs , mais il est nécessaire d'observer qu'il est des beautés nationales , des beautés de circonstance , qu'il faut regarder comme sacrées , s'il est permis de se servir de cette expression , & sur lesquelles il serait injuste de prononcer d'après les préjugés de son pays. C'est dans cet esprit que l'on doit lire les extraits précédens , & ceux qui vont les suivre ; avertissement que nous ne donnons à nos Lecteurs

www.libtool.com.cn



J. D. Dugoure del.

Viguet Sculp.

EURIPIDE.

que pour leur propre intérêt , que pour les engager à se regarder pendant quelque tems , comme les concitoyens , ~~comme les contemporains~~ d'Euripide , & non pour solliciter leur indulgence en faveur de ce Tragique qui , à bien des égards , est très-éloigné d'en avoir besoin.

E U R I P I D E .

VALÉRIUS Harpocracion prétend qu'Euripide naquit à Athènes , mais l'opinion générale le fait originaire de Salamine , Ile de l'Attique , où il vint au monde la première année de la 75^e. Olympiade , selon Diogène Laerce , & selon d'autres , la 70^e, tems où les Grecs remportèrent une victoire signalée sur Xercès Roi des Perfes.

Euripide eut pour père Mnésarchus , ou Mnésarchides qui était Cabaretier , & pour mère , Clito qui , au rapport de Théopompe & d'Aristophane , était Marchande de légumes. L'un & l'autre sur ce point , sont en contradiction avec Philocore , Suidas & même le Scholiaste de l'Auteur , dans lesquels on lit qu'il était né de parens libres & honnêtes , avec lesquels il vint se retirer à Athènes , en sortant de Béotie. Stobée ajoute que Mnésarchus y avait été condamné à la *peine du panier* , peine

ignominieuse chez les Grecs & instituée contre ceux qui ne payaient point leurs dettes. On les conduisait dans la Place publique, on les y faisait asseoir, on posait sur eux une corbeille & de ce moment, ils étaient deshonorés. Cependant Théophraste & Jérôme de Rhodes, tous deux disciples d'Aristote, assurent que le père d'Euripide jouissait d'une aisance honnête, & que plus d'une fois il distribua du vin aux *Orchestæ* d'Athènes, espèce de Baladins qui, vêtus de peaux de bêtes sauvages, formaient des danses autour du Temple d'Apollon.

Ce Dieu, si nous en croyons Aulugelle, fit entendre à Mnésarchus, qu'Euripide dans son adolescence remporterait une victoire aux Jeux, & d'après cet Oracle, il le conduisit à Olympie pour en faire un athlète, titre qu'il ne put obtenir à cause de la faiblesse de son âge. Néanmoins il combattit quelque tems après à l'Isthme & aux Fêtes de Cères, où il fut déclaré vainqueur, mais les couronnes qui lui furent décernées, ne flattèrent point son amour-propre, & à peine en fut-il décoré, qu'il renonça aux exercices du corps pour s'occuper de la culture de son esprit. Il se livra tout entier à l'étude de la Philosophie, & son premier Maître fut Anaxagore dont Cicéron fait le plus grand éloge; mais l'Arrêt de mort que l'on prononça contre ce même Anaxagore pour avoir avancé que le soleil n'était qu'un globe de feu, l'exil

qu'il fut obligé de s'imposer, malgré tout le crédit de son disciple Périclès, dégoûtèrent Euripide au point qu'il abandonna le parti des Philosophes. De leur école, il passa au Théâtre vers lequel il se sentit entraîné par le germe d'un talent qu'il ignorait avoir, & qui bientôt le rendit l'émule d'Eschyle & de Sophocle. Selon les uns, il était alors âgé de 22 ans, & de 25, selon les autres. Cependant nous avons lu dans un Mémoire ancien, qu'avant de prendre le parti des Lettres il s'était adonné à la Peinture, & que les Mégariens possédaient quelques-uns de ses Tableaux. Diogène Laerce ajoute qu'il fut avec Platon, visiter les Prophètes, les Sages, les Prêtres de l'Égypte, & qu'y étant tombé dangereusement malade, ces Prêtres le guérèrent avec de l'eau de mer; ce qui lui a fait dire ensuite dans une de ses Pièces, que la mer orageuse purifiait les maux de l'humanité, *hominum procellosum mala abluit mare.*

Euripide prit aussi quelques leçons de Morale de Sophocle, & ce fut ce Philosophe qui lui conseilla de composer des Tragédies; du moins Aristophane le fait entendre dans sa Comédie des Nuées. Mnéfiloque a été plus loin, & n'a pas craint d'avancer que ce même Socrate composa une partie des Tragédies d'Euripide: quel est l'Auteur à qui l'envie n'a pas contesté le mérite d'avoir fait ses Ouvrages?

Chérine fut la première femme de notre Poète , & Mélito la seconde. De Chérine il eut trois fils , Mnésarchides qui fut Marchand , Mnésiloque qui se fit Histrion , & Euripide qui fut très-versé dans l'Art Oratoire. Aulugelle pense qu'il eut ces deux femmes à-la-fois , usage autorisé chez les Athéniens , & dont Socrate donna l'exemple ; mais le Scholiaste même d'Euripide suppose qu'il n'épousa Mélito qu'après la mort de Chérine.

Ses mœurs étaient dures , son caractère farouche , & si l'on en croit Valère Maxime , ses succès l'avaient rendu arrogant & superbe. *J'ai coutume de composer des Tragédies pour instruire , & non pour recevoir des avis* : telle est la réponse qu'il fit un jour au Peuple d'Athènes , qui le pria de corriger quelque chose dans une Pièce qu'il venait de lui lire. Une autre fois , Alcestides Poète Tragique lui reprocha de n'avoir fait que trois vers en trois jours , pendant que lui en avait fait cent. *Hé , qu'importe* , lui répliqua Euripide , *si tes vers ne sont connus que pendant trois jours , & que les miens le soient dans tous les tems.*

Ces deux traits annoncent peut-être plus d'élévation que de fierté ; mais il est certain que si Euripide avait l'orgueil du génie , il y joignait des qualités dignes d'un Ecrivain tel que lui ; le fait suivant en fera la preuve. Il avait été l'ami de Socrate , & les Athéniens qui commençaient à se re-

pentir de l'avoir fait mourir, rendirent un Edit par lequel ils défendirent de prononcer publiquement son nom, ~~litant pour~~ échapper à la honte dont leur injustice les avait couverts, que pour prévenir les murmures que pourrait exciter la mémoire de ce Philosophe. Euripide ne crut pas devoir braver ouvertement cet Edit, mais il imagina d'introduire sur la scène le personnage de Palamède, à l'aide duquel il osa dire : *Vous avez fait périr le meilleur des Grecs.* Ces paroles furent comprises, comme il le desirait, & tous les Spectateurs fondirent en larmes.

Athénée écrit qu'il aimait les femmes, Suidas & Aulugelle assurent le contraire : quelqu'un en parlait un jour à Sophocle, & celui-ci répondit, selon Jérôme de Rhodes dans ses Commentaires historiques : *In Tragædiis odit, quoniam in lecto uxores nostræ non tales sunt mulieres.* C'est-à-dire, il hait les femmes dans les Tragédies, parce qu'elles n'y font pas ce qu'elles font au lit ; réponse qui suppose que si Euripide les critiquait sur le Théâtre, il les traitait différemment dans le particulier. Plusieurs Ecrivains attribuent cette haine pour les femmes à la colère que lui inspira la sienne qu'il surprit un jour dans les bras de son Histrion : il en conçut un tel dépit, & redouta les plaisanteries des Poètes Comiques, au point qu'il prit le parti de se réfugier en Macédoine.

Ses ennemis assurent qu'il y fut attiré par les offres éblouissantes que lui fit Archélaüs Souverain de cette contrée : mais ce rapport ne s'accorde point du tout avec le caractère d'Euripide qui passait pour être fort défintéressé , & qui vit toujours avec indifférence , les riches présens dont Archélaüs le combla. Un Courtisan de ce Prince le pria un jour de lui donner un vase d'or dont il avait envie : *qu'on le porte à Euripide* , dit le Roi : *vous méritez de le demander , & il mérite de le recevoir sans l'avoir demandé.* Une autre fois , Archélaüs lui reprocha , en badinant , de s'être affranchi de l'usage reçu , & de ne lui avoir rien apporté le jour de sa naissance : *vous donner* , répliqua Euripide , *ce serait vous demander.* Ce même Archélaüs qui en avait fait son ami & son confident , desirait qu'il le célébrât par quelque Œuvre tragique : *Plaise au ciel* , répondit le Poète , *qu'il ne vous arrive jamais rien qui vous rende le sujet d'une Tragédie.*

Euripide ne jouit que trois ans de cette faveur & selon tous les Historiens , le genre de sa mort fut horrible. Il avait soupé chez le Roi , rapporte Valérius , il revenait de nuit , & fut déchiré par des chiens que lâchèrent contre lui Aribée de Macédoine , & Cratéva ou Craténa de Thessalie , ses rivaux en Littérature. Ces chiens , selon d'autres , étaient ceux de Décamnique qui un jour avait reproché à Euripide d'avoir l'haleine forte ,

& auquel Euripide avait répliqué : *C'est que j'ai bien des secrets enfévelis dans mon sein* : mais , selon Diogène Laërce , ils appartenaien-
www.libtool.com.cn à Promérus Ministre de la Cour & qui était persuadé qu'Euripide avait cherché à le desservir auprès du Roi. C'était de-là que l'on appelait *Promericanes* , chiens de Promérus , ceux qui avaient l'air d'oublier une injure , pour mieux s'en venger.

D'autres prétendent qu'un chien d'Archélaüs s'étant égaré dans un village de Thrace , les habitans de cet endroit l'égorèrent & le mangèrent , selon leur usage ; que le Roi qui en fut informé , leur imposa une amende d'un talent , dont ils furent déchargés à la sollicitation d'Euripide , & que se promenant un jour aux environs de ce même village , il y fut déchiré par des chiens qui étaient de la race de celui qu'avaient tué les payfans en faveur desquels il avait employé son crédit ; ce qui a fait dire depuis , de ceux qui avaient commis quelque offense & qui n'en étaient pas encore punis , *que la vengeance du chien les attendait.*

Si nous en exceptons quelques Ecrivains qui ont voulu faire entendre qu'Euripide avait été déchiré , non par des chiens , mais par des femmes qui voulurent se venger de la haine qu'il avait pour elles ; il est aisé de voir que tous les Historiens sont d'accord sur le funeste accident dont il fut la victime. A l'égard des différentes causes auxquelles ils attribuent

ce même accident, nous n'en garantissons aucunes, & nous ne les avons rapportées que pour faire voir d'un côté, à quel point l'on s'est occupé de ce grand homme depuis sa mort; & de l'autre, combien il est étonnant que quelqu'un de ses contemporains n'en ait pas fait un historique exact qui nous serait parvenu avec ses Ouvrages.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il mourut en Macédoine, dans la 93^e. Olympiade, âgé de 75 ans, & que les Macédoniens, selon Pline & Vitruve, lui élevèrent près de la Ville d'Aréthuse, un tombeau magnifique, avec cette inscription traduite du grec en latin :

Nullâ etate tua , Euripides , monumenta peribunt.

C'est-à-dire, jamais, Euripide, tes Ouvrages ne périront. Nous mettons Ouvrages, quoique le mot *monumenta* signifie à la lettre monumens; mais ici, il doit être pris dans le sens que nous lui donnons.

Aulugelle assure que les Athéniens envoyèrent demander son corps aux Macédoniens, mais que ceux-ci le refusèrent, & que le Sénat d'Athènes n'eut d'autre satisfaction que celle d'ériger à l'Auteur un tombeau vuide, ou cénotaphe sur lequel on grava une épitaphe insérée dans le 3^e. Livre de l'Anthologie, chap. 25, sans nom d'Auteur, mais que l'on croit être de Thucydide l'Historien, ou de Thi-

mothée Poète lyrique. Voici ce que signifiait cette épitaphè :

La Grèce entière est le tombeau d'Euripide : il naquit chez les Athéniens , il mourut en Macédoine , & ses cendres y reposent. Il fut agréable aux Muses qu'il chanta , & il est chanté par-tout.

Les Athéniens rendirent les honneurs les plus distingués à sa mémoire, ainsi qu'à celle d'Eschyle & de Sophocle. On leur décerna des statues par Edit , & leurs Ouvrages , la plupart autographes , furent déposés dans les Archives publiques. » Ce furent apparemment , dit le Père Brumoy , ceux qu'un Roi d'Egypte voulait avoir , au rapport de Galien , sur-tout les Manuscrits d'Euripide , qui contenaient 75 Tragédies , pour embellir sa Bibliothèque Alexandrine. Il les demanda aux Athéniens qui les refusèrent. Il leur refusa , à son tour , des bleds dans un besoin , jusqu'à ce qu'ayant enfin reçu ce qu'il demandait , il oublia le refus , & la mauvaise grace du présent , témoigna noblement sa reconnaissance , & permit aux Athéniens d'emporter autant de bled qu'il leur plairait , sans payer le tribut ordinaire «.

Après sa description de la défaite des Athéniens par les Syracusains , sous la conduite de Gylippus , de Nicias & de Démosthène , Plutarque ajoute que plusieurs des vaincus dûrent leur salut à Euripide. » Les Siciliens , dit-il , étaient très-grands admi-

rateurs des vers de ce Poète , ils apprenaient tous ceux que savaient leurs prisonniers , & plusieurs d'entr'eux en furent récompensés par l'obtention de leur liberté. Quelques autres dispersés après le combat , & errans de Ville en Ville , gagnaient leur vie en répétant quelques morceaux du même Auteur. Il existait encore , & ces Grecs de retour à Athènes , venaient mettre à ses pieds le tribut de leur reconnaissance. Cet honneur mérité était bien fait pour le dédommager de la jalousie de ses rivaux. En vain la critique aiguise ses traits ; il est un sentiment intérieur qui dépose en faveur d'un grand homme , & sa défense est dans ses Ouvrages.

On dit que la foudre tomba sur le cénotaphe d'Euripide ; ce fait est consacré dans la Vie de Lycurgue par Plutarque , & nous joignons ici les paroles même de son Traducteur. „ Après la mort de Lycurgus , dit-il , on lui fit en Lacédémone moins d'honneur qu'il n'en avait mérité , encore qu'on lui en fît autant qu'il fût possible : car on lui édifia un Temple , & on lui institua tous les ans , un sacrifice solennel comme à un Dieu : qui plus est , on dit que ses cendres ayant été rapportées à Sparte , la foudre tomba sur sa sépulture , ce que l'on n'a guères vu advenir à autres personnages de nom après leur décès , sinon au Poète Euripide , lequel étant mort en Macédoine , fut en-

terré près la Ville d'Aréthuse : qui est un grand argument aux amateurs de la mémoire de ce Poète, pour répondre à ceux qui le calomnient, qu'à lui seul soit advenu après sa mort, ce qui par avant, était échu à un si saint homme, & tant aimé des Dieux «.

Religieux jusqu'à la superstition, les Anciens attachaient du merveilleux à tous les évènements qui leur arrivaient, & l'on ne doit pas être étonné de l'interprétation que l'on a donnée à celui-ci. Il faut, même dans les points les plus légers, adopter, pour le moment, la manière de voir des Peuples que l'on veut connaître : leur histoire sans cela ne nous offrirait le plus souvent qu'un assemblage de petitesse & d'absurdités. Telle est, en général, l'impression que le tableau d'un pays éloigné produit sur les habitans d'un autre, & vraisemblablement nous sommes regardés comme des êtres fort singuliers par les nations qui ne sont point familiarisées avec nos mœurs & nos usages.

Euripide s'était brouillé avec Sophocle, mais depuis long-tems il était raccommodé avec lui, & lorsque Sophocle apprit sa mort, on prétend que non-content de prendre le deuil, il voulut que les Acteurs représentassent ses Pièces, sans être couronnés. Quelques Auteurs disent qu'il en composa 90, dont 8 satyriques, & qu'il ne remporta le prix que quinze fois. L'opinion générale ne lui en attri-

bue que 75, & c'est aussi le sentiment de Marcus Varron qui ajoute que par l'iniquité de ses Juges, il ne fut que cinq fois vainqueur. Quel est le siècle dans lequel la partialité n'ait pas sacrifié quelque Héros & quelque Artiste ? Socrate fut la victime de ses Concitoyens ; Pradon fut préféré à Racine. D'après ces deux exemples auxquels nous pourrions en ajouter mille autres, que le Héros & l'Artiste s'envelopent de leur mérite, & en appellent à la postérité, elle fera leur vengeur.

Euripide fut le premier qui supprima le Prologue, & qui fondit dans ses Pièces l'exposition de son sujet. Cette innovation ajouta un nouveau charme à la Tragédie ; & les Modernes, comme les Anciens, regretteront toujours que cet Ecrivain n'ait pas senti qu'il répandait quelquefois dans ses Ouvrages ce ton sententieux, cet air d'école que l'étude de la Philosophie lui avait fait contracter.

Nous avons dit que nous rapprocherions son *Electre* de celle de Sophocle, & c'est par-là que nous allons reprendre la suite de nos extraits. Un coup-d'œil jetté par le Lecteur sur les *Coëphores*, inférées dans le premier Volume, lui feront saisir le génie des trois Auteurs, & la différence des moyens qu'ils ont employés pour traiter le même sujet. Ce que nous avons dit de la Tragédie d'Eschyle, nous dispense d'entrer dans de nouveaux détails sur Agamemnon & sur Clytemnestre. Nous observerons

observerons seulement que lorsque ce Prince fut assassiné, Electre sauva les jours du jeune Oreste son frère, qu'elle le remit dans les mains de son Gouverneur, qu'elle demeura l'esclave d'Egysthe, & qu'elle ne fut vengée qu'au bout de vingt ans, qu'Oreste vint plonger ses mains dans le sang de sa mère.

ELECTRE DE SOPHOCLE.

„ILLUSTRE rejetton de ce Roi qui conduisit l'armée Grecque à Troye, fils d'Agamemnon, il vous est donc permis de revoir l'objet de vos desirs. Vous appercevez, à droite, l'antique Ville d'Argos, le bois de la fille d'Inachus, (Io changée en genisse par Jupiter) le Lycée consacré au Dieu Apollon; & à gauche, le célèbre Temple de Junon. La Ville où vous arrivez, c'est Mycènes, & ce Palais témoin de tant de sanglantes aventures, c'est le Palais des descendans de Pélops. Ce fut moi qui vous y reçus des mains de votre sœur, après la mort funeste de votre père. Je vous dérobaï à la cruelle destinée qui vous menaçait. Enfin chargé de votre enfance, je vous ai conduit heureusement jusqu'à l'âge qui vous met en état de venger un père : voici le jour, Oreste, & vous fidèle ami, généreux Pylade, oui, voici le jour où il faut régler l'exécution de nos projets..... Déjà le soleil naissant

ranime les oifeaux la nuit s'est évanouie avec les astres : n'attendons pas que l'on sorte & conférons promptement «.

Ce début clair & précis du Gouverneur d'Oreste annonce , tout-à-la-fois , le sujet , l'instant où il commence , & le lieu dans lequel l'action doit se passer.

L'Oracle de Delphes a ordonné au fils d'Agamemnon de s'introduire fans bruit dans le Palais d'Égypthe , d'y arracher la vie aux assassins de son père , & il obéira Observez ce qui se passe dans ce Palais , continue-t-il , en parlant à son Gouverneur , & venez nous en instruire Vous leur direz que vous êtes de la Phocide , envoyé par un ami qu'ils ont à Panope , pour leur annoncer la mort d'Oreste. Vous assurerez avec ferment qu'il est tombé de son char dans les jeux Pythiens Pour nous , (Oreste & Pylade) après avoir fait des libations , & répandu nos cheveux sur le tombeau de mon père ; suivant l'ordre d'Apollon , nous reviendrons en ce lieu. Vous savez en quel endroit nous avons caché le vase d'airain , nous l'irons chercher , & nous le porterons comme un témoignage authentique de ma mort Allez , sage Vieillard , faites votre devoir ; Pylade & moi nous ferons le nôtre «.

Que je suis malheureuse ! s'écrie quelqu'un dans l'éloignement ; c'est Electre : Oreste le soupçonne ,

& voudrait s'en assurer : que rien ne vous arrête , lui répond son Gouverneur. Commencez par les libations dûes à Agamemnon : à ce pieux devoir est attachée la victoire , & la force dont nous avons besoin dans l'exécution de nos projets.

Chaque mot dans cette scène , ajoute au développement du sujet , & c'est peut-être l'exposition la plus heureuse de toutes les Pièces de Sophocle. Electre paraît : humiliée , persécutée par les bourreaux de son père , elle fait retentir le Palais de ses gémissemens , & bientôt elle en sortira pour publier ses douleurs.

„ Royaume sombre de Pluton & de Proserpine ; dit-elle , ô Mercure , qui conduisez les ames aux Enfers ! ô Déeses des imprécations ! & vous , filles des Dieux , terribles Euménides , vous qui regardez avec horreur le meurtre & l'adultère , venez , volez à mon secours , & soyez les vengeurs de mon père ! daignez du moins me retrouver mon frère Oreste. Seule & sans ressource , je ne puis plus supporter le poids de mes infortunes “.

Le Chœur vient unir ses larmes à celles d'Electre , & comme elle , indigné de l'impunité de ses tyrans , comme elle , rempli du desir & de l'espérance de revoir Oreste , il recommande à cette Princesse de contenir ses murmures , d'attendre tout du tems , en un mot , de se conduire avec prudence , vertu nécessaire dans l'affreuse situation

où le sort l'a réduite. Mais Electre a vu tomber Agamemnon sous le fer de Clytemnestre & d'Egythe, ses assassins occupent son trône, ses cendres sont sans honneurs, son fils n'arrive pas, sa fille est esclave, rien ne peut la consoler, rien ne peut la réduire, & l'aigreur que lui inspirent les maux qu'elle endure, retombe sur sa sœur Chryfotémis, qui chargée d'offrandes funéraires, vient l'engager à ménager ses Maîtres, à garder le silence sur des peines qui sont sans remède.

Quelle indignité ! lui répond Electre vous me voyez soupirer après la vengeance, & loin de me prêter du secours, vous cherchez à me désarmer. Que l'on m'offre ces dons précieux qui flattent votre orgueil, & leur éclat ne me fera point trahir mes sentimens. Non, je n'envie point vos festins superbes, votre table délicatement servie n'a rien qui me touche. Qu'on me laisse pour nourriture ma douleur & mes larmes.

Le Chœur veut l'appaiser, mais Chryfotémis est faite à ses invectives, & elle ne s'en venge qu'en la priant d'éviter le nouveau malheur qui la menace; c'est d'être renfermée toute sa vie dans une tour, punition que ses murmures lui ont attirée, & qui commencera au retour d'Egythe absent de Mycènes depuis quelques jours.

Electre n'en devient que plus courageuse, & malgré les représentations de ses compagnes, mal-

gré les prières de sa sœur, jamais elle n'abaissera son front devant les assassins de son père.

Cependant Clytemnestre a vu en songe l'ombre de son époux sortir du fond des Enfers. Il a planté en terre le sceptre qui de ses mains a passé dans celles d'Egysthe, & de ce sceptre est sorti tout-à-coup un rameau florissant dont l'ombrage a couvert toute la Ville de Mycènes. Clytemnestre a raconté cette aventure au soleil; c'était la coutume des Anciens qui par-là imaginaient échaper aux malheurs dont ils étaient menacés; & poursuivie par ses frayeurs, elle a prié Chryfotémis de faire des libations au tombeau d'Agamemnon.

ELECTRE.

Ah ! ma sœur, loin de vous ce ministère impie,
Loin, loin de ce tombeau ces dons d'une ennemie;
Voulez-vous violer tous les droits des humains ?
Avez-vous pu charger vos innocentes mains
Des coupables présens d'une main sanguinaire,
Des présens qu'ont souillés le meurtre & l'adultère ?
Voyez ce monument : c'est à nous d'empêcher
Que jamais rien d'impur ne puisse en approcher.
Jetez, jetez, ma sœur, cette urne funéraire,
Ou bien loin de ces lieux, cachez-la sous la terre ;
Et pour l'en retirer, attendez que la mort
De Clytemnestre un jour ait terminé le sort.
Alors, reportez-la sur sa cendre infidèle,
Allez, de tels présens ne sont faits que pour elle.
Croyez-vous, s'il restait dans le fond de son cœur,
Après ces attentats, une ombre de pudeur,

Croyez-vous qu'aujourd'hui la fureur qui l'anime ,
 Vint jusques dans la tombe outrager sa victime ,
 Insulter, à ce point, les mânes d'un Héros ,
 La majesté des morts , & les Dieux des tombeaux ?
 Et de quel œil , ah ciel ! pensez-vous que mon père
 Puisse voir ces présens que l'on ose lui faire ?
 Ah ! n'est-ce pas ainsi , quand il fut massacré ,
 Qu'on plongea dans les eaux son corps défiguré ,
 Comme si l'on eût pu , dans le sein des eaux pures ,
 Laver en même-tems , le crime & les blessures ?
 Les forfaits , à ce prix , seraient-ils effacés ?
 Ne le permettez-pas , Dieux qui les punissez !
 Et vous , ma sœur , & vous , n'en commettez point d'autres.
 Prenez de mes cheveux , prenez aussi des vôtres ;
 Le désordre des miens atteste mes douleurs ,
 Souvent ils ont servi pour essuyer mes pleurs.
 Il m'en reste bien peu , mais prenez , il n'importe ,
 Il aimera ces dons que notre amour lui porte.
 Joignez-y ma ceinture , elle est sans ornement ;
 Elle peut honorer ce triste monument.
 Mon père le permet , il voit notre misère ,
 Lui seul peut la finir , &c... (*M. DE LA HARPE*).

Conjurez , ajoute Electre , conjurez son ombre
 d'ouvrir la terre , de s'armer pour notre défense ,
 de fondre sur nos ennemis , ou du moins de nous
 envoyer son fils , triste reste de son sang.

Dans les Coëphores d'Eschyle , comme on l'a
 vu , c'est Electre qui est chargée de ces dons fu-
 nèbres , & son incertitude sur l'usage qu'elle doit en
 faire , le silence morne des femmes qui l'accom-

pagnent, les conseils qu'elle demande, le parti qu'elle prend de renoncer à un sacrifice expiatoire, pour en faire un acte de haine & de vengeance aux Dieux infernaux; tout cela est sublime, & présente un appareil moins attendrissant peut-être, mais bien plus imposant que l'autre.

Vous, dit-elle au Chœur, dans cette scène traduite d'Eschyle par le même Ecrivain que nous venons de citer,

Vous, qu'en mon infortune il m'est permis de voir,
 Esclaves, qui m'aidez dans ce triste devoir,
 Quels vœux puis-je former sur le tombeau d'un père ?
 En épanchant les eaux du vase funéraire,
 Dirai-je, » Agamemnon, c'est ton épouse en pleurs
 » Qui t'offre par mes mains les dons de ses douleurs :
 » Aux mânes d'un époux elle offre cet hommage «.....
 Non, je ne l'ose pas; hélas! & quel langage,
 Quelle prière encor, & quels souhaits pieux
 Conviennent à sa fille en ces funèbres lieux ?
 Parlez, qu'en ce moment vos avis m'encouragent.
 Ah! sur les meurtriers dont les présens l'outragent,
 Si ma voix appelant sa vengeance & ses coups,
 De ses mânes trahis attestait le courroux,
 Si mon cœur en croyait ce transport qui l'anime!...
 Enfin puisque je viens pour expier un crime,
 Dois je jeter au loin ces vases odieux,
 Et fuir avec horreur, en détournant les yeux ?
 J'implore vos conseils, je les suivrai sans peine.
 Vous partagez ici mes malheurs & ma chaîne.
 Ne craignez rien, songez que sous les loix du sort

L'esclave & le tyran sont égaux dans la mort.
Ne dissimulez point, & bannissez la crainte.

LE CHŒUR.

Nous sommes sans effroi, nous parlerons sans feinte,
J'en jure le tombeau du plus grand des mortels,
Plus auguste pour moi, plus saint que les autels.

ELECTRE.

Ah ! si vous révérez la cendre de mon père,
Vous pouvez tout sur moi : sa fille vous est chère.
Parlez.

LE CHŒUR.

En arrosant ce marbre inanimé,
Invoquez ce Héros pour ceux qui l'ont aimé.

ELECTRE.

Et qui dois-je nommer ?

LE CHŒUR.

Les ennemis d'Egysthe,

Moi, vous.

ELECTRE.

Moi seule, hélas !

LE CHŒUR.

Cet abandon si triste

Vous fait-il oublier qu'il est encor ?... mais non,
C'est à vous seule, Electre, à prononcer ce nom.

ELECTRE.

Quel est donc votre espoir, & qui voulez-vous dire ?

LE CHŒUR.

Oreste est loin de vous, mais Oreste respire.

ELECTRE.

Quel jour luit dans mon cœur ?

www.libtool.com.cn

LE CHŒUR.

Ce cœur infortuné

Ne doit rien voir ici qu'un père assassiné.

Contre ses assassins

ELECTRE.

Faut-il que je vous croie ?

LE CHŒUR.

Demandez à grands cris , que le ciel vous envoie

ELECTRE.

Des Juges ? des Vengeurs ?

LE CHŒUR.

Un Dieu pour vous armé ,

Ou bien quelque mortel par les Dieux animé ,

Qui . . . (gardez d'écouter des sentimens timides)

Qui verse sans pitié le sang des parricides.

ELECTRE.

Est-ce à moi , juste ciel ! à moi qu'il est permis

De souhaiter la mort à de tels ennemis ?

LE CHŒUR.

Tout est permis sans doute à qui poursuit le crime ,

A qui s'en voit encor l'escave & la victime.

ELECTRE.

Eh bien donc , ô Mercure ! ô Dieu des sombres bords !

Toi , dont le caducée est redouté des morts ,

Va présenter mes vœux à ces Dieux inflexibles ,
 Dont mon père aujourd'hui subit les loix terribles ,
 A la terre par qui tout naît & se détruit ,
 Qui rappelle en son sein tout ce qu'elle a produit.
 O mon père ! reçois cette liqueur sacrée !
 Je t'appelle , ô grande ombre , &c... (Voyez les *Coëphores*).

Les deux Auteurs arrivent au même but par des routes différentes, & la manière dont l'Electre d'Eschyle consulte le Chœur, le plaisir avec lequel elle s'abandonne à ses conseils, n'attachent pas moins le spectateur, que l'opposition de son courage dans Sophocle, avec la faiblesse de Chryfotémis. Cette même Electre, dans celui-ci, conçoit les espérances les plus heureuses du songe de Clytemnestre, l'ombre d'Agamemnon n'a paru que pour annoncer la vengeance, Chryfotémis consent à l'implorer, mais à condition que l'on gardera le secret le plus inviolable, & déjà le Chœur croit voir Némésis qui s'avance à grands pas, armée du glaive destiné à punir les assassins. » Elle vient, dit-il, cette infatigable Furie, cette Déesse à cent pieds & à cent mains: elle vient, couverte de nuages épais, pour se venger de l'exécrable hymen qui fut précédé d'un parricide. Tant d'horreurs me sont garans que ce songe ne sera pas vain. . . . Malheureuse course de Pélops, que vous avez été funeste à cette terre! Hélas! depuis l'aventure de Myrtilé, depuis le jour fatal où il fut précipité dans la mer,

la déplorable maison des Péloides s'est vue inondée d'un torrent de maux «.

Ce Myrtille fils de Mercure & de Myrto ; fameuse Amazone , était cocher d'Oénomaüs à qui un Oracle avait prédit qu'il périrait par son gendre : d'après cet Oracle , il avait publié que sa fille Hippodamie appartiendrait à celui qui le surpasserait dans une course de chars ; mais que si ce prétendant était vaincu , la mort serait le prix de sa témérité. Plusieurs concurrens se présentèrent & furent ses victimes. Mais Pélops arrive ; demande à combattre , séduit Myrtille qui ôte les chevilles des roues du char d'Oénomaüs , & à peine est-il entré en lice , qu'il est renversé & fracassé par ses propres chevaux. Myrtille attendait sa récompense , Pélops n'y répondit qu'en le précipitant dans la mer , & tous les malheurs qui fondirent sur la race de Pélops , furent attribués à la vengeance de Mercure.

Agamemnon est tombé sous les coups de Clytemnestre , mais cet époux barbare , ce père dénaturé a sacrifié sa fille Iphigénie à l'ambition de Ménélas ; aux cris d'une armée impatiente de voler vers les remparts de Troye , & Clytemnestre , en l'immolant , n'a été que l'instrument de la vengeance céleste : Electre se plaint d'être persécutée , & les chagrins qu'elle éprouve ne sont que la juste punition des reproches continuels qu'elle ose faire sur un meurtre légitime ;

des discours injurieux qu'elle se permet sur Egesthe & sur la Reine ; tels sont les moyens de justification que cette artificieuse Princesse emploie vis-à-vis d'Electre avec qui elle remplit la première scène du second acte. Si toutefois , ajoutez-t-elle , vous trouvez que j'aie tort , montrez-le moi avec modération. A ce prix , je consens que la fille ose reprendre la mère.

Electre , toujours la même , justifie Agamemnon d'un meurtre que les Dieux lui ont ordonné , & contre lesquels il n'a pas craint de lutter ; mais ne l'eût-il commis que par complaisance pour Ménélas , devait-il périr sous le fer de son épouse ? Prenez garde , c'est toujours Electre qui parle , prenez garde que si vous établissez parmi les hommes une loi si détestable , vous ne prononciez vous-même votre arrêt ; vous m'entendez , Madame. Epouse du plus vil des humains , de l'infâme complice d'un parricide , est-ce là ce que vous appelez vous venger de la mort d'une fille ? . . . Echapé à votre barbarie , Oreste traîne une vie déplorable. Vous me reprochez de l'avoir sauvé pour l'armer un jour contre vous : sachez , pour porter là franchise à son comble , sachez que si la faiblesse de mon sexe ne mettait un obstacle à mon courage , je l'aurais déjà prévenu. Voilà pour vous , Madame , un ample sujet de divulguer que mon humeur est aigre , médisante , inflexible. Plaignez-vous , j'y consens.

AM moins, si j'ai ces rares qualités, je ferai excusable de les tenir de vous, & je ne rougirai pas de vous ressembler.

Irritée par cette réponse qui peint en entier le caractère d'Electre, Clytemnestre ne retient qu'avec peine le courroux qui l'anime, & elle se flatte que sa fille voudra bien ne pas troubler son sacrifice par un triste présage. C'était une superstition des Anciens de regarder comme un augure funeste ce qu'ils entendaient de triste dans le moment où ils invoquaient les Dieux. C'est de-là que vient le mot, *favete linguis*. C'est-à-dire que vos langues soient favorables, que votre bouche ne prononce rien qui puisse m'inquiéter.

Electre convaincue qu'Apollon ne peut qu'être indigné d'un pareil sacrifice, consent à garder le silence, & Clytemnestre, après avoir déposé ses offrandes au pied de l'autel, prononce tantôt haut, tantôt à voix basse, des paroles qui renferment à-la-fois, & des prières pour elle, & des vœux contre Electre.

Tel est, en peu de mots, l'esprit de cette Scène qui remplie de part & d'autre, de reproches, d'invectives & même de sarcasmes, produirait sur nos Théâtres un effet contraire à notre manière de voir la Tragédie, mais qui a dû être fort applaudie chez les Grecs, parce qu'elle était absolument dans leurs mœurs.

Le Gouverneur d'Oreste est convenu de venir annoncer la mort de son Elève, il se présente, & la description qu'il fait à la Reine des circonstances qui ont accompagné ce fatal évènement, est pleine d'allégories flatteuses pour les Athéniens. Oreste a paru à Delphes, il a remporté la victoire dans tous les Jeux, & au moment de doubler la borne dans la course des chars, son essieu s'est rompu, ses chevaux l'ont traîné dans la poussière, en un mot, ce malheureux Prince a été relevé sans mouvement & sans vie. Il ajoute que son corps a été brûlé, & que ses cendres renfermées dans une urne, ont été confiées à des hommes de la Phocide, chargés de lui procurer, au moins, le triste avantage de trouver un tombeau dans sa terre natale.

Electre n'a plus d'espoir, Argos a perdu la tige de ses anciens maîtres, la Parque vient d'en couper la racine; & Clytemnestre même sent qu'il est douloureux d'acheter la conservation de ses jours par des infortunes.

Vous soupirez, lui dit le Gouverneur, qui étudie ses moindres mouvemens, vous soupirez, je le vois. C'est en vain que je suis venu.

Ne le pensez pas, répond la Reine rendue à elle-même, ce jour, cet heureux jour me délivre enfin d'inquiétude. Je n'ai plus rien à redouter ni d'Oreste, ni de cette ennemie domestique plus dangereuse que lui. Elle semblait déjà me percer

les entrailles , pour assouvir la soif qu'elle a de mon sang : ~~mais~~ enfin, dégagée de mes frayeurs , & à couvert de ses menaces , je puis vivre avec tranquillité.

Electre ne se contient plus , Clytemnestre triomphe , & se retire avec le Gouverneur qu'elle veut récompenser de l'heureuse nouvelle qu'il vient de lui apprendre.

Jupiter , s'écrie le Chœur d'accord avec Electre , où sont tes foudres ? Dieux témoins de ces horreurs , pouvez-vous demeurer tranquilles ! Cependant les Compagnes de cette infortunée font tous leurs efforts pour la consoler , pour l'engager à conserver de l'espoir : représentations inutiles : le seul appui qui lui restait a disparu , il s'est évanoui comme une ombre , & le ciel , le ciel barbare l'a fait périr dans une terre étrangère , sans qu'une sœur pût au moins lui rendre les derniers devoirs , sans qu'elle pût l'ensevelir & l'arroser de ses pleurs.

Chryfotémis transportée de joie , accourt vers Electre ; c'est la première Scène du troisième Acte : elle avait promis d'invoquer l'ombre d'Agamemnon , & elle s'est rendue à son tombeau. Des ruisseaux de lait , récemment versé , coulaient du haut du sépulchre paré de fleurs & couvert de cheveux fraîchement coupés ; leur aspect lui a rappelé l'air & les traits d'Oreste ; enfin , tout ce qu'elle a vu lui fait pres-

sentir que son frère est de retour, tout lui annonce qu'il va paraître. Plût au ciel ! lui répond Electre, mais ce frère que vous attendez, que vous soupçonnez avoir honoré les cendres d'Agamemnon, ce frère demande un tombeau pour lui-même : il n'est plus. Chryfotémis est confondue, & sa sœur qui ne respire que la vengeance, profite du moment pour lui faire jurer de seconder son projet. C'est d'immoler Egysthe. Quelle gloire, ajoute-t-elle, rejaillira sur vous & sur moi ! Qui des citoyens ou des étrangers en nous voyant, ne s'écriera pas, rempli d'admiration. » Regardez ces deux géné-
 » reuses sœurs. Elles ont lavé l'opprobre du Palais
 » de leurs ancêtres ; elles ont sauvé les restes de
 » leur maison, au péril de leurs vies. Par elles,
 » leurs fiers ennemis ont été écrasés dans le sein
 » d'une brillante fortune : elles méritent l'amour
 » & la vénération de l'Univers : pour couronner
 » leur immortelle valeur, il est juste qu'elles soient
 » distinguées dans les fêtes d'éclat & dans les
 » assemblées publiques «. Vengez un père, suc-
 cédez à un frère, délivrez-moi, délivrez-nous de
 nos malheurs communs, & songez que la lâcheté
 est un vice bas, & indigne des ames bien nées.

Chryfotémis & le Chœur lui représentent que ce projet est téméraire, qu'il faut tout attendre du tems, & céder à la fatalité ; mais Electre exécutera seule le dessein qu'elle a conçu, & elle ne laisse à ses
 Compagnes,

Compagnes interdites d'autre soin que celui de supplier les Dieux d'être favorables à son entreprise.

Le Gouverneur d'Oreste a dit à Clytemnestre , que les cendres de son fils avaient été recueillies dans une urne , & c'est Oreste même qui dans l'Acte suivant , mais sans se faire connoître , remet cette urne dans les mains d'Electre.

Donnez , dit-elle , cher Etranger , donnez - moi ce triste dépôt. Laissez - moi l'embrasser , laissez-moi pleurer sur ces cendres , mes infortunes & celles de toute ma famille.

O monument sacré du plus cher des humains !
 Cher Oreste ! est-ce toi que je tiens dans mes mains ?
 O toi dont mes secours ont protégé l'enfance !
 Toi , que j'avais sauvé dans une autre espérance !
 Est ce ainsi que pour moi depuis long-tems perdu ,
 Mon frère à mes regards devait être rendu !
 Je devais donc de toi ne revoir que la cendre !
 Ah ! qu'il eût mieux valu dans l'âge le plus tendre ,
 Périr avec ton père , hélas ! & du berceau ,
 Descendre à ses côtés dans le même tombeau !
 Et maintenant tu meurs , ô victime chérie !
 Sous un ciel étranger , & loin de ta patrie !
 Loin de ta sœur ! & moi , je n'ai pu sur ton corps
 Prodiguer les parfums , les ornemens des morts !
 D'autres ont pris pour toi les soins que j'ai dû prendre ,
 D'autres sur le bûcher ont recueilli ta cendre.
 Ces débris précieux on les porte à ta sœur ,
 Dans une urne vulgaire enfermés sans honneur !

O malheureuse Electre ! ô frivoles tendresses !
 Inutiles travaux , & trompeuses caresses !
 Soigner tes premiers ans fut mon plus doux plaisir ,
 Et de mes propres mains j'aimais à te nourrir.
 M'occupant de toi seul , j'ai rempli près d'un frère
 Le devoir de nourrice , & d'esclave & de mère.
 Où sont-ils ces beaux jours ? ces jours si fortunés ?
 Ah ! la mort avec toi les a donc moissonnés !
 Oreste , tu n'es plus , & je n'ai plus de père !
 Me voilà seule au monde , & ma barbare mère
 Avec mes ennemis jouit de ma douleur !
 Vainement à mes maux tu promis un vengeur.
 Oreste a dans la tombe emporté mon attente.
 Et qu'est-il aujourd'hui ? Rien qu'une ombre impuissante.
 Que suis-je hélas ! moi-même après t'avoir perdu ?
 Qu'une ombre , qu'un fantôme aux Enfers attendu ?
 Mon frère , reçois-moi dans cette urne funeste ,
 D'Electre auprès de toi reçois le triste reste.
 Les mêmes sentimens unissaient notre sort ,
 Soyons encor tous deux réunis dans la mort.
 La mort est secourable , & la tombe est tranquille ;
 Ah ! contre le malheur il n'est point d'autre asyle.

(M. DE LA HARPE).

Ce morceau qui est un des plus frappans de la Pièce , & que dans aucun pays on ne pourrait entendre sans en être touché , tant il est vrai que le sentiment étend son empire sur tous les cœurs , ce morceau , dis - je , fit fondre en larmes tous les Athéniens lorsqu'au rapport d'Aulugelle : *Polus lugubri habitu Electræ indutus , urnam e sepulchro tulit filii , & quasi Orestis amplexus , opplevit omnia*

non simulacris , neque incitamentis , sed lactu atque lamentis veris. C'est-à-dire, Polus qui faisait le rôle d'Electre , pour mieux se pénétrer de l'esprit de son personnage , tira du tombeau d'un fils qu'il avait perdu , l'urne qui contenait ses cendres , & l'embrassant sur le Théâtre , comme si c'eût été l'urne d'Oreste , il remplit toute l'assemblée , non pas d'une simple douleur bien imitée , mais de cris & de pleurs véritables.

Laissez-là cette urne , répond Oreste attendri par la douleur d'Electre. — Que je la laisse ! que j'abandonne le seul bien qui me reste de ce frère qu'une mort cruelle a moissonné ! — Vaine erreur. — Que dites-vous ! — La vérité. — Oreste vivrait ? — Il vit. . . puisque je vis. — Vous , Oreste ? — Moi-même. Regardez cet anneau. C'est celui de mon père : jugez si je vous trompe. — Oh le plus doux & le plus serein de mes jours ! ô chères Compagnes ! ô mes Concitoyens ! rejetton précieux de mes pères , Oreste , c'est vous que je revois !

Oreste partage tous les transports d'Electre ; comme elle , il voudrait pouvoir les faire éclater , mais un mot peut trahir ses projets , & cette crainte est confirmée par l'arrivée de son Gouverneur , qui vient leur demander le silence le plus profond : Electre ne se rappelle point les traits de ce Gouverneur , Oreste le lui nomme , & la vûe de celui

à qui elle a confié son frère , qui a veillé sur ses jours , est un charme de plus au bonheur inespéré que le ciel lui envoie.

Princes , reprend ce Guide , en parlant à Oreste & à Pylade , il est tems d'agir. Clytemnestre est seule. Ce Palais n'est rempli que de femmes ; mais pour peu que vous différiez , attendez-vous de voir fondre sur vous , avec elle , une foudre bien plus redoutable. Oreste invite Pylade à le suivre , à invoquer les Divinités tutélaires du Palais , & bientôt l'impatiente Electre leur adresse les vœux les plus pressans.

Dieux ! ajoute le Chœur , quelle fureur respire le Dieu Mars ! il brûle de se baigner dans le sang ennemi. Déjà les inévitables Furies , compagnes des crimes horribles , se sont emparées de ces lieux : je l'avais prédit en tremblant , mais l'évènement va justifier mes prédictions.

Oui , le Prince vengeur des morts est entré furtivement dans le Palais de ses ancêtres. Déjà l'épée nue , & prête à être trempée dans le sang , brille entre ses mains. Le fils de Maia , le Dieu Mercure le conduit. Il le couvre d'un nuage , il voile son entreprise ; l'exécution suivra de près le projet. La victime va périr , & tandis que la Reine fait les préparatifs pour célébrer les Funérailles d'Oreste , Oreste même l'accompagne , environné

de ses amis. On entend du bruit derrière le Théâtre, c'est Clytemnestre qui appelle Egeſthe, & qui tombe ſous les coups de ſon fils.

Frappez, s'écrie Electre, redoublez s'il eſt poſſible. . . . Qu'Egeſthe n'éprouve - t - il auſſi le même fort ?

Oreſte paraît, ſes mains dégouttent encore du ſang qu'il vient de verſer, ſon ennemie expire ; mais Egeſthe s'avance, & le meurtrier ſe dérobe à ſes yeux. Egeſthe demande les Phocéens qui ont annoncé la mort de ſon perſécuteur, il brûle de voir ſes cendres ; Electre lui répond que ſon corps même repoſe dans le vestibule du Palais, qu'il peut repaître ſes yeux de cet horrible ſpectacle, & le Tyran pénétré de joie, veut que l'on faſſe ſilence, que l'on rasſemble tous les habitans de Mycènes & d'Argos. Approchez, ajoute-t-il, & ſi quelqu'un nourrit encore de frivoles eſpérances, qu'il vienne voir le cadavre d'Oreſte, qu'il tremble à la vûe de ce ſpectacle, qu'il apprenne à ſubir le joug, & ſ'il ne veut éprouver les effets de mon courroux, qu'il ceſſe de s'élever contre ſon légitime Roi. (*Les portes s'ouvrent, & dans l'enfoncement, on voit un cadavre voilé*).

O Jupiter ! continue Egeſthe, quel ſpectacle pour moi ! que cette mort ſatisfait ma haine ! j'ignore ſi Néméſis ne s'en vengera point. N'importe. (*A Oreſte*). Levez ces voiles qui le cachent

à mes yeux, afin que le sang qui nous lie lui attire de moi le tribut des larmes que je lui destine.

www.libtool.com.cn

O R E S T E.

Levez vous-même ce voile. C'est à vous, non à moi, de voir ce cadavre, & de le pleurer.

E G Y S T H E.

Je vais suivre votre conseil. Que l'on cherche Clytemnestre.

O R E S T E (*après avoir levé le voile*).

La voici, ne la cherchez point ailleurs.

E G Y S T H E.

Ciel ! quel objet ! . . . Malheureux ! quels ennemis m'assiègent ! . . . Ce ne peut être qu'Oreste qui me parle . . .

O R E S T E.

Tu le devines, mais trop tard pour ton malheur.

Egytthe qui se voit perdu, demande à Oreste de l'écouter, Electre prie son frère de lui refuser cette satisfaction, d'immoler sa victime, & de l'abandonner aux oiseaux, punition chez les Grecs plus affreuse que la mort même.

O R E S T E.

Va, malheureux, va dans cet appartement où tu égorgeas mon père : voilà le lieu destiné à être le témoin de ton supplice & de ma vengeance . . . C'est trop discourir, vainement tu prétends reculer la peine qui t'est due : entre.

EGYSTHE.

Sers - moi de guide, je te fuis.

O R E S T E.

Entre, dis-je, c'est à toi de m'obéir.

Chez les Grecs, c'était l'usage de délier les coupables lorsque leur arrêt était prononcé ; mais Oreste refuse cette consolation à Egesthe, le traite en esclave qu'on traîne au supplice, non en personne libre, & le fait passer derrière le Théâtre.

O R E S T E.

Tiens, voilà le coup que je t'ai réservé.... O maison d'Atrée ! s'écrie le Chœur, c'est par cet heureux effort, qu'après avoir essuyé tant de calamités, vous recouvrez enfin votre première liberté.

Nous ne recommencerons point ici ce que nous avons dit sur l'atrocité d'un meurtre commis par un fils sur la personne de sa mère : Sophocle & ses deux Rivaux répètent à chaque instant que ce meurtre était ordonné par Apollon ; mais n'était-ce pas, comme le remarque très-bien le Père Brumoy, corriger un crime contre la nature, par une impiété contre les Dieux ? La bizarrerie du Paganisme la rendait supportable aux yeux des Grecs, mais quel est celui qui de sang-froid a pu entendu dire à Electre : *frappez, redoublez s'il est possible.* La nature est par-tout la même, & quel empire ne

devait-elle pas avoir sur un peuple à qui les choses les plus simples faisaient verser des larmes.

Cependant les Athéniens ont souffert sur leur Théâtre un autre sujet à - peu - près semblable à celui-ci , & dont ils ne pouvaient justifier la catastrophe ni par les Oracles , ni par les Dieux. C'était Alcméon : son père Amphiaraus pressé par Polynice d'aller au siège de Thèbes , s'en défendit & finit même par se cacher , parce que la connaissance qu'il avait de l'avenir lui avait appris que des sept Chefs qui marchaient vers cette ville , un seul échapperait à la mort : éblouie par un collier d'or que lui offrit Polynice , sa femme Eryphile indiqua le lieu de sa retraite , & en partant , Amphiaraus ordonna à son fils Alcméon de venger un jour la mort de son père , en poignardant sa mère Eryphile. Alcméon obéit , & comme Oreste , il fut tourmenté par les Furies.

L'ordre d'un père ne devait certainement point avoir la force d'un Oracle , & cependant les Grecs s'en contentèrent dans cette Tragédie qui n'existe plus. A l'égard de l'Electre d'Euripide , nous sommes loin de la donner pour un de ses meilleurs Ouvrages , & d'après la simple analyse que nous allons en faire , le Lecteur sentira que dans cette Pièce Sophocle l'a emporté de beaucoup , & sur Euripide & sur Eschyle.

TRAGÉDIES D'EURIPIDE.

www.libtool.com.cn

ELECTRE.

POUR mettre Electre dans l'impossibilité de se venger de la mort de son père, Egeus & Clytemnestre lui ont fait épouser un Mycénien noble, mais pauvre, mais laboureur par nécessité : ce Mycénien gémit sur la perte de son Roi, sur le crime des usurpateurs de son Trône, proteste que le respect pour ses légitimes Souverains l'a toujours emporté dans son cœur sur l'ambition d'avoir une Princesse pour femme, & qu'il ne l'a regardée que comme un dépôt sacré qui lui a été confié par les Dieux : c'est ainsi qu'Euripide fait son exposition après laquelle paraît une jeune femme simplement vêtue, & portant une urne sur sa tête : c'est Electre. Son mari lui reproche tendrement que malgré ses prières, elle ne cesse de s'occuper des emplois les plus vils. Hé, n'est-il pas juste, dit-elle, que je reconnaisse les égards que vous avez pour moi, que je prenne part à vos travaux, que je soulage vos peines ? Le mari se rend, & ils se quittent tous les deux, l'un pour ensemer son champ, l'autre pour aller puiser de l'eau à la fontaine voisine.

Oreste qui a profité de la nuit pour faire ses libations sur le tombeau d'Agamemnon, qui est résolu d'immoler ses tyrans, mais qui veut dé-

couvrir la retraite de sa sœur, Oreste, dis - je ; arrive avec Pylade. Il apperçoit de loin Electre occupée à remplir son urne, il la prend pour une Esclave, espère en tirer quelques éclaircissemens, & va s'asseoir à la porte même de sa Cabanne.

Cependant Electre environnée de Payfannes & de Payfans qui se sont attachés à sa fortune par pure compassion, Electre adresse aux Dieux les plaintes les plus vives sur l'état dans lequel ils l'ont réduite, & le Chœur met tout en usage pour lui donner des motifs de consolation ; mais il n'en est plus pour elle, & la douleur est devenue son unique aliment.

Oreste & Pylade se lèvent tout-à-coup, ils sont armés, Electre veut fuir, & son frère la rassure en lui apprenant qu'Oreste respire, qu'il vient lui en donner des nouvelles certaines. Retenue par ces paroles si chères à son cœur, elle entre dans le détail des peines qu'elle endure, & ces peines seront éternelles, si Oreste ne reparait : lui seul est capable de renverser la tyrannie.

O R E S T E.

Vous sentez-vous assez de courage pour l'aider à égorger votre mère ?

E L E C T R E.

Assez pour l'immoler de ce même fer dont elle immola son Epoux.

O R E S T E.

Puis-je assurer Oreste que vous êtes inébranlable dans cette résolution ?

E L E C T R E.

Puissai-je mourir après avoir donné la mort à cette barbare !

Mais elle ne reconnaîtra ce frère chéri, que par le secours du Vieillard qui l'a dérobé à la mort, & ce Vieillard habite dans les environs.

A l'horrible promesse qu'elle vient de faire, succède un retour sur ses vêtemens rustiques, sur ses mains endurcies au travail & obligées de subvenir à ses besoins, sur son deuil perpétuel qui l'écarte des assemblées, des fêtes & des sacrifices, enfin une description de la coupable félicité de Clytemnestre assise sur le Trône des Atrides, de la gloire d'Egythe traîné fièrement sur le même char dont se servait Agamemnon, tandis que le sang de ce malheureux Prince sèche sans vengeance sur les murs du Palais, qui en sont rougis.

Le mari d'Electre revient des champs, il est étonné de la voir en conversation avec des Etrangers, elle l'instruit du motif qui les amène, & aussi-tôt il les presse d'entrer dans sa Chaumière : mais Electre y manque de tout, & elle engage le Mycénien à se rendre vers le Gouverneur d'Oreste, ce Vieillard dont nous avons parlé, pour le prier

de lui envoyer de quoi recevoir dignement ces deux Voyageurs. Le Mycénien obéit, & le Chœur, à la manière d'Éuripide, s'éloigne du sujet par un écart pindarique sur les mille vaisseaux qui se rendirent à Troye, sur le char & le bouclier d'Achille; écart d'après lequel on revient insensiblement à l'attentat de Clytemnestre.

Le Gouverneur d'Oreste apporte à Electre un agneau, des fleurs, des fromages, un outre de vin, & d'une main tremblante, il essuie les larmes de cette malheureuse Princesse. Il a passé par le tombeau d'Agamemnon, & il y a trouvé des boucles de cheveux, une brebis noire dont le sang venait d'être répandu; trait satyrique absolument déplacé dans une Tragédie, & qu'Éuripide n'a employé que pour tourner ses rivaux en ridicule. . . . Oreste s'avance, son Gouverneur l'examine, & s'écrie avec transport: Invoquez les Dieux, ô Electre, & jetez les yeux sur votre hôte: c'est Oreste. Il porte au front une cicatrice qu'il avait reçue en poursuivant un faon, c'est lui-même.

L'expression de la douleur se change en cris d'allégresse: mais Oreste n'a plus d'amis, & le seul moyen qui lui reste, c'est de profiter d'une fête que donne Egesthe, à quelque distance de la ville, de s'y présenter, de s'y faire inviter comme Etranger, & d'y poignarder le Tyran qui n'aura d'autre escorte que ses domestiques. Pour Clytem-

nestre , Electre se charge de l'attirer dans sa Chaumière , sous le prétexte d'une grossesse dont elle se dira délivrée depuis dix jours : si elle vient , ajoute-t-elle , c'est fait de sa vie.

Ce dessein est atroce , & résolu de le seconder , le vieux Gouverneur se charge non-seulement de conduire Oreste au lieu de la Fête , mais encore de répandre le bruit des couches d'Electre.

L'origine de la maison de Pélops , d'où étaient issus Egesthe fils de Thyeste , & Agamemnon fils d'Atrée , la Fable de la Brebis dorée qui causa tant de discorde entre ce Thyeste & cet Atrée , la barbarie d'Eropa qui fit manger son propre fils au premier de ces deux Princes , l'horreur de ce festin à l'aspect duquel le soleil recula ; tels sont les objets dont le Chœur s'entretient à la fin de cet Acte , & qui sont aussi étrangers au Sujet , que ceux dont Euripide a fait usage dans le précédent.

Quel bruit frappe mon oreille , s'écrie dans le suivant , une femme du Chœur ! C'est le tonnerre de Jupiter infernal : me trompai-je ? Non. Les cris retentissent de toute part. Sortez , Electre , sortez. Elle paraît , elle tremble pour Oreste , mais bientôt ses craintes sont dissipées. Egesthe a offert un sacrifice avant le repas , Oreste était auprès de lui , le Tyran l'a prié de lire dans les entrailles de la victime , & le fils d'Agamemnon l'a poignardé avec le même couteau qui avait servi à immoler la

génisse. Les Gardes ont attaqué le meurtrier, il s'est défendu, s'est nommé, & reconnu par ses fujets, il vient apporter à sa sœur la tête du plus cruel ennemi des Atrides.

Le Chœur célèbre cet évènement par des chants & par des danses. Oreste paraît, Electre le couronne, & le corps d'Egysthe est placé dans la Chaumière, pour le dérober à la vûe de Clytemnestre qui s'avance traînée sur son char... Ah! dit Oreste à cet aspect, comment égorger celle de qui j'ai reçu le jour, & dont mon enfance a éprouvé les tendres soins! Comme elle a égorgé votre père & le mien, lui répond sa sœur... En un mot, Oreste ne peut se résoudre à devenir parricide, & c'est Electre qui le décide, qui aiguise le poignard dont il doit se servir.

Clytemnestre arrive, & sa fille pousse la dissimulation au point de lui présenter la main pour descendre de son char: je suis Esclave, dit-elle, & c'est à moi à remplir le devoir des Esclaves. Après quelques reproches de part & d'autre, l'entretien tourne sur Egysthe. Ce fier Tyran habite en ma maison, continue Electre, double sens qui tombe sur le trône dont il était l'usurpateur, & que ne comprenait pas Clytemnestre fort éloignée de soupçonner la mort de son époux. Elle renvoie toute sa suite, s'avance vers la Chaumière pour y offrir le sacrifice ordinaire le dixième jour de la nais-

fance d'un enfant , & à peine y est - elle entrée , à peine le Chœur a - t - il peint toute l'horreur d'un crime dont elle va recevoir la punition , qu'on l'entend s'écrier. Ah ! mes enfans , égorgez-vous votre mère ! Le Chœur même en est attendri , & frémit à la vûe du frère & de la sœur qui reparaissent couverts du sang de leur mère.

O R E S T E .

O terre , ô Jupiter , qui voyez tout ce qui se passe ici - bas , tournez vos regards sur ces deux morts ! . . . C'est vous , cruelle sœur , c'est vous qui m'y avez contraint. Hélas ! vous l'avez vûe nous découvrir son sein , & se prosterner à nos pieds , tandis que d'une main tenant sa chevelure . . .

E L E C T R E .

Oui , je l'avoue , & ses cris vous ont ému.

O R E S T E .

Mon cher fils , disait - elle , en m'embrassant les genoux , c'est ta mère qui te prie d'épargner son sang.

L E C H Œ U R à *Electre*.

Cruelle ! avez-vous pu la voir expirer à vos pieds !

O R E S T E .

Je n'ai pu l'immoler qu'après m'être voilé de mes vêtemens.

Electre convient de tout : allez , lui replique le Chœur , couvrez du moins son corps , & cachez au ciel les coups dont vous l'avez percé.

Clytemnestre méritait la punition qu'elle a reçue , dit à Oreste Castor qui descend dans une machine avec Pollux , mais elle ne devait pas expirer par les mains de son fils. Electre épousera Pylade qu'elle suivra dans ses États , en Phocide ; accompagnée du Mycénien qui lui a servi de père sous le nom de mari ; & vous , tourmenté par les Furies , errant de contrées en contrées , vous donnerez votre nom à une ville d'Arcadie , lieu de votre exil ; de - là , vous irez à Athènes , implorer le secours de Pallas , vous y ferez jugé , absous par l'Aréopage & délivré des Euménides , vous régnerez tranquillement sur Argos.

Frères de Clytemnestre , & fils de Léda comme elle , Castor & Pollux , selon le Chœur , auraient dû prévenir une mort si funeste , mais l'imprudent Oracle d'Apollon & le Destin ne le permettaient pas. Ce dernier mot était la solution de tout dans le système des Grecs , & les deux coupables entraînés au parricide par le pouvoir de ce même Destin , se font mutuellement de tristes adieux qui terminent la Tragédie.

Nous convenons qu'elle renferme des détails très - intéressans , mais la conduite est loin d'y répondre , & sans le style que l'on a reconnu ,
plusieurs

plusieurs Savans douteraient encore qu'elle fût d'Euripide. Que signifie ce prétendu mari d'Electre, auquel on ne peut s'accoutumer malgré tous les soins que prend l'Auteur pour justifier son idée ? Comment le meurtre d'Egythe poignardé dans un sacrifice n'est-il pas, à l'instant même, parvenu aux oreilles de Clytemnestre ? Comment cette Clytemnestre a-t-elle pu croire qu'Electre était accouchée depuis dix jours, & par quel hasard n'aurait-elle pas entendu parler de sa grossesse ? Comment Electre qui, avec une atrocité froide, a fait tomber sa mère dans le piège, qui n'a pas rougi de conduire le poignard, d'aider Oreste à le plonger dans le sein de sa victime, comment, dis-je, Electre devient-elle pusillanime à l'instant même où elle vient de se délivrer de ses Tyrans ? Quelle différence avec le caractère que Sophocle lui a donné, caractère héroïque qu'elle soutient jusqu'à la fin, & qui est peint des couleurs les plus vives, sur-tout dans sa Scène avec Chryfotémis ! La reconnaissance du frère & de la sœur, dans celui-ci, nous paraît aussi fort au-dessus de celle d'Euripide : d'ailleurs nous imaginons que la prédiction de tout ce qui doit arriver à Oreste & son élévation sur le Trône d'Argos ; diminuent plutôt qu'elles n'augmentent l'intérêt qu'il doit inspirer. Un malheur dont on voit le terme, ne produit pas une impression aussi vive que celui dont

on n'apperçoit pas la fin , & l'Oreste d'Eschyle , qui après son crime croit entendre siffler autour de lui les serpens des Euménides , rend le dénouement des Coëphores bien plus frappant que celui des deux Electres.

Si le Lecteur n'est pas aussi content qu'il espérait l'être de celle d'Euripide , il en fera bien dédommagé par ses Troyennes , son Andromaque , ses deux Iphigénies , son Alceste , son Hercule ; Pièces immortelles dans lesquelles il a rendu les scènes les plus touchantes , les situations les plus pathétiques , avec cette vérité de style dont Racine était pénétré lorsqu'il a fait parler ses Héros.

H I P P O L Y T E .

DES raisons d'Etat avaient engagé Thésée Roi d'Athènes , à tuer Pallas l'un de ses parens. La loi obligeait le Meurtrier à s'exiler pour un an , & Thésée accompagné de Phèdre son épouse , s'était retiré à Trézène où le fils qu'il avait eu d'Antiope Reine des Amazones , croissait sous les yeux du sage Pythée , c'était Hippolyte. Uniquement occupé de la chasse , ennemi déclaré du culte de Vénus , bientôt il s'attira l'indignation de cette Déesse , & résolue de s'en venger , elle prit le parti d'inspirer à Phèdre la passion la plus violente pour ce jeune Prince.

Phèdre gémit & veut surmonter l'amour , mais l'amour l'emporte , & sa confidente se charge d'en faire l'aveu à Hippolyte ; il le reçoit avec horreur , & Phèdre deshonorée à ses propres yeux , prend le parti de mourir , mais en laissant à Thésée une lettre dans laquelle elle accuse Hippolyte d'avoir voulu la séduire.

Thésée arrive , trouve son épouse sans vie , lit la lettre , croit son fils coupable , le chasse de son Palais , & le dévoue à Neptune qui lui avait promis d'exaucer trois de ses vœux. Hippolyte s'éloigne de Trézène , & Neptune trop fidèle à ses promesses , fait sortir de la mer un monstre affreux , à l'aspect duquel les chevaux d'Hippolyte se précipitent à travers les rochers , renversent leur Maître , & le laissent sans mouvement. Tel est le sujet de cette Pièce , dont Vénus , dès la première scène , développe l'intrigue & annonce le dénouement , défaut ordinaire dans Euripide , & que Sophocle avait grand soin d'éviter parce qu'il sentait que le seul moyen d'attacher le Spectateur , c'est de le tenir dans l'incertitude jusqu'au moment de la catastrophe.

J'aperçois Hippolyte , continue Vénus dans son exposition , il revient de la chasse. Sa nombreuse suite adresse avec lui des hymnes à Diane : il chante , & il ignore que les portes de la mort s'ouvrent pour lui. Il ignore qu'il a vu son dernier jour : sortons.

Recevez mes vœux, dit en effet Hippolyte en entrant avec le Chœur, recevez mes vœux & mes adorations, ô la plus charmante des beautés immortelles ! je vous offre cette couronne pour votre statue ; j'en ai cueilli les fleurs dans une riante prairie où le berger n'ose conduire ses troupeaux, & que le fer a respectée. L'abeille seule a le droit d'y errer au printems ; une eau pure en arrose l'émail, & l'aimable pudeur y a fixé son séjour. Elle est ouverte à tous ceux qui ont puisé, non dans une vaine étude, mais dans la nature elle-même, la vertu que vous chérissiez..... J'habite avec vous, avec vous je m'entretiens, & quoique vous foyez cachée à mes yeux, j'entends votre divine voix. Faites, je vous en conjure, que la fin de mes jours réponde à leur commencement.

Un Officier lui représente qu'il devrait rendre quelques hommages à Vénus l'une des Déeses protectrices de son Palais. (C'était un usage chez les Grecs, & les statues des Dieux que l'on voyait sur leurs portes, ou dans les avenues de leurs maisons, marquaient qu'ils les avaient choisis pour Dieux tutélaires). Que l'on ait soin de mes coursiers, répond Hippolyte après avoir témoigné combien il était loin de se prêter à cette idée, que l'on ait soin de mes coursiers, & qu'on les attèle à mon char. Quant à votre Vénus, qu'elle cherche un autre adorateur.

Hippolyte s'éloigne, l'Officier supplie Vénus de pardonner des paroles si peu mesurées à l'impétuosité de l'âge, & le Chœur s'entretient de l'état de langueur dans lequel on prétend que la Reine est tombée, langueur qui le fait douter si elle n'est point agitée par les fureurs de Cybèle ou des Corybantes, de Pan ou d'Hécate. Celle-ci comme Déesse de la nuit, & Pan comme Dieu des forêts, inspiraient, selon les Anciens, des craintes qui dégénéraient en manie, & c'est de ce Dieu Pan que vient le terme de *terreur panique*. Pour Cybèle & les Corybantes ses Prêtres, on prétend que quelquefois ils se livraient à une sainte fureur qui par contagion se communiquait aux Spectateurs effrayés.

Pâle, défigurée, abattue sous le poids de ses maux, Phèdre arrive portée sur un lit, & pouvant à peine soulever sa tête & ses bras, telle en un mot que Racine nous la présente :

Je ne me soutiens plus, la force m'abandonne, &c. : ..
tout l'ennuie, tout la gêne, jusqu'à sa parure.

Que ces vains ornemens, que ces voiles me pèsent.

Sa confidente lui parle, l'exhorte à reprendre ses esprits; vains efforts, rien ne peut la distraire.

Dieux, reprend-elle, que ne puis-je, au courant d'une onde pure, puiser de l'eau pour éteindre ma brûlante soif ! que ne suis-je couchée à

l'ombre des forêts dans une prairie émaillée ! . . . ,
 qu'on me conduise sur les montagnes. Partons ,
 allons dans les bois , poursuivons les chiens
 Déesse de Limné , qui présidez à l'exercice des
 fougueux coursiers , que ne suis-je dans la carrière ,
 occupée moi-même à dompter un cheval plein
 de feu !

Dieux ! que ne suis-je assise à l'ombre des forêts !
 Quand pourrai-je au travers d'une noble poussière
 Suivre de l'œil un char fuyant dans la carrière !

Insensée ! qu'ai-je fait ? où laissé-je égarer ma
 raison ! je l'ai perdue ; une Divinité barbare me l'a
 ravie Approche , remets mon voile pour me
 cacher. Je rougis de ce que j'ai prononcé. Cache-
 moi , te dis-je , les larmes , malgré moi , tombent
 de mes yeux.

Insensée ! où suis-je ? & qu'ai-je dit ?
 Où laissé-je égarer mes vœux & mon esprit !
 Je l'ai perdu , les Dieux m'en ont ravi l'usage ;
 CÉnone , la rougeur me couvre le visage :
 Je te laisse trop voir mes honteuses douleurs ,
 Et mes yeux , malgré moi , se remplissent de pleurs.

Ce désordre est un des plus beaux endroits de la
 Pièce Grecque ; Racine était bien fait pour le sentir ;
 cependant il l'a moins marqué qu'Euripide , & Eu-
 ripide , dans ce moment , nous paraît supérieur à
 l'Écrivain Français.

Le Chœur partage les chagrins de Phèdre, & il brûle d'en connaître la cause; mais Phèdre s'obstine à se taire. Mourez donc, lui dit sa confidente, mais sachez que si vous abandonnez vos enfans, ils feront chassés de la maison paternelle. J'en atteste cette fière Amazone qui a eu soin de leur ménager un Maître. Vous souvient-il de ce fils de l'Etrangère, de ce superbe ennemi de votre sexe, de cet Hippolyte?

A ce nom, Phèdre soupire, sa confidente insiste & finit par lui arracher son secret, mais que la Reine ne laisse échapper qu'après avoir fait sur elle-même les efforts les plus violens, qu'après un retour sur les malheurs que l'amour a réunis dans sa famille, sur les crimes que Vénus a fait commettre à toute sa race; elle en est la dernière, & c'est sur elle que cette impitoyable Déesse exerce la vengeance la plus marquée.

Telle est la tournure de cette scène admirable d'un bout à l'autre. Elle ne renferme pas une idée, pas une nuance que Racine n'ait apperçue & qu'il n'ait parée du charme de sa poésie; c'est en dire assez.

Cependant Phèdre conserve encore toute sa gloire, & elle veut l'emporter au tombeau; mais bientôt sa confidente triomphe de ses résolutions, & si d'un côté, elle s'oppose à ce que cette confi-

dente fonde le cœur d'Hippolyte , de l'autre , elle lui permet de composer un philtre qui puisse décider de son sort.

La superstition chez les Anciens en avait introduit de deux espèces , les uns pour inspirer l'amour , les autres pour l'éteindre. On faisait sur le philtre potable ou extérieur , c'est-à-dire sur les drogues préparées , quelque signe échapé à la personne aimée , ou bien on prononçait une de ses paroles , ou enfin l'on y mettait un morceau de sa robe : on y joignait de même , ou un signe ou un morceau des vêtemens de la personne qui aimait , en disant , par exemple , *qu'ainsi Hippolyte aime Phèdre* , ou bien *qu'ainsi Phèdre n'aime pas Hippolyte* : cela s'appellait *ne faire qu'un de deux cœurs* , c'est-à-dire leur inspirer un amour mutuel , ou une mutuelle aversion. (*Le Père Brumoy*).

Ce moyen paraîtra ridicule à quelques-uns de nos Lecteurs , mais n'oublions pas que nous sommes chez les Grecs , & avançons.

» Sacrés murs de Thèbes , chante le Chœur en finissant cet Acte , & vous malheureuse Dircé , soyez-nous témoins de la colère implacable de Cithérée. C'est elle qui environna de flammes , l'Amante de Jupiter , la mère de Bachus , & qui l'écrasa de la foudre aux yeux de son Amant. Semblable à une innocente abeille , Vénus semble voltiger autour

des mortels , mais son souffle empesté nous corrompt , comme un vent impitoyable ternit l'éclat des plus belles fleurs «.

Licas Roi de Thèbes , répudia sa femme Antiope & donna la main à Dircé , mais les fils du premier lit faïsirent cette infortunée & l'attachèrent par les cheveux , à la queue d'un taureau qui la mit en pièces. Pour Sémélé fille de Cadmus , elle fut aimée de Jupiter dont elle eut Bachus. Junon résolue de la perdre , vint la trouver , déguisée en vieille , & lui conseilla d'engager le Maître des Dieux à descendre chez elle dans tout l'appareil de sa gloire : Sémélé la crut , & vaincu par ses importunités , Jupiter lui apparut environné de ses foudres : elle en fut consumée à l'instant même , & Ovide attribue son malheur à la vanité , Euripide à l'amour.

La confidente dans le Palais , ose faire à Hippolyte l'aveu de l'amour de la Reine , Hippolyte s'emporte , la Reine l'entend , & s'écrie qu'elle est perdue. Que faire , lui dit le Chœur , quel remède à des maux qui n'en souffrent point ? Il n'en est qu'un , réplique Phèdre , c'est une prompte mort : voilà mon unique ressource.

O terre ! ô soleil ! continue le jeune Prince en entrant , quelle abominable parole ai-je entendue ! Retire-toi , malheureuse , (*la confidente*) ne porte pas sur moi tes mains profanes.

Elle le supplie de s'appaiser, de taire un funeste secret, & cette dernière grace est la seule qu'elle obtient. www.libtool.com.cn

Oui, tu dois aux sermens qui m'ont lié sans y penser, l'effort que je fais pour ne rien dire à Thésée..... mais je vais m'exiler de ce Palais jusqu'à l'arrivée de mon père. Alors de retour en ces lieux, je l'y accompagnerai pour voit de quel front vous le recevrez, Phèdre & vous. Je veux être témoin d'une audace qui ne m'est déjà que trop connue. Puissiez-vous périr l'une & l'autre, comme vous le méritez ! ma haine inépuisable ne cessera désormais de se répandre sur tout le sexe : & qu'on ne me dise pas que ce font-là mes invectives éternelles : les femmes cessent-elles de les mériter ? Qu'on leur apprenne, s'il est possible, à ne plus s'écarter de leur devoir, ou qu'on souffre que je me déchaîne toujours contr'elles «.

Toute cette tirade qui est fort longue, paraît aussi déplacée dans nos Tragédies, que le philtre dont nous avons parlé, & l'on ne peut la justifier qu'en supposant qu'elle était analogue au génie des Athéniens. D'ailleurs Euripide est accusé d'avoir haï les femmes, & vraisemblablement c'est son caractère qu'il aura peint en peignant celui d'Hippolyte.

Je ne t'écoute plus, va-t-en, monstre exécration,
Va, laisse-moi le soin de mon sort déplorable.

Puisse le juste ciel dignement te payer ,
Et puisse ton supplice à jamais effrayer
Tous ceux qui , comme toi , par de lâches adresses
Des Princes malheureux nourrissent les faiblesses ,
Les poussent au penchant où leur cœur est enclin ,
Et leur osent du crime applanir le chemin ;
Détestables flatteurs , présent le plus funeste
Que puisse faire aux Rois la colère céleste.

C'est ainsi que Phèdre confondue , anéantie ,
renvoie sa Confidente dans Euripide & dans son
Imitateur. En mourant aujourd'hui , lui fait ajouter
le premier , j'assouvis la rage de l'impitoyable
Vénus. J'expirerai sous les traits de l'amour.
Mais cette mort même me vengera , & mon ennemi
ne jouira pas du triomphe qu'il se promet.
L'ingrat devenu coupable à son tour , apprendra
à réprimer la fierté de sa farouche vertu.

Que ne suis-je , reprend le Chœur des Femmes
dont elle s'éloigne , que ne suis-je sur un rocher
élevé , & changée en oiseau ! à la faveur de mes
ailes , je passerais sur la mer Adriatique , & sur
les rives du Pô où les infortunées Sœurs de
Phaëton répandent des larmes d'ambre. J'irais aux
riches jardins des Hespérides , Nymphes dont la
douce voix charme les oreilles , dans ces climats
où Neptune ne laisse plus le passage libre aux Nau-
tonniers effrayés : car il porte le Ciel soutenu par
Atlas. Là coulent toujours du palais de Jupiter
les bienheureuses sources de l'ambrosie. Là , un

terrein toujours fécond en célestes richesses, produit ce qui fait la félicité des Dieux.

Ces compagnes de Phèdre font allusion à Io qui transformée en Génisse par Jupiter pour la soustraire à la fureur de Junon, se précipita dans la mer Ionienne que les anciens regardaient comme une partie de la mer Adriatique : elles parlent ensuite du Pô dans les eaux duquel Phaëton fut enlevé par la foudre, & dont les bords furent immortalisés par ses Sœurs changées en Peupliers qui distillaient des larmes d'ambre. Enfin ces mêmes compagnes désespérées des malheurs qui arrivent sous leurs yeux, voudraient pouvoir se transporter dans les jardins des Hespérides, lieux charmans où les Nièces d'Atlas cultivaient l'arbre qui produisait des pommes d'or gardées par un dragon qu'Alcide mit à mort. L'Amérique alors n'était pas découverte, & Euripide prétend que Neptune refuse delà le passage aux Nautonniers, parce que, suivant les idées reçues, le Ciel s'y confondait avec l'Océan.

Phèdre n'est plus, & l'on étend son cadavre derrière le Théâtre. C'est le mot dont on se servait, & ce devoir que l'on regardait comme un point de religion, était le premier dont on s'acquittait envers les morts qu'on exposait dans leur état naturel, avant de les envelopper de voiles.

Thésée arrive, on se dérobe à sa vue, on craint

de répondre à ses questions ; mais il interroge , il presse , & la mort de Phèdre lui est annoncée. Il veut que l'on ouvre les portes , il veut la voir pour la dernière fois : on lui obéit , & l'on aperçoit le corps de la Reine. Il est voilé , Thésée le découvre , & se précipite sur son sein.

» Mais que vois-je ! une lettre entre ses mains ! que voulait - elle m'apprendre ! ah ! sans doute , c'est un gage de sa tendresse conjugale & maternelle. Elle a voulu me demander une dernière grâce : chère épouse , vous serez satisfaite. Il n'est plus d'hyménée pour moi : non , vous n'aurez point de rivale. Que la marque précieuse de son anneau me réveille un tendre souvenir ! ouvrons la lettre , & voyons ce que son amour exige de moi. . . . justes Dieux ! reprend Thésée en s'adressant au Chœur qui frémit , lettre fatale ! paroles accablantes ! . . . non , quel que soit le sujet de mon désespoir , je ne puis le taire. O Trézène , ô Citoyens ! Hippolyte , sans craindre les regards foudroyans du Maître des Dieux , a osé. . . . attenter au lit de son père. . . . Neptune , tu m'as promis d'accomplir trois de mes vœux , n'en accomplis qu'un , & perds aujourd'hui mon coupable fils. C'est au soin de hâter ma vengeance que je connaîtrai la sincérité de tes promesses. «

Et toi , Neptune , & toi , si jadis mon courage
D'infâmes assassins nétoya ton rivage ,

Souviens-toi que pour prix de mes efforts heureux ,
 Tu promis d'accomplir le premier de mes vœux.
 Dans les longues rigueurs d'une prison cruelle
 Je n'ai point invoqué ta puissance immortelle.
 Avare du secours que j'attends de tes soins ,
 Mes vœux t'ont réservé pour de plus grands besoins :
 Je t'implore aujourd'hui , venge un malheureux père ,
 J'abandonne ce traître à toute ta colère :
 Etouffe dans son sang ses desirs effrontés ,
 Thésée , à tes fureurs , connaîtra tes bontés.

Ce morceau est supérieur à l'original, en ce que d'un côté, il peint l'héroïsme de Thésée, & que de l'autre il fait mieux sentir la confiance que ce Prince avait à Neptune, Dieu redoutable auquel le spectateur sent d'avance qu'Hippolyte ne peut plus échaper.

Il paraît, & la meilleure notion que nous puissions donner de cette scène, c'est de renvoyer à celle de Racine : ce sont, de part & d'autre, les mêmes détails & les mêmes beautés, si l'on en excepte quelques traits philosophiques toujours trop familiers à Euripide, mais dont Racine s'est bien gardé de faire usage.

Accablé de douleur, exilé, banni, chargé des imprécations de son père, Hippolyte fait ses adieux au palais de Thésée, invite ses amis à le conduire hors de cette malheureuse région, leur proteste que jamais ils ne trouveront une ame plus chaste

que la fienne, & se dérobe au Chœur qui gémit sur un départ si cruel.

» O Hippolyte, dit-il, les Autels de Diane vont être sans couronnes, sans fleurs, & enfévelis sous l'herbe ! votre funeste exil enlève aux Nymphes d'alentour le plaisir de se disputer votre cœur. L'espoir de le conquérir ne les rendra plus rivales.

Pour nous, plus sensibles encore à vos malheurs, nous les pleurerons, & nous en porterons le triste fardeau. Malheureuse Amazone, c'est bien envain que vous êtes devenue mère d'un Prince si accompli : puis-je ne pas éclater contre les Dieux ! hélas ! divines grâces, vous qui avez l'art de concilier les cœurs, pourquoi souffrez-vous qu'un Prince innocent soit chassé de son palais, & banni de sa terre natale ! «

Un Officier précipite ses pas vers le palais, il a été le témoin de la mort d'Hippolyte, & il vient en instruire Thésée qui après avoir adressé son remerciement à Neptune, demande à l'Officier les détails de ce tragique évènement.

La douleur du jeune Prince, la description du monstre que le Dieu des mers a envoyé contre lui, l'effroi, le désordre de ses chevaux qui deviennent indociles au frein de leur Maître, qui brisent & renversent son char, qui le traînent à travers les rochers & l'y laissent enfin sans mouvement, voilà quels sont les détails qui composent ce ré-

cit, détails dont Racine a profité, mais qu'il a embellis.

Pour moi, Seigneur, ajoute l'Officier, je vous suis dévoué comme à mon souverain, mais j'ose-
rai le dire, la vertu & l'innocence d'Hippolyte
me sont tellement connues, que quand toutes les
femmes du monde se donneraient la mort, ainsi
que Phèdre, quand elles rempliraient la forêt
d'Ida de lettres pareilles à la sienne, je ne pour-
rais me persuader qu'un tel fils pût être criminel.

Qu'on le transporte en ces lieux, reprend son
père, je veux le revoir encore, lui reprocher son
crime, & le convaincre par son supplice même.

L'irréconciliable ennemie de Vénus paraît, c'est
Diane qui vient porter à Thésée les coups les
plus sensibles. Approche, lui dit-elle, que je te
fasse connaître d'un côté, l'innocence d'un fils, &
la vertu qu'il emporte au tombeau, de l'autre, les fu-
reurs & les combats de Phèdre. Victime d'un amour
adultère, elle a fait de vains efforts pour en éteindre
la flamme; sa Confidente a conduit le reste, & lors
même que tu prononçais la mort d'Hippolyte, ce
vertueux Prince a porté le scrupule jusqu'à respec-
ter la foi du serment par lequel il s'étoit engagé
à ne jamais révéler ces détestables feux. Pour
Phèdre, la crainte de voir son secret trahi, lui a
dicté cet horrible stratagème, & cette coupable
lettre que tu as crue... malheureux, ce n'était

pas pour cet usage que Neptune te prévenait de ses faveurs, tu les as implorées, & l'imprécation qui devait retomber sur un ennemi, a eu pour objet & pour victime un fils innocent. Vénus l'a sacrifié à sa vengeance, & sans la loi établie parmi nous, que jamais un Dieu ne s'oppose aux desseins d'un autre Dieu, sache que je n'aurais pas vu mourir impunément le plus cher de mes adorateurs.... ton ignorance & le mensonge de ton épouse diminuent ton crime, mais les suites en retomberont sur toi... tourne les yeux, regarde, c'est Hippolyte que l'on t'amène.

Soutenu par ses amis, déchiré par ses blessures, ce jeune Prince touche à sa dernière heure, & Thésée n'ose l'envifager.... non, s'écrie Diane, la colère de Vénus ne demeurera pas impunie. Cette main saura percer de traits le cœur de son favori, (*c'est Adonis*) pour vous, mon cher Hippolyte, Trézène vous comblera d'honneurs. & long-tems on y verra les jeunes filles, avant que de sacrifier à l'hymen, porter sur votre tombeau leur chévelure coupée, & le tribut de leurs larmes.... approchez Thésée, embrassez un fils expirant, c'est malgré vous que vous l'avez condamné... aimez votre père, Hippolyte, c'est moi qui vous l'ordonnes. Votre destinée va finir... je me retire : il ne m'est pas permis de fouiller mes regards de la vue d'un mort, ou d'être le

témoin de ses derniers soupirs. . . le terme fatal approche. www.ladieu.cn

C'était encore une superstition des Anciens de croire que l'on se fouillait en approchant des morts ou des mourans, & l'on voilait même ceux-ci pour ne pas les voir expirer.

C'est la dernière grâce qu'Hippolyte demande à Thésée, & Thésée inconsolable, le supplie de l'absoudre, de le délivrer du forfait dont il est coupable, prière qui tenait à la religion des Payens. Ils se regardaient comme les victimes de Némésis, si l'innocent qu'ils avaient opprimé, ne les déchargeait en leur pardonnant, & du crime & de la peine qui lui était due.

Hippolyte obéit, & meurt dans les bras de son père dont la tristesse & les regrets s'unissent aux chants lugubres du Chœur dont il est environné.

Euripide avait trente-cinq ans lorsqu'il composa cette Tragédie qui fut jouée avec un succès général sous l'Archonte Epameinon, la troisième année de la guerre du Péloponèse. Elle emporta le prix sur toutes les autres, & d'après cet honneur, elle a conservé le titre d'*Hippolyte couronné*. Quelques critiques ont trouvé mauvais que l'Auteur ait employé deux Divinités, l'une pour exposer le sujet de sa pièce, & l'autre pour la dénouer; mais ce n'était point un défaut chez les Grecs, & c'était pour eux qu'Euripide travaillait. Il se-

rait plus difficile de répondre à ceux qui trouvent ridicule que Phèdre qui rougit de sa passion, en fasse l'aveu devant toutes ses femmes. Il est vrai qu'elles s'engagent par serment, à garder le secret le plus inviolable, & que les Grecs, comme on l'a vu par l'exemple d'Hippolyte, périsaient plutôt que de manquer même à ceux qu'ils avaient prononcés témérairement; mais tout cela ne justifie pas Euripide, & l'amour de Phèdre ne devait être déposé que dans le sein de sa Confidente. Il aurait fallu éloigner le Chœur, dit le père Bru-moy, & c'eût été une beauté de moins dans la Tragédie; mais Sophocle a-t-il eu cette considération dans son Ajax, & sa pièce y a-t-elle perdu?

Cette remarque à laquelle nous pourrions en joindre quelques autres, ne diminue point le mérite de cet ouvrage, & le choix seul du sujet, la manière dont Euripide l'a traité, suffisent pour faire oublier les fautes qui lui sont échappées dans l'exécution.

» Il était, dit M. Racine dans les Mémoires de l'Académie, Tome VIII, il était aussi difficile d'accoutumer les yeux à la vue de Phèdre, qu'à celle d'Œdipe & d'Oreste. Quel spectacle plus affreux que celui d'une femme en proie à toutes les fureurs d'un amour criminel, tandis que son époux est encore vivant? d'une femme qui ne respire que l'adultère, l'inceste & l'imposture? Cette même

Phèdre cependant est un des personnages tragiques qui nous charment le plus, parce que, comme dit Boileau,

D'un pinceau délicat l'artifice agréable
Du plus affreux objet, fait un objet aimable.

D'après cette magie que Racine a empruntée d'Euripide dans plusieurs endroits de ses Pièces, quelle peinture plus tragique & plus belle que le spectacle d'une femme languissante, portée sur les bras de ses domestiques, mourante enfin & résolue de mourir, qui forme tour-à-tour des vœux contraires, qui tantôt se livrant à sa passion & tantôt reprenant sa raison égarée, veut qu'on lui couvre le visage, comme indigne de voir la lumière! Forcée de faire l'aveu de son mal, elle n'y vient que par des détours, & fait prononcer à un autre le nom de celui qu'elle aime, pour s'épargner la honte de le prononcer elle-même. Que ceux qui n'estiment pas les Anciens, reconnaissent du moins qu'un génie capable de pareilles inventions, n'était pas un génie médiocre «.

Quelle différence, comme on le verra dans la suite, quelle différence de sa Phèdre avec celle de Sénèque, qui n'est autre chose qu'un tissu de sentences & de descriptions poétiques aussi déplacées dans l'Ouvrage qu'inutiles au sujet! Le seul mérite du Poète latin, c'est d'avoir fourni à Racine une des belles scènes de sa Tragédie. Quels

désagrémens ne fit pas effuyer à celui-ci ce rimeur Pradon que la cabale & la méchanceté ne rougirent pas de soutenir. ~~Nous n'en parlerons~~ dans le tems, que pour faire voir avec quelle justice sa ridicule production est enſévelie dans l'oubli.

IPHIGÉNIE EN AULIDE.

LE premier Acte de cette Tragédie ne renferme qu'une ſcène qui ſe paſſe entre Agamemnon & un Vieillard, Officier de ſon Palais. Quel nouveau projet vous réveille, lui dit ce Vieillard étonné ?

Quel important beſoin

Vous a fait devancer l'aurore de ſi loin ?

A peine un faible jour vous éclaire & me guide ;

Vos yeux ſeuls & les miens ſont ouverts dans l'Aulide :

Avez-vous, &c. . . (RACINE).

Que j'envie, répond Agamemnon, que j'envie le bonheur de quiconque vit ignoré du monde, ſans gloire & ſans ſouci !

Heureux qui ſatisfait de ſon humble fortune,

Libre du joug ſuperbe où je ſuis attaché,

Vit dans l'état obſcur où les Dieux l'ont caché !

Beatus ille qui procul negotiis, &c. . . (HORACE).

Prince, répond le Vieillard, vos plaintes n'ont ni juſtes, ni dignes d'un grand Roi. Penſez-vous

qu'Atrée vous ait donné le jour pour posséder seul des biens purs & sans mélange. Mortel, la joie & la douleur font votre partage.

Mais parmi tant d'honneurs vous êtes homme enfin.

Tandis que vous vivez, le sort qui toujours change,

Ne vous a pas promis un bonheur sans mélange,

Bientôt mais quels malheurs dans ce billet tracés,

Vous arrachent, Seigneur, les pleurs que vous versez !

Agamemnon lui raconte que Tyndare père d'Hélène, ayant prévu les funestes querelles que susciterait la beauté de sa fille entre les rivaux qui se la disputeraient, les Princes Grecs s'étaient engagés par serment à soutenir celui qui deviendrait son époux, que cette Princesse avait choisi Ménélas, que bientôt elle avait pris la fuite avec Pâris, & que Ménélas outré de cet affront, avait réclamé la parole de ses anciens rivaux qui pour le venger se sont rassemblés en Aulide avec tout l'appareil de la guerre la plus formidable.

Les vaisseaux y sont retenus, les Dieux interrogés ont répondu par la bouche de Calchas, que les vents ne cesseraient d'être contraires que lorsque l'on aurait versé le sang d'Iphigénie : Agamemnon frémit, se refuse à cet horrible sacrifice, cède aux instances de Ménélas, signe l'arrêt barbare, & mande à Clytemnestre de venir avec sa fille demandée par Achille qui ne veut voler à Troye qu'avec le nom de son époux.

57. Des bras d'une mère il fallait l'arracher ,
 Quel funeste artifice il me fallut chercher !
 D'Achille qui l'aimait j'empruntai le langage ,
 J'écrivis en Argos , pour hâter ce voyage ,
 Que ce Guerrier pressé de partir avec nous ,
 Voulait revoir ma fille , & partir son époux.

Mais la pitié l'emporte , ajoute Agamemnon ;
 je révoque mon premier ordre dans cette lettre
 que tu m'as vu fermer & r'ouvrir cette nuit. Va-
 donc , pars & cours à Argos. Arête , je con-
 nais ton dévouement , & je veux te faire part de
 ce que j'écris.

Achille , sans le savoir , prête son nom à cette
 perfidie , Achille ne fait rien ni du prétexte de
 l'hymen , ni du sacrifice qui doit en être la suite ;
 il ignore même qu'Iphigénie lui était en effet des-
 tinée , mais il en sera instruit , & le Vieillard , après
 avoir lu , fait sentir à son Roi combien la colère de
 ce Héros est à redouter.

Et ne craignez-vous point l'impatient Achille ?
 Avez-vous prétendu que muet & tranquille ,
 Ce Héros qu'armera l'amour & la raison ,
 Vous laisse par ce meurtre abuser de son nom ?

La tendresse d'Agamemnon pour Iphigénie triom-
 phe de ces considérations , & il renouvelle ses or-
 dres au Vieillard qu'il charge de marcher jour &
 nuit , d'observer , sur-tout à l'entrée des routes qui
 se divisent , si le char de sa fille n'aura point passé

vers les vaisseaux des Grecs, de considérer jusqu'aux vestiges des roues. Le Vieillard obéit, & le Chœur termine l'Acte par une description de la flotte des Grecs, par l'énumération des Chefs qui la commandent, enfin par un tableau de tous les armemens alors en usage dans les différentes parties de la Grèce. C'est à l'imitation d'Homère, qu'Euripide a composé ce morceau qui, selon quelques Auteurs, produit un plus bel effet que dans l'Iliade, mais qui sur notre Théâtre serait aussi déplacé que celui d'Eschyle sur les boucliers & les devises des Sept-Chefs dans sa Tragédie de ce nom.

Cependant Ménélas a rencontré le Vieillard, s'est emparé de la lettre, l'a lue, refuse de la lui rendre, & le chasse comme un esclave indigne de lui parler, Agamemnon survient : il a désiré être élu Chef de l'armée Grecque pour la guerre de Troye : honoré du titre de Roi des Rois, il est arrivé en Aulide à la tête de mille vaisseaux, ils y sont enchaînés par les Dieux, ces Dieux ont demandé le sang d'Iphigénie, il l'a promis, dans la crainte de perdre les honneurs dont il est comblé, & au mépris de ses sermens, il ne rougit pas d'écrire une lettre clandestine qui parvenue dans les mains de Clytemnestre, aurait renversé tous les projets de la Grèce.

Tels sont les reproches dont Ménélas accable

Agamemnon. . . . Mais , lui répond celui-ci , quelle fureur vous fait respirer le sang & le carnage ? qui vous a offensé ? que prétendez-vous ? Jouir d'un heureux hymen. Est-il en mon pouvoir de vous le procurer ? Si vous avez mal conservé votre conquête , dois-je être la victime d'une faute dont je suis innocent. . . . Si j'ai quitté un mauvais parti pour en suivre un plus juste , suis-je condamnable ? ou plutôt ne l'êtes-vous pas beaucoup plus , vous qu'un Dieu favorable a délivré d'une Furie , & qui voulez la reprendre , quelque prix qu'il doive en coûter. . . . Je ne ferai point le bourreau de mes enfans , non , poursuivez la vengeance inique d'une perfide épouse , c'est votre passion , mais je ne ferai point assez injuste pour livrer mon sang aux Grecs.

Ménélas devient furieux , & au moment même paraît un Envoyé qui vient annoncer l'arrivée de Clytemnestre , d'Iphigénie & du jeune Oreste. Toute l'armée est accourue en foule autour de la Princesse. On se demande à l'envi quel est l'hymen , quelle est la fête qu'on lui prépare ?

Déjà de leur abord la nouvelle est semée ,
 Et déjà de soldats une foule charmée ,
 Sur-tout d'Iphigénie admirant la beauté ,
 Pousse au ciel mille vœux pour sa félicité.

Infortuné père , reprend Agamemnon , après avoir ordonné à l'Envoyé de se retirer , plus vigi-

lante que toi , la cruelle fortune a rompu toutes tes mesures , & tu n'oses pleurer !.... Ce triste avantage nous est refusé. Esclaves couronnés de nos peuples , nous les avons pour tyrans. ... Comment aborder mon épouse ? comment approcher ma fille ? Père barbare , me dira-t-elle , est-ce-là l'hymen que vous me prépariez ?

Juste ciel ! c'est ainsi qu'assurant ta vengeance ,
 Tu romps tous les ressorts de ma vaine prudence !
 Encor , si je pouvais , libre dans mon malheur ,
 Par des larmes au moins soulager ma douleur !
 Triste destin des Rois ! esclaves que nous sommes
 Et des rigueurs du fort , & des discours des hommes ,
 Nous nous voyons sans cesse assiégés de témoins ,
 Et les plus malheureux osent pleurer le moins.

Le Chœur s'attendrit , & Ménélas lui-même sent qu'il est atroce à un père d'immoler ses enfans. Il renonce à sa vengeance , & presse Agamemnon de renvoyer Iphigénie : mais Agamemnon pourra-t-il la dérober aux Grecs , Calchas ne leur découvrira-t-il pas le funeste Oracle ?

M É N É L A S.

Faites expirer votre secret avec lui. Quoi de plus aisé ?

A G A M E M N O N.

Tout Pontife est avide de gloire , & respecté quelque méchant qu'il soit.

MÉNÉLAS.

Tout Pontife est utile ou nuisible ; on peut s'en servir , ou s'en défaire à son gré.

Ce projet dût-il réussir , Ulysse fait tout , & sa pernicieuse éloquence rangera toute l'armée de son parti.

Racine a imité le sens de ces paroles qu'il a mises dans la bouche de ce même Ulysse auquel il fait dire :

Pensez-vous que Calchas continue à se taire ,
 Que ces plaintes qu'en vain vous voudrez appaiser ,
 Laisent mentir les Dieux sans vous en accuser ?
 Et qui fait ce qu'aux Grecs frustrés de leur victime ,
 Peut permettre un courroux qu'ils croiront légitime ?
 Gardez-vous de réduire un peuple furieux ,
 Seigneur , à prononcer entre vous & les Dieux.

Les Dieux ! s'écrie Agamemnon , à quoi me réduisent-ils ! cher Ménélas , vous le voyez , vos conseils ne font plus de faison. Je ne vous demande qu'une grâce , c'est de faire enforte que Clytemnestre ignore mon fatal secret , jusqu'à ce que j'aie immolé sa fille à Pluton.... & vous, ô étrangères , gardez un silence inviolable.

De mes efforts je connais l'impuissance ,
 Je cède , & laisse aux Dieux opprimer l'innocence.
 La victime bientôt marchera sur vos pas ,
 Allez ; mais cependant faites taire Calchas ,
 Et m'aidant à cacher ce funeste mystère ,
 Laissez-moi de l'Autel écarter une mère.

Abandonné à ses réflexions, le Chœur fait une assez longue morale sur l'amour qui, selon lui, a deux sortes de traits. Par les uns il fait le bonheur de la vie, par les autres, il y jette le trouble & la confusion. . . . » O Berger Pâris, vous parûtes dans les pâturages d'Ida, le lieu de votre naissance, au milieu de vos troupeaux. Tandis qu'ils bondissent sur l'herbe, vous chantez des airs étrangers sur la flûte Phrygienne, à l'imitation d'Olympus. Les Déeses vous font arbitre de leur beauté. Votre voyage en Grèce en est le prix : vous entrez dans le palais d'Hélène, vous donnez & vous prenez de l'amour, amour fatal qui répand le désordre dans la Grèce, & qui l'entraîne toute entière sur des vaisseaux à la porte de Pergame «.

Selon le Scholiaste d'Aristophane, cet Olympus excellent joueur de flûte & Disciple de Marfyas, fut l'inventeur d'une nouvelle méthode. On croit que c'est l'accord de la flûte & du lut.

Le Chœur, c'est-à-dire les Femmes de Chalcis, apperçoivent de loin le char de Clytemnestre, interrompent leurs chants, & conviennent de n'affliger, ni par des craintes, ni par des soupçons des Princesses étrangères comme elles en Aulide. Le char avance, & la Reine en descend avec Iphigénie. Prenez le petit Oreste, dit-elle.
 quoi, cher enfant, tu dors ? l'ébranlement du char t'a donc assoupi ? réveille-toi pour être témoin

de l'hyménée de ta Sœur. Ce détail aujourd'hui ferait regardé comme puérile, mais chez les Anciens la nature avait tous ses droits, & les mères ne dédaignaient pas de s'occuper de leurs enfans.

Agamemnon paraît : Iphigénie & Clytemnestre volent à sa rencontre.... O mon époux & mon Roi, époux si justement révééré, vous nous voyez rendues à vos ordres..... C'était ainsi que les femmes parlaient autrefois à leurs maris ; les tems sont bien changés.

La tendre Iphigénie demande à son père la permission de l'embrasser, & son père le lui permet.

Dieux ! avec quel amour la Grèce vous révère !

Quel bonheur de me voir la fille d'un tel père !

A G A M E M N O N .

Vous méritiez, ma fille, un père plus heureux.

Chaque mot que dit Agamemnon désigne le trouble & l'embaras dans lequel il se trouve, il ne fait s'il doit parler ou se taire, sa fille en est alarmée :

Vous vous cachez, Seigneur, & semblez soupiner.

Ah ! que je me croirais heureuse, ajoute-t-elle ; si la bienséance me permettait de m'embarquer avec vous.

A G A M E M N O N .

Quels sont vos souhaits?... oui, ma fille, vous passerez les eaux, n'en doutez point. (ce sont les

eaux du Styx , & cette équivoque très-énergique dans le Grec, ne peut se rendre en François).

I P H I G É N I E .

M'embarquerai-je seule, ou avec la Reine?

A G A M E M N O N .

Seule, sans votre père, ni votre mère.

I P H I G É N I E .

J'entends votre pensée , vous me destinez un hymen ailleurs.

A G A M E M N O N .

N'en demandez pas plus.

I P H I G É N I E .

Revenez donc au plutôt victorieux de la guerre de Phrygie.

A G A M E M N O N .

Un sacrifice différera mon départ.

I P H I G É N I E .

Le secret de ce spectacle sacré est réservé aux Prêtres. Je ne demande point ce que c'est.

A G A M E M N O N .

Vous le faurez , ma fille, vous y ferez, & peu loin de l'Autel.

Périssent , dit Iphigénie dans la même Scène ; périssent la guerre & les ressentimens de Ménélas ! Après m'avoir perdu , il en perdra bien d'autres , lui répond Agamemnon , & Racine a fait usage de toutes ces idées.

I P H I G É N I E.

Périffe le Troyen, auteur de nos alarmes!

A G A M E M N O N.

Sa perte à ses vainqueurs coûtera bien des larmes.

I P H I G É N I E.

Les Dieux daignent sur-tout prendre soin de vos jours.

A G A M E M N O N.

Les Dieux, depuis long-tems, me sont cruels & sourds.

I P H I G É N I E.

Calchas, dit-on, prépare un pompeux sacrifice.

A G A M E M N O N.

Puisse-je auparavant fléchir leur injustice!

I P H I G É N I E.

L'offrira-t-on bientôt?

A G A M E M N O N.

Plutôt que je ne veux.

I P H I G É N I E.

Me fera-t-il permis de me joindre à vos vœux?

Verra-t-on à l'Autel votre heureuse famille?

A G A M E M N O N.

Hélas!

I P H I G É N I E.

Vous vous taisez!....

A G A M E M N O N.

Vous y ferez, ma fille.

Adieu.

Euripide dans cet endroit est loin d'égalier
Racine qui fait sortir Agamemnon après avoir

prononcé ces mots terribles *vous y ferez ma fille* : sa douleur & son désespoir font alors à leur comble, & tout ce qui fuit dans l'Auteur Grec ne peut être que froid & déplacé.

Le commencement de la Scène suivante qui se passe entre Clytemnestre & Agamemnon, renferme toute la généalogie d'Achille, morceau que nous trouverions très-déplacé sur notre Scène, mais qui n'était pas extraordinaire chez les Anciens dont les femmes se piquaient si peu d'être savantes, qu'elles ignoraient jusqu'au nom des hommes qui n'étaient pas leurs époux.

La Reine instruite par son mari de tout ce qui regarde le Héros à qui sa fille va être unie, lui demande quel est le jour destiné à cet hymen, quel est le lieu dans lequel il doit se célébrer. C'est aujourd'hui même, lui répond Agamemnon, & en présence de l'Armée. Il ne convient pas aux femmes d'y paraître. . . . C'était l'usage chez les Grecs, & les femmes ne pouvaient même s'entretenir avec des hommes sans des raisons très particulières. Aussi Agamemnon exige-t-il que Clytemnestre parte, & retourne à Argos.

Vous voyez en quels lieux vous l'avez amenée,
 Tout y ressent la guerre, & non pas l'hyménée.
 Le tumulte d'un camp, soldats & matelots,
 Un Autel hérissé de dards, de javelots,

Tout

Tout ce spectacle enfin , pompe digne d'Achille ,
 Pour attirer vos yeux n'est point assez tranquille ,
 Et les Grecs y verraient l'épouse de leur Roi ,
 Dans un état indigne & de vous & de moi ,
 M'en croirez-vous ? Laissez de vos femmes suivie
 A cet hymen , sans vous , marcher Iphigénie.

CLYTEMNESTRE.

Qui , moi ? que remettant ma fille en d'autres bras ,
 Ce que j'ai commencé , je ne l'achève pas ?
 Qu'après l'avoir d'Argos emmenée en Aulide ,
 Je refuse à l'autel de lui servir de guide ?
 Dois-je donc de Calchas être moins près que vous ?
 Et qui présentera ma fille à son époux ?
 Quel autre ordonnera cette pompe sacrée ?

Agamemnon s'était contenté de prier , mais
 tout lui dit , tout le presse d'éloigner la Reine , &
 ses prières deviennent des ordres.

J'avais plus espéré de votre complaisance ,
 Mais puisque la raison ne peut vous émouvoir ,
 Puisqu'enfin ma prière a si peu de pouvoir ,
 Vous avez entendu ce que je vous demande ,
 Madame , je le veux , & je vous le commande ,
 Obéissez.

Clytemnestre est indignée , & se retire , mais
 en jurant par Junon de ne point obéir : c'était la
 Déesse d'Argos. Accablé du poids de son mal-
 heur , désespéré d'être obligé de tromper ce qu'il
 a de plus cher au monde , convaincu que tout
 homme sensé doit choisir une épouse docile , ou

n'en point avoir, maxime bien digne d'Euripide, Agamemnon fort pour aller consulter Calchas, & laisse le Chœur qui instruit des desseins de son Roi, croit déjà voir Troye prise & ravagée par les Grecs.

» Que la fière Hélène, dit-il, regrettera pour lors son époux trahi ! Dieux ! éloignez de moi, & de ma postérité de pareils malheurs. Ils servirent long-tems d'un funeste entretien aux riches Lydiennes, & aux femmes des Phrygiens qui se dirent mutuellement en travaillant à leurs ouvrages de laine : « Hélas ! qui ne s'arrachera les cheveux de douleur, en apprenant le déplorable renversement de notre mourante patrie ! Elle périt, & pourquoi ? pour vous, cruelle Hélène, qu'on dit être fille de Jupiter, qui sous la forme d'un Cygne, eut commerce avec Lédà, si pourtant les écrits des Poètes ne sont pas fabuleux.

La Fable dit en effet que cette Lédà femme de Tyndare, fut aimée de Jupiter au point que ce Dieu ne pouvant la surprendre, se métamorphosa en Cygne, & la trompa en jouant avec elle sur les bords du fleuve Eurotas où elle se baignait. Elle conçut deux œufs, de l'un desquels fortirent Hélène & Clytemnestre, & de l'autre, Castor & Pollux.

Les coupables amours de cette Princesse enfantèrent tant de maux, qu'elle était devenue en horreur

à tous les Troyens, & c'est par cette raison que le Chœur semble douter de son origine.

Achille brûle de combattre, les Theffaliens dont il est le Chef, murmurent contre les vents, ou plutôt contre les Atrides, & cet Achille qui commence le quatrième Acte, veut avoir un entretien avec Agamemnon : il le fait demander, Clytemnestre se présente, & les bienséances étaient si scrupuleusement observées, qu'Achille ne peut concevoir qu'une femme ose se présenter au milieu d'un Camp. La Reine se nomme, il n'en devient que plus circonspect, & il porte la délicatesse au point de n'oser s'entretenir avec elle, de refuser le gage ordinaire des mères qui mariaient leurs filles, gage qui consistait à présenter la main à l'époux choisi. D'ailleurs ce jeune Héros ignore l'hymen supposé par Agamemnon, il l'apprend, son orgueil s'en irrite, Clytemnestre est confuse, & elle va se retirer, Achille va demander au Roi l'explication de ce mystère, lorsque le même Vieillard qui a dû partir pour arrêter la Reine en chemin, vient lui annoncer qu'avant la fin du jour le sang d'Iphigénie coulera sur l'Autel de Diane.

Fils de Pélée, fils de Thétis, s'écrie Clytemnestre, vous m'entendez, & vous gardez le silence ! Ils égorgeront ma fille sous le prétexte trompeur de votre hymen.... Ah ! je ne rougirai point d'em-

brasser vos genoux... Je suis mère, & je parle en faveur d'une fille... C'est votre épouse; hélas! elle a dû l'être: c'est pour vous que je l'ai amenée. Triste effet de mes soins, j'ai couronné la victime, & je la conduis à la mort. Quelle honte pour Achille s'il lui refusait son secours! Ah! Seigneur, vous êtes seul en ces lieux notre asyle, notre ami, & le Dieu que j'implore.

Oubliez une gloire importune,
 Ce triste abaissement convient à ma fortune.
 Heureuse si mes pleurs vous peuvent attendrir,
 Une mère à vos pieds peut tomber sans rougir.
 C'est votre épouse hélas! qui vous est enlevée;
 Dans cet heureux espoir je l'avais élevée.
 C'est vous que nous cherchions sur ce funeste bord;
 Et votre nom, Seigneur, l'a conduite à la mort.
 Ira-t-elle des Dieux implorant la justice,
 Embrasser les autels parés pour son supplice?
 Elle n'a que vous seul: vous êtes en ces lieux,
 Son père, son époux, son asyle, ses Dieux.

Je vous entends, Madame, lui répond Achille: non, non, votre fille ne mourra point, le cruel Agamemnon ne portera point ses mains sanglantes sur une Princesse qui a dû être à moi. Quoi! le nom d'Achille trancherait les jours d'Iphigénie! Non, son père seul est son bourreau, mais en vain il prétend accomplir ce cruel sacrifice, en vain Calchas a prononcé. Qui sont ces Prophètes audacieux? Des gens vils qui par hasard, par

conjecture, disent le vrai & le faux, plus souvent l'un que l'autre, & dont toute la science dépend des évènements. . . L'affront seul dont me couvre Agamemnon suffit pour animer mon courroux. N'eût-il pas dû me parler? n'eût-il pas dû m'autoriser à aimer Iphigénie? Redoutait-il la tendresse d'un époux? Ah! eût-il fallu livrer aux Grecs un gage si cher, si l'intérêt de la Grèce l'eût demandé, j'ose le dire, Madame, Achille aurait pu se résoudre à sacrifier son amour au bien public: mais je ne suis plus rien dans l'esprit des Atrides; cependant ils apprendront à me connaître, & cette épée que je vais teindre de sang avant de la plonger dans le sein des Troyens, me répondra de quiconque aurait l'audace de vouloir m'enlever votre fille.

Cette réponse annonce plus de fierté que de tendresse, tel était le caractère d'Achille: d'ailleurs il ne connoissait point Iphigénie, & sa manière de parler dans Euripide, a dû être différente de celle que lui donne Racine qui l'a supposé amoureux de la jeune Princesse.

Madame, je me tais, & demeure immobile,
 Est-ce à moi que l'on parle, & connaît-on Achille?
 Une mère pour vous croit devoir me prier:
 Une Reine à mes pieds se vient humilier,
 Et me deshonorant par d'injustes alarmes,
 Pour attendrir mon cœur, on a recours aux larmes.

Qui doit prendre à vos jours plus d'intérêt que moi ?

Ah ! sans doute , on s'en peut reposer sur ma foi.

L'outrage me regarde , & quoi qu'on entreprenne ,
Je réponds d'une vie où j'attache la mienne.

Mais ma juste douleur va plus loin m'engager ,
C'est peu de vous défendre , & je cours vous venger ,
Et punir à-la-fois , le cruel stratagème

Qui s'ose de mon nom armer contre vous-même.

Ce morceau est plus précis , plus nerveux que celui de l'Auteur grec , tel est presque toujours l'avantage de l'écrivain Français , & indépendamment des beautés qui n'appartiennent qu'à lui , il est rare que Racine ne soit pas au-dessus de son modèle.

Clytemnestre attendrie , rassurée par les promesses d'Achille , croit devoir lui amener Iphigénie , & la faire tomber à ses pieds ; mais Achille est trop grand , trop généreux pour y consentir , & la seule grâce qu'il demande à Clytemnestre , c'est de faire un dernier effort sur le cœur d'Agamemnon.

Rappelez sa raison , persuadez-le bien ,

Pour vous , pour mon repos , & sur-tout pour le sien.

Clytemnestre obéit , mais à son retour , Achille fera prêt à la défendre , & lui épargnera le chagrin , la confusion de porter ses larmes au milieu d'une armée !

Grands Dieux ! s'écrie le Chœur , quelle différence entre l'hymen de Thétis & celui d'Iphigé-

nie! en faveur de la Déesse, avec quelle grâce ne parut pas Hyménée, si souvent chanté sur la flûte Lybienne, sur le luth ami des Danfes, & sur les chalumeaux! que les sons de ces instrumens furent gracieux; quand les Piérides aux cheveux blonds se trouvèrent sur le Mont Pélion aux noces de Pélée! ornées de brodequins d'or, elles frappaient la terre en cadence d'un pied léger. Elles chantaient divinement, & dans leurs chants elles confondaient les noms de Pélée & de Thétis

Le jeune Phrygien Ganymède, favori de Jupiter, versait le doux nectar dans les coupes d'or, tandis que les cinquante filles de Nérée dansaient autour des époux. La troupe équestre des Centaures accourut avec des flèches de bois en main, & des couronnes de jonc sur la tête... Les filles de Thessalie élevèrent jusqu'aux Cieux le nom de la Déesse Thétis, & la célébrèrent comme un astre naissant. Apollon qui lit dans l'avenir, & Chiron qui connaît l'origine des Muses, annoncèrent dès-lors Achille, & prédirent qu'il devait un jour avec ses myrmidons armés de piques, entrer dans les champs de Troye, & renverser les Etats de Priam. . . . Qu'il y paroîttrait revêtu des armes fabriquées par Vulcain, présent qu'il doit recevoir de sa mère. Pous vous, triste Iphigénie, les Grecs vous couronneront de fleurs & de bandelettes. Ils enfonceront le coôteau sacré dans votre sein. Votre sort sera semblable à celui

d'une tendre génisse sortie du fond d'une grotte ; errante sur les montagnes , & nourrie au son des instrumens champêtres. Quel pouvoir auront pour vous défendre les charmes de la pudeur & de la vertu ! &c. . .

Euripide dans cet intermède s'est peu éloigné de la fable , & jamais en effet noces ne furent plus brillantes que celles de Thétis. Toutes les Divinités de l'Olympe , des Enfers & des Eaux y assistèrent , la Discorde seule n'y fut pas invitée , mais elle s'y présenta d'elle - même , & se vengea de l'outrage qu'on lui avait fait , en jettant sur la table , une pomme d'or avec cette inscription : *à la plus belle*. Pallas , Vénus & Junon se la disputèrent , Pâris les jugea , & son choix fut la source des guerres les plus cruelles.

Les attraits de cette même Thétis avaient séduit Jupiter , mais il n'osa l'épouser parce que Prométhée avait prédit qu'elle aurait un fils qui ferait un jour plus grand & plus illustre que son père. En conséquence , elle fut unie à Pélée fils d'Eaque , & devint mère d'Achille , auquel elle fit faire des armes par Vulcain , présent céleste qui pendant le siège , le garantit souvent de la mort.

Ganymède dont il est parlé plus haut , était fils de Tros : Jupiter se transforma en Aigle , l'enleva & lui donna l'emploi d'Hébé chargée de verser le nectar divin. Cette Hébé était tombée en pré-

sence des Dieux , & en avait eu tant de honte , qu'elle s'était retirée.

Les Centaures, peuple d'une contrée de la Thessalie descendaient d'Ixion & de la Nüe. Ils avaient des bras, des mains & une figure humaine, mais du côté de la partie inférieure, ils ressembloient à des chevaux. Leurs armes ordinaires étaient l'arc & la massue dont ils se servoient très-adroitement. Hercule les attaqua, les vainquit, & les chassa de Thessalie. Chiron qui, comme eux, était moitié homme & moitié cheval, ne vivait que dans les montagnes, & y il acquit une si grande connaissance des simples, qu'il devint le plus grand Médecin de son tems. Il enseigna cet Art à Esculape, l'Astronomie à Hercule, & finit par être Gouverneur d'Achille. Malgré toute sa science, il ne put se guérir d'une blessure que lui fit une des flèches d'Alcide, & quoiqu'immortel, il demanda la mort avec tant d'instance, que les Dieux touchés de ses douleurs, le placèrent dans le Ciel parmi les douze Signes du Zodiaque: c'est le Sagittaire.

Clytemnestre éperdue sort du palais, son barbare époux ne revient point, & sa fille est instruite du sort qu'on lui destine. Agamemnon paraît, il n'attend plus que la victime.

Calchas est prêt, Madame, & l'autel est préparé.

Sortez, ma fille, s'écrie la Reine en apperce-

vant Iphigénie , vous avez les desseins d'un père. Apportez Oreste sous vos voiles... La voici, Seigneur, prête à vous obéir , écoutez-là , je parlerai ensuite sur ses intérêts & les miens.

Venez , venez , ma fille , on n'attend plus que vous ;
Venez , &c.

Iphigénie ! reprend Agamemnon... Mais d'où viennent ces larmes , ces tristes regards ? vous baissez les yeux &c. . .

Què vois-je ! quels discours ! ma fille , vous pleurez ,
Et baissez devant moi vos yeux mal assurés !
Quel trouble ! mais tout pleure , & la fille & la mère ;
Ah ! malheureux Arcas ! tu m'as trahi.

Clytemnestre lui arrache , malgré lui , l'aveu du sacrifice demandé par Calchas , lui vante sa fidélité , vertu dont elle n'eut pas lieu de s'enorgueillir dans la fuite , lui représente combien il est affreux de se priver de ses enfans , & en revient à Ménélas dont l'amour outragé ne devait point être satisfait aux dépens du sang de son frère. L'intérêt étant commun , ajoute-t-elle , le péril ne devait-il pas l'être. Fallait-il que vous fussiez le seul à donner une victime à la Grèce , & ce choix ne devait-il pas tomber sur Hermione ?

Si du crime d'Hélène on punit sa famille ,
Faites chercher à Sparte Hermione sa fille.
Laissez à Ménélas racheter d'un tel prix
Sa coupable moitié dont il est trop épris.

Mais vous , quelles fureurs vous rendent sa victime ?
 Pourquoi vous imputer la peine de son crime ?
 Pourquoi moi-même enfin , me déchirant le flanc
 Payer sa folle amour du plus pur de mon sang !

Non , barbare , non je ne fais dans ma fureur ,
 qui m'empêchera , moi & mes filles , de faire re-
 tomber sur toi le sort que tu nous prépares : mais
 que dis-je ! ah ! Seigneur , n'irritez pas une mère ,
 & ne la forcez pas de vous haïr ... Vous immo-
 lerez votre fille ! hé ! quelles prières ferez-vous
 aux Dieux en la sacrifiant ! que leur demanderez-
 vous , si vous égorgez vos enfans ! lequel d'entr'eux
 osera regarder un père qui les assassine de sang
 froid ! Vous ne répondez pas ! allons plus loin.
 Vous sied-il de n'aimer que le titre de Général
 & de Roi ! ces Grecs qui brûlent d'aller à Troie ,
 ne deviez-vous pas leur parler en père ?

Mais non : l'amour d'un frère , & son honneur blessé
 Sont les moindres des soins dont vous êtes pressé.
 Cette soif de régner que rien ne peut éteindre ,
 L'orgueil de voir vingt Rois vous servir & vous craindre ,
 Tous les droits de l'Empire en vos mains confiés ,
 Cruel , c'est à ces Dieux que vous sacrifiez !

Je n'ai , lui dit Iphigénie , je n'ai d'autre élo-
 quence que celle de mes larmes. Je verse des
 pleurs , c'est tout ce que je puis. Suppliante à vos
 pieds , je n'ai pour ma défense que le titre de vo-
 tre fille. . . C'est moi qui la première vous appellai

du doux nom de père , & que vous honorâtes du tendre nom de fille.

www.libtool.com.cn

Fille d'Agamemnon , c'est moi qui la première ,
Seigneur , vous appellai de ce doux nom de père ,
C'est moi qui si long-tems le plaisir de vos yeux ,
Vous ai fait de ce nom remercier les Dieux ,
Et pour qui , tant de fois prodiguant vos caresses ;
Vous n'avez point du sang dédaigné les faiblesses.

Hélas ! vous me disiez alors , ô ma fille , aurai-je un jour le bonheur de te voir florissante & révérée dans la maison d'un époux heureux & digne de moi ? Attachée à votre sein , & baissant cet auguste visage que je touche à présent de mes mains , (c'était une manière de supplier chez les Anciens.) ah ! mon père , difais-je à mon tour , aurai-je le plaisir de vous recevoir un jour dans mon palais , & de rendre à votre vieillesse la reconnaissance dûe à une pénible éducation. Vous détournez les yeux. Laissez-moi jouir de votre vue & de vos embrassemens. Si mes prières ne vous fléchissent pas , que j'emporte du moins en mourant , ce dernier gage de votre amour. O mon frère ! aide-moi de tes larmes , sauve-moi du trépas. . . Vous le voyez , mon père , le silence de cet enfant parle en ma faveur.

On doit remarquer combien il régné de sentiment dans cette tirade dont nous ne donnons que l'analyse , & quelle ressemblance il se trouve entre

Racine & Euripide, non-seulement dans la manière de sentir, mais même dans le style. Nous ne dirons rien des réflexions qui terminent la prière d'Iphigénie à son père : ce sont des traits philosophiques sur la mort, & qui nous paraissent déplacés dans la bouche de cette Princesse.

Agamemnon n'avait pas attendu ses larmes, & le désespoir de sa mère pour entrevoir toute l'horreur du sacrifice qu'il a promis aux Atrides :

Pour défendre vos jours de leurs loix meurtrières
Mon amour n'avait pas attendu vos prières, &c....

Sa parole est sacrée, Calchas a prononcé, la Grèce veut du sang, Iphigénie va mourir; tel est son dernier arrêt, il le prononce, s'éloigne, & laisse Clytemnestre anéantie.

O ma mère, ô Clytemnestre, reprend la victime, le soleil m'éclaire pour la dernière fois. Forêts de Phrygie, montagne d'Ida où Priam exposa Pâris arraché du sein de sa mère, vous qui lui donnâtes votre nom, que n'acheviez-vous sa triste destinée? Son jugement odieux fait la gloire des Grecs, & il me cause la mort... O ma mère! ce qui m'accable de douleur, c'est que celui qui m'a donné le jour, m'abandonne & me trahit... Mais le Maître des vents, le Dieu Jupiter dispose à son gré de leur souffle à l'égard des mortels. Il dispense la joie & la douleur comme il lui plaît.

Que la destinée des faibles humains est déplorable ! fallait-il encore ajouter la mort à leurs calamités ! Cette morale n'est point étrangère au sujet, mais Euripide n'a pas senti qu'elle était froide dans la situation où se trouve Iphigénie. Si l'innocent prêt à mourir, attribue sa mort à l'injustice des Dieux, il les en accuse avec plus de désordre & de chaleur.

Cependant l'armée demande à grands cris que l'on immole la victime, Achille a élevé la voix, & tous, jusqu'à ses propres soldats se sont soulevés contre lui : c'est Achille même qui vient annoncer cette affreuse nouvelle. Ulysse est au moment de paraître, & Ulysse, sans pitié, arrachera Iphigénie des bras de Clytemnestre. Mais voici, ajoute-t-il, en montrant son épée, voici qui me répondra d'elle.

Non, reprend Iphigénie, le Ciel m'inspire, & je suis résolue de mourir. La Grèce a les yeux attachés sur moi : de moi seule dépend le départ des vaisseaux & le renversement de Troie : ma mort vengera l'enlèvement d'Hélène, & empêchera les Barbares d'oser porter à l'avenir leurs profanes mains sur les femmes Grecques. Je les sauverai toutes en mourant. Après tout, ma mère, dois-je si fort regretter le jour. Vous me l'avez donné moins pour vous que pour la patrie. Dois-je permettre qu'Achille combatte seul contre tous, & prodigue sa

vie pour sauver la mienne. Je me dévoue, Grecs, me voilà prête, sacrifiez-moi, & renversez Troye. Vos trophées feront ma gloire, & me tiendront lieu pour toujours d'hymen, d'époux, & de postérité.

Achille admire le courage d'Iphigénie, & ce courage lui fait regretter de ne pas l'obtenir pour épouse; mais il n'a pas le droit de s'opposer à sa résolution, & la seule chose qui lui reste à faire, c'est d'aller l'attendre au Temple de Diane, de s'y placer près de l'Autel avec quelques soldats qu'il a rassemblés, & d'être son libérateur si elle révoque son vœu. Tant que ce vœu subsiste, Iphigénie est une victime sacrée que son père même ne peut rendre à la vie. Tel était le respect des Anciens pour les sacrifices & les dévouemens volontaires. Nos mœurs ont laissé plus de liberté à Racine, & Racine en a profité pour donner plus d'énergie à son Achille.

Hé bien, n'en parlons plus, obéissez, cruelle,
 Et cherchez une mort qui vous semble si belle :
 Portez à votre père un cœur où j'entrevois
 Moins de respect pour lui, que de haine pour moi.
 Une juste fureur s'empare de mon âme,
 Vous allez à l'autel, & moi, j'y cours, Madame.
 Si de sang & de mort le ciel est affamé,
 Jamais de plus de sang ses autels n'ont fumé.
 A mon aveugle amour tout sera légitime,
 Le Prêtre deviendra ma première victime :

Le bûcher par mes mains détruit & renversé,
 Dans le sang des bourreaux nagera dispersé,
 Et si dans les horreurs de ce désordre extrême,
 Votre père frappé tombe & périt lui-même,
 Alors de vos respects voyant les tristes fruits,
 Reconnaissez les coups que vous aurez conduits.

Dans le grec, Iphigénie conjure sa mère de sécher ses larmes, de ne point porter le deuil de sa mort, d'élever avec soin le jeune Oreste, & d'embrasser ses sœurs de sa part, prière après laquelle il faut supposer que la Reine évanouie est transportée dans le palais. Sa fille emploie ce dernier moment avec ses femmes qu'elle invite à répéter des hymnes en l'honneur de Diane, & accompagnée d'un seul Officier, elle dirige ses pas vers la prairie dans laquelle on doit l'immoler. A peine le Chœur a-t-il chanté, que la Reine reparaît, & qu'un Envoyé vient lui faire le détail de ce qui s'est passé.

Nous étions, dit-il, arrivés au bois & à la prairie de Diane, où votre fille était conduite par toute l'armée. Les Grecs s'assemblent autour d'elle. Agamemnon la voit s'avancer vers le terme fatal, il gémit, il verse des larmes, & se couvre le visage de sa robe. Sa fille s'approche... Me voilà prête, ô mon père. Je me dévoue pour ma patrie & pour toute la Grèce. On m'a conduite à l'Autel, qu'on m'immole... Grecs, prenez votre victime,

me, partez & revenez triomphans... Que personne ne porte les mains sur moi, je présenterai mon sein... Peuple, continue Thalybie qui présidait au Sacrifice, gardez un religieux silence, & formez d'heureux présages... Calchas tire le glaive, le met dans un vase d'or, & couronne la victime. Achille lui-même prend une coupe remplie d'eau sacrée, & s'avance vers l'Autel. O Déesse, dit-il, fille de Jupiter, le pur sang d'Iphigénie va couler, daignez, en sa faveur, accorder à nos vœux une heureuse navigation, & la prise de Pergame... Cependant les Atrides & tous les Grecs demeurèrent tristement les yeux fixés à terre. Le Prêtre prend le glaive, invoque les Dieux, marque de l'œil l'endroit où il doit frapper. Je frémissais, lorsque voilà tout-à-coup un prodige surprenant. Calchas frappe; tous entendent le coup, mais la victime disparaît. A la vue de ce miracle opéré sans doute par quelque Divinité, le Pontife pousse un cri, l'armée lui répond: on voit le prodige, & l'on en croit à peine ses yeux. Une biche d'une taille extraordinaire, & d'une rare beauté était étendue à terre & palpitante. Braves Chefs de l'armée, s'écrie Calchas, voyez-vous cette nouvelle victime? contente de notre soumission, Diane a substitué cette biche à la place d'Iphigénie. Le sang d'une Princesse si accomplie lui a

paru trop précieux pour le répandre sur ses Autels... à ces mots, on paraît se ranimer, on court vers les vaisseaux, on se précipite, on se dispose au départ.

Clytemnestre craint qu'on ne la trompe, mais Agamemnon vient confirmer le récit de l'Envoyé, & au bruit des acclamations du Chœur, les deux époux se séparent, l'un pour voler à Troye, & l'autre pour retourner à Argos.

D'après la nécessité dans laquelle nous ferons de parler des Iphigénie de Lodovico Dolce, de Rotrou, de Racine, & même de Leclerc, nous croyons ne pas devoir nous étendre davantage sur celle-ci. Nous sommes loin de prétendre qu'elle soit sans défauts, mais nous ne craignons pas d'avancer que l'exposition est un chef-d'œuvre, & qu'elle renferme plusieurs Scènes de la plus grande beauté, telle que celle d'Iphigénie avec son père, celle où cette jeune Princesse se dévoue à la mort.... A l'égard des caractères, on y remarquera quelques taches, mais dont il faut moins accuser Euripide que les usages civils & religieux de son pays. Racine n'a pas été soumis aux mêmes préjugés, & son Achille sur-tout est beaucoup plus intéressant pour nous que l'Achille Grec. Mais Racine convient que s'il a mérité des applaudissemens par les beautés qui lui sont personnelles, il en a dû autant & même davantage à celles qu'il a emprun-

tées d'Euripide. C'est ainsi qu'en usent les Grands Hommes, & leur aveu fait en même-tems l'éloge du modèle, & de l'imitateur.

IPHIGÉNIE EN TAURIDE.

DANS la Pièce que l'on vient de lire, on a vu Iphigénie dérobée au glaive de Calchas, & placée parmi les Dieux; dans celle-ci, Euripide la suppose transportée en Tauride, contrée de la Thrace, qui avance entre la Propontide & le Pont-Euxin, qu'on appelle aujourd'hui la mer Noire ou la mer Majeure.

Thoas qui en était Roi, faisait immoler à la Déesse tous les Etrangers qui abordaient dans ses Etats, Iphigénie était chargée de ces affreux sacrifices, & les Grecs étaient loin de le soupçonner, ainsi qu'Oreste qui, comme eux, la croyait morte en Aulide. Tourmenté par les Furies depuis le moment où il a poignardé sa mère, arrivé en Tauride à la voix d'Apollon qui lui ordonne d'enlever la statue de Diane pour la porter dans l'Attique, il est pris, chargé de fers, & livré à la Prêtresse qu'il reconnaît pour sa sœur. Tel est le fonds de cette Pièce, dont le simple exposé annonce l'intérêt le plus vif, & que, malgré la richesse du sujet, Racine n'a jamais voulu traiter, parce qu'il

n'imaginait pas que l'on pût y faire un dénouement heureux. M. de la Touche a été plus hardi, & le succès a justifié son entreprise.

Dans la première scène d'Euripide, Iphigénie seule & abandonnée à ses chagrins, se rappelle tous les malheurs qui lui sont arrivés. Le consentement de son père à ce qu'elle soit immolée pour obtenir des vents favorables, la supposition de son hymen avec Achille pour l'attirer en Aulide, les détours d'Ulysse, les larmes de Clytemnestre, l'autel, le glaive, le bûcher, la substitution de la biche, son enlèvement dans la Tauride, l'emploi dont elle y est chargée, rien n'y est oublié, & ce n'est qu'après cette foule de détails dont Euripide aurait dû retrancher la plus grande partie, qu'Iphigénie commence à inspirer de l'intérêt par le récit du songe qu'elle a fait la nuit précédente.

Il m'a semblé, dit-elle, qu'éloignée de cette région, j'étais retournée à Argos, & que goûtant un sommeil tranquille dans mon appartement, la terre s'est ébranlée tout-à-coup : je suis, & je vois incontinent les voûtes brisées, les murs entr'ouverts, & le Palais renversé. Il ne restait qu'une colonne de la maison paternelle, elle avait une chevelure & une voix humaine : j'approche, & prévenue de l'idée de mon emploi, je lave en pleurant cette colonne chérie, comme une victime destinée à la mort. . . . Hélas ! je n'en puis douter. Oreste,

mon frère Oreste ne vit plus, c'était la colonne & l'appui de ma famille.

M. de la Touche a suivi le même plan dans le début de sa Pièce, & l'idée de la colonne est à-peu-près la seule qu'il n'ait pas adoptée. Quel mélange dit son Iphigénie :

Quel mélange inoui d'horreur & d'allégresse !
 Je revoyais les lieux si chers à ma tendresse,
 Au sein de la nature & de l'humanité
 Je respirais le calme avec la liberté.
 Au fond de leur Palais rempli de leur puissance,
 Je cherchais les auteurs de ma triste naissance,
 Quand un bruit effrayant des gouffres du trépas
 S'élève, & fait trembler le marbre sous mes pas.
 D'une sombre vapeur l'air à l'instant se couvre,
 La voûte du Palais à longs sillons s'entrouvre,
 Je fuis, & la lueur d'un pâle & noir flambeau
 Ne me laisse plus voir qu'un horrible tombeau.

En ce même moment un nouveau bruit s'élève,
 De ce vaste débris, qu'avec peine il soulève,
 Sort un jeune inconnu, sanglant, pâle, meurtri ;
 Il m'appelle, en poussant un lamentable cri ;
 J'accours, & pleine encor du fatal ministère
 Dont je porte le joug, esclave involontaire ;
 Ornant son front de fleurs, & du bandeau mortel,
 Je le traîne en pleurant aux marches de l'autel :
 Ce jeune infortuné, grands Dieux ! c'était mon frère. . . .
 Sorti du sein des morts, mon parricide père
 Semblait, brûlant encor de la soif de son sang,
 Forcer ma main tremblante à lui percer le flanc.

Rendons , reprend-elle dans Euripide après son récit , rendons au moins les honneurs suprêmes à ce frère que je ne verrai plus. Mais les femmes Grecques qui lui servent de compagnes , ne sont point encore dans le Temple , & elle va les chercher. A peine s'est-elle éloignée , qu'Oreste paraît avec Pylade.

Oreste reconnaît les murs qui enferment le sanctuaire où Diane est adorée , l'autel où le sang des Grecs ne cesse de couler , cet autel sacrilege au centre duquel leurs tristes restes sont attachés. Telle était , selon Hérodote , la barbare coutume des Tauro-Scythes , de sacrifier tous les malheureux qui faisaient naufrage , de jeter leurs corps dans la mer , & de suspendre leurs têtes à une croix , ou à la voûte de leurs maisons. Ils les regardaient alors comme des Anges tutélaires. Ils en usaient de même à l'égard des prisonniers.

Oreste s'est rendu aux ordres d'Apollon ; mais comment escalader le Temple de Diane , comment briser ses portes d'airain , comment échapper à la mort , si son projet est découvert ? Retirons-nous , ajoute-t-il , fuyons cet affreux rivage , cette terre maudite où l'on ignore les droits de l'hospitalité. . . . Pylade ranime son courage , & tous les deux vont attendre dans le creux de quelque rocher , que les ombres de la nuit viennent favoriser leur entreprise.

Iphigénie revient accompagnée de ses femmes, & ses femmes qui sont Grecques comme elle, unissent leurs chants lugubres aux libations qu'elle offre aux mânes d'Oreste. Infortunée maison des Atrides, s'écrie-t-elle, ô race de mon père ! l'ornement & l'appui de ton sceptre a donc disparu pour toujours ! Qui des heureux Argiens occupe ton trône ? Ciel ! quelle affreuse suite de malheurs dans notre funeste maison. . . . Le soleil recule épouvanté, il détourne ses courriers à ses regards. . . . L'aventure de la toison d'or avait précédé. Ce ne sont qu'horreurs sur horreurs, que meurtres sur meurtres. Les coupables ombres de nos ayeux ont fait sortir des Enfers la Furie qui poursuit leurs descendans. Oui, un génie te persécute, malheureuse Iphigénie ! Hélas ! il s'est attaché à moi dans la nuit fatale où ma mère me conçut. On m'appelle en Aulide, j'y arrive, on m'y sacrifie, Diane m'enlève, & c'est pour me condamner à raffasier la cruelle Até du sang des malheureux.

Iphigénie rappelle ici l'histoire d'Atrée fils de Pélops & d'Hippodamie, qui furieux de ce que son frère Thyeste avait des particularités avec Europe sa femme, lui fit manger ses propres enfans dans un festin : on prétend que le soleil recula d'horreur, & ne voulut point éclairer cet horrible forfait. L'aventure de la toison d'or exigera des détails que nous renvoyons plus bas, & nous nous

contenterons d'ajouter que cette *Até* dont il est question, était une Déesse malfaisante qui troublait l'esprit des hommes pour les précipiter dans des malheurs qui étaient la suite de leur égarement. Les Poètes disent que les *Lites* ou les *Prières*, qui comme elles étaient filles de Jupiter, suspendaient ou prévenaient sa malignité.

Aux bords de la mer qui sépare les *Cyanées* ; dans le fond d'une grotte qui sert de retraite à ceux qui pêchent le précieux coquillage dont on tire la pourpre, les bergers ont découvert deux Grecs que les uns ont pris pour des Dieux, & les autres pour des Etrangers qui instruits des coutumes de la Tauride, voulaient échapper au supplice qui les attendait.

L'un d'eux, continue le berger qui vient faire ce récit à Iphigénie, l'un d'eux monte & s'arrête sur la cime du rocher. Sa tête agitée, ses mains tremblantes, ses regards troublés, marquent une espèce de frénésie. Pylade, s'écrie-t-il, vois-tu celle-ci?... Regarde cette autre..... c'est une Furie infernale. Vois comme armée de serpens, elle s'élançe sur moi. Elle en veut à mes jours..... Quelle est cette autre Euménide ? tout, jusqu'à ses vêtemens, respire la flamme & le sang. Elle fend les airs de ses vastes aîles..... Ciel ! j'apperçois ma mère entre ses bras..... Elle va m'accabler..... Elle me poursuit : où fuir ?.....

Aussi-tôt le furieux tire son glaive, s'élançe comme un lion à travers les troupeaux, les massacre impitoyablement, croyant frapper les Furies, & tombe sans mouvement. Relevé par son ami, il veut mourir en Héros, fond sur les bergers qui avaient appelé du secours, & les bergers qui les ont pris enfin, plutôt par la ruse que par la force, les ont conduits au Roi qui vient de les envoyer à la mort. Le seul que l'on puisse désigner, c'est Pylade, inconnu à la Princesse : l'autre ne s'est point nommé.

L'état où je l'ai vu m'afflige & m'importune,
 Tout m'est suspect en lui, jusqu'à son infortune.
 Ses regards furieux vers le ciel élançés,
 Sur son front pâlisant ses cheveux hérissés,
 Ses mouvemens affreux, ses cris mêlés d'alarmes,
 Perdus dans un torrent de sanglots & de larmes,
 Son visage altéré, sans forme & sans couleur,
 L'oubli de sa raison qu'é gare la douleur,
 Son calme ténébreux après sa rage éteinte,
 De l'horreur qui le suit, frappent mon âme atteinte.

De ses regards tremblans si j'en crois les rapports,
 Dans l'effroyable accès de ses brûlans transports,
 Parmi les cris qu'il pousse en sa douleur amère,
 Il semble articuler les noms d'ami, de mère :
 Un d'eux même a cru voir des spectres l'entourer,
 Armés de longs serpens prêts à le déchirer.

C'est ainsi que M. de la Touche a profité de son modèle qu'il a imité dans ses beautés, & non dans ce massacre de troupeaux qu'Oreste prend pour des

Furies , comme Ajax dans Eschyle les prend pour des Princes Grecs.

Que l'on m'amène ces deux Etrangers , dit Iphigénie au berger. . . . Ils me trouveront barbare ; oui , chères compagnes , le songe qui m'a peint Oreste mort , m'a rendue insensible , mon cœur est ulcéré. Le bonheur d'autrui blesse les malheureux. Puissant Jupiter , que les vents & les vaisseaux conduits par votre main , n'amènent-ils en ces lieux les auteurs de mes maux ! Hélène & Ménélas pour les sacrifier à ma vengeance ! Que je ferais bien leur trouver une Aulide en ces climats ! . . . Cher Oreste , si ta mort est certaine , dis-moi qui l'a causée. Est-ce l'envie d'un père ? t'a-t-il sacrifié comme moi à Diane ? quelle affreuse contradiction ! Tout profane est écarté de son autel , & je croirais qu'elle prend plaisir à voir couler le sang des victimes humaines. . . . Les sauvages habitans de ces climats ont attribué à la Divinité leur barbare inclination. J'en justifie les Dieux , & je ne puis penser qu'aucun d'eux soit capable d'un crime.

Enfin je ne fais trop si c'est les offenser :

Mais pour l'honneur des Dieux , je n'oserais penser

Qu'au gré des noirs transports d'une bizarre haine ,

Faisant de leurs autels une sanglante arène ,

Ils se plaisent , sans honte , à voir le sang humain

Couler à longs ruisseaux sous ma tremblante main :

A ces farouches traits peut-on les reconnaître ? &c. . . .

O Cyanées ! dit le Chœur , rochers qui joignez les mers que traversa jadis la frénétique Io , quand elle passa d'Europe en Asie , quels sont ces Etrangers qui comme elle ont eu l'audace de parcourir le Pont-Euxin ? Comment ont-ils passé les deux Iles qui semblent se réunir , & les écueils de Phinée qui veille toujours à la perte des Nautonniers ? comment sont-ils parvenus jusqu'à l'Île célèbre par les exercices d'Achille ?

On nommait cette Île *Achillée* , ou *Leuca* , ou *Course d'Achille* , vis-à-vis la Cherfonnèse Taurique. On l'appellait aussi l'*Île des Héros* , parce qu'on s'imaginait que les mânes des Guerriers morts au siège de Troye , s'y étaient retirés. A l'égard de Phinée , c'était un Roi de Thrace que Persée changea en rocher pour le punir d'avoir voulu épouser Andromède , cette fille de Céphée Souverain d'Ethiopie , qui eut la témérité de disputer le prix de la beauté à Junon : Junon furieuse ordonna aux Néréides de l'enchaîner sur le bord de la mer , & elle y demeura livrée à la voracité d'un monstre marin. Persée monté sur le cheval Pégase pétrifia ce monstre avec la tête de Méduse , & rendit Andromède à son père , qui par reconnaissance la lui donna en mariage.

Cependant Oreste & Pylade chargés de fers , sont amenés devant le Temple , & remis à Iphi-

génie qui leur demande leur nom , celui de leur pays , le fujet qui a pu diriger leurs pas vers la Tauride. Eloignés de votre patrie , leur dit-elle , que votre absence fera longue ! vous l'avez quittée pour ne plus la revoir. O qui que vous foyez , lui répond Oreste , cessez de nous plaindre : on veut mon sang , & je le livre , mais laissez-moi le secret de mon nom , il vous est inutile.

Iphigénie le presse , il cède à ses instances , & l'aveu du pays qui l'a vu naître , le coupable amour d'Hélène , le sacrifice d'Iphigénie , la mort d'Achille , le renversement de Troye , le meurtre d'Agamemnon par Clytemnestre , le trépas de cette épouse adultère égorgée par son propre fils , la proscription de ce fils puni par les Dieux , rebuté par les hommes , mais vivant malgré tous ses malheurs ; chaque phrase enfin augmente le charme & l'intérêt de cette Scène dont M. de Latouche est redevable à Euripide , & que Racine aurait traduite en entier s'il avait traité le même sujet.

Oreste vit , & ce seul mot adoucit les chagrins d'Iphigénie qui sort un instant de la vérité pour faire une réflexion philosophique sur l'incertitude des Songes , & sur la confiance ridicule que l'on avait dans ces prétendus génies que l'on appelait *Cabalistes* ; mais bientôt elle revient à son objet , & sensible aux désirs de ses compagnes qui brû-

lent de favoir la destinée de leurs parens , elle conçoit un dessein dont le succès pourra changer leur fort & le sien.

C'est à vous , dit-elle à Oreste , c'est à vous de répondre , vous que j'ai interrogé jusqu'à présent. Je vous donne la vie. Voulez-vous à ce prix retourner à Argos , & porter au peu d'amis qui me restent dans ce pays , une lettre qu'un captif touché de compassion a écrite en mon nom. . . . Quant à cet étranger , (en montrant Pylade) puisque nos loix l'ordonnent , qu'il meure pour tous les deux.

Non , Madame , s'écrie Oreste , non il ne mourra pas. . . . c'est une lâcheté de se procurer son salut aux dépens d'un ami que l'on associe à ses calamités , tel est mon ami , & il m'est plus précieux que moi-même.

Ah ! Madame , arrêtes , non , il ne mourra pas ,
C'est à moi seul ici de subir le trépas.
Votre pitié se trompe au choix de la victime.

I P H I G É N I E .

Cessez , que faites-vous ?

O T E S T E .

Je vous épargne un crime. . . .

.

I P H I G É N I E .

Pourquoi repoussez-vous la main tendre & propice
Que la pitié vous tend au bord du précipice ?

O R E S T E.

Cet héroïque ami m'a tout sacrifié.
 Malheureux seulement par ma triste amitié.

Plût aux Dieux, reprend Iphigénie dans Euripide, que le seul reste de ma famille vous ressemblât ! Car sachez que j'ai un frère, malheureuse seulement de ne pas le voir. Mais puisque vous le voulez, j'y consens, envoyons votre ami, & mourez.

O R E S T E.

Qui me sacrifiera, qui fera ce cruel office ?

I P H I G É N I E.

Moi. Prêtresse de Diane, tel est mon emploi.

O R E S T E.

Quel tombeau me destine-t-on ?

I P H I G É N I E.

Le feu sacré, & une grotte pour vos cendres !

O R E S T E.

Ah ! si du moins ma sœur me rendait les derniers devoirs !

I P H I G É N I E.

Vains souhaits ! ô étranger, qui que vous soyez, votre sœur est bien loin de ces rivages barbares. Mais puisque vous êtes Grec, je vous tiendrai lieu de sœur, j'ornerai votre tombeau, je jetterai les gâteaux funèbres sur votre bûcher, j'y verserai les libations de miel, &c....

Iphigénie a laissé ses lettres dans le Temple , elle y vole , & le Chœur la suit après quelques paroles adressées à ces deux étrangers qu'il plaint & qu'il admire. C'est alors que commence ce combat d'amitié qui a consacré les noms d'Oreste & de Pylade , combat que tous les jours on propose pour modèle , & qu'Ovide a célébré avec son élégance ordinaire.

*Ire jubet Pylades carum moriturus Orestem ,
Hic negat , inque vicem pugnat uterque mori.
Exitit hoc unum quod non convenerit illis :
Cætera pars concors , & sine lite fuit.*

C'est - à - dire : Pylade résolu de mourir , veut faire partir son cher Oreste. Oreste le refuse , & chacun se dispute le trépas. Ce fut leur unique sujet de discorde. En tout le reste ils étaient unis de sentimens.

Pylade représente à Oreste qu'il a traversé les mers avec lui , & que sans lui , il ne reparaitra point dans Argos. Non , Oreste , non , je ne puis vous survivre : expirant , immolé avec mon ami , je mêlerai mes cendres aux siennes : mon amitié , ma gloire , tout l'exige. Mais Oreste est bien loin de céder à ces raisons , & c'est à Pylade de s'éloigner , d'abandonner à sa destinée un malheureux que le ciel & la terre ont proscrit , de vivre pour Electre dont il est l'époux , de lui raconter

comment son frère a péri sous le couteau d'une Prêtresse de Diane, enfin de lui élever un tombeau que sa sœur arroiera de ses larmes, qu'elle parfèmera de ses cheveux... Hé bien, lui répond Pylade après un moment de silence, il faut vous obéir, mais, croyez-moi, les calamités arrivées à leur comble, enfantent d'étonnantes révolutions. La Prêtresse sort du Temple, & Oreste qui sent approcher sa dernière heure, recommande le silence à Pylade.

Cette scène a produit le plus grand effet dans la Pièce de M. de Latouche, c'est à Euripide que nous en devons le premier hommage, & nous sommes loin de croire que ces remarques successives diminuent en rien le mérite de l'Écrivain Français. Racine a puisé chez les Grecs, en est-il moins admiré ?

Iphigénie ordonne à ses femmes d'aller préparer les choses nécessaires aux Sacrificateurs & présente ses lettres aux deux Grecs, mais elle exige que celui des deux qui s'en chargera, s'engage par serment de les rendre à ceux à qui elles sont destinées. Il faut que ce serment soit mutuel, reprend Oreste, & vous devez jurer de sauver les jours de Pylade, comme il vous jurera d'accomplir vos souhaits. L'un & l'autre, obéissent à Oreste, mais le vaisseau de Pylade peut être englouti; s'il échape au naufrage, il peut perdre les lettres,

&

& Iphigénie croit devoir l'instruire de ce qu'elles contiennent.

www.libtool.com.cn
I P H I G É N I E.

Dites à Oreste, fils d'Agamemnon... (*elle lit.*)
Celle qui vous écrit est cette Princesse immolée en Aulide, cette Iphigénie qui vit encore, quoiqu'elle ne vive plus pour vous.

O R E S T E.

Iphigénie ! ah ciel ! victime du trépas comment a-t-elle pu revivre ? où est-elle donc, Madame ?

I P H I G É N I E.

Vous la voyez, c'est moi. Ne m'interrompez point. (*Elle continue de lire.*) *Ramenez-moi en Argos, ô mon frère, délivrez-moi, avant que je meure, de cette terre barbare, & du fatal honneur de sacrifier à Diane les Grecs qui abordent en ces climats.....*

O R E S T E. (*bas.*)

Ah ! Pylade, où sommes-nous ?

I P H I G É N I E. (*continuant de lire.*)

Encore une fois, ramenez Iphigénie, où elle deviendra la furie de votre maison : Oui, Oreste..... (*à Pylade.*) *Jé répète ce nom afin que vous ne l'oubliez pas.*

P Y L A D E.

O Dieux !

Tome II. Part. I.

H

I P H I G É N I E.

Dites à Oreste, que Diane mit en ma place une biche que mon père immola croyant me plonger le poignard dans le sein, & que la Déesse m'enleva dans ces climats. Telle est ma lettre : vous savez mon secret.

P Y L A D E.

Qu'il m'est doux de pouvoir dégager sans peine le ferment dont vous m'avez lié : Oui, Madame, vous ferez bientôt servie, comptés sur la plus prompte obéissance. (à Oreste) Recevez, Oreste, la lettre de votre sœur.

Oreste est transporté de joie, Iphigénie doute de son bonheur, mais bientôt elle est rassurée par les différens indices qu'on lui donne, & elle tombe dans les bras de son frère, en présence du Chœur qui d'abord étonné de voir qu'un profane ose toucher les voiles d'une Prêtresse, finit par applaudir aux mutuels embrassemens du frère & de la sœur, qui s'instruisent alternativement de tout ce qui leur est arrivé depuis leur séparation en Aulide.

Iphigénie frémit de l'attentat qu'elle a été au moment de commettre en sacrifiant son frère, mais ce frère, par l'ordre même d'Apollon, doit enlever la statue de Diane, comment y parvenir? Oreste ne connaît qu'un moyen, c'est de faire

périr le tyran, ou de se sauver à la faveur de la nuit propice à la fraude, comme la lumière l'est à la vérité; mais l'exécution de ce projet fait trembler Iphigénie, & les fureurs même de son frère serviront de prétexte à sa fuite. Il aura souillé le Temple & la Statue : victime destinée à Diane, il aura besoin d'être purifié ainsi que Pylade, & c'est sur le rivage de la mer, près de l'endroit même où leur vaisseau est attaché qu'elle fera cette purification, & sur eux, & sur le dépôt qu'il faut ravir, dépôt qu'en sa qualité de Prêtresse, elle a seule le privilège d'y transporter.

Telle est la ruse dont elle doit se servir pour tromper le Tyran, & Oreste prie sa sœur d'engager ses femmes à garder le secret le plus inviolable.

Chères compagnes, leur dit-elle, votre salut est attaché au mien. En assurant mon retour, vous assurez le vôtre. Retournée dans la Grèce je ne vous oublierai pas. Recevez mes embrassemens. Non, je ne rougirai pas de vous conjurer par ces mains, par ces genoux que je tiens embrassés, par vos pères, par vos mères, par des enfans chéris, si vous en avez, enfin par ce qui vous reste de plus cher au monde, ne nous trahissez pas. Chères compagnes, parlez. Qui de vous me donne ou me refuse son aveu... Si quelqu'une n'approuve pas cette fuite, c'est fait de mon frère & de moi.

Le Chœur lui jure par Jupiter une éternelle fidélité, Oreste s'éloigne avec Pylade, & Iphigénie adresse à Diane une prière après laquelle elle se retire.

Tendre oiseau, s'écrient ses compagnes, qui errant sur les rochers, les fais retentir de tes lugubres accens, Alcyon, dont le doux langage est entendu des sages mortels, tu pleures un époux chéri ! hélas ! mes douleurs sont semblables aux tiennes... Ah ! qui me donnera des ailes pour voler vers Diane Déesse de Cynthie ! quand pourrai-je revoir les palmes de Délos, ces lauriers toujours verts, ces oliviers consacrés par les couches de Latone ! ô lac dont les eaux sont couvertes de cygnes ! ô cygnes amis des Muses, quand pourrai-je vous revoir ! &c...

Céyx fils de l'Etoile du Jour, avait épousé Alcyone fille d'Eole, des bras de laquelle il fut arraché par Aurore. Guidé par son amour & par le désir de rejoindre une femme qu'il adorait, il traversa la mer à la nâge, & s'y noya : Alcyone ne cessa de le pleurer, & en récompense de leur fidélité, les Dieux les métamorphosèrent en Alcyons. Ils voulurent en même-tems que leurs nids fussent respectés par la mer sur laquelle ces oiseaux avaient coutume de pondre, & que ses eaux fussent tranquilles jusqu'au moment où leurs œufs seraient éclos... Cynthie ou Cynthe était une mon-

tagne de l'île de Délos , située dans la mer Egée , & célèbre par la naissance d'Apollon & de Diane dont Latone fut la mère. Comme Jupiter l'aimait avec passion , Junon la fit poursuivre par le Serpent Python , & durant toute sa grossesse elle erra de pays en pays , jusqu'au moment où Neptune touché de compassion , fit sortir du milieu des eaux l'île que nous venons de citer , & dans laquelle Latone donna le jour à ses deux enfans. Le lac dont le Chœur fait mention s'appellait le lac *Trocheide* , selon Hérodote ; il était rempli de cygnes , & Euripide les nomme amis des Muses , d'après la fable qui prétendait que ces oiseaux avaient le chant le plus mélodieux.

Iphigénie dans ce dernier Acte exécute à la lettre toute ce quelle a projeté à la fin du précédent , & par l'ordre même de Thoas qui restera près du Temple tandis quelle ira purifier les victimes , elle commande à tous les habitans de se renfermer dans leurs maisons pour n'être pas témoins de l'holocauste qu'elle va offrir à Diane : les deux Grecs paraissent chargés de chaînes & environnés des Sacrificateurs : l'aspect de ces malheureux qui sont bannis de leur patrie pour avoir égorgé leur mère , souillerait les regards du Tyran , il se voile le visage , & s'éloigne du cortège qui disparaît à son tour , tandis que le Chœur célèbre

les louanges de Diane & de Phœbus , transportés par leur mère sur le Mont Parnasse.

Là , dit-il , un dragon , à la peau tachetée , aux yeux sanglans , aux dents d'acier , monstre enfanté par la terre , & caché sous un laurier épais , gardait l'Oracle souterrain. Puissant Apollon ! quoiqu'encore enfant , encore dans les bras d'une mère , vous le perçâtes de vos flèches. Par cette éclatante victoire , devenu maître des oracles divins , assis sur le trépié d'or & sur un trône véridique , vous dévoilés l'avenir aux mortels. Votre sanctuaire voisin de la fontaine Castalie est placé au milieu de la terre. Oui , ce Dieu chassa Thémis du lieu où elle prononçait ses oracles , Jupiter , en signe d'approbation , secoua sa tête redoutable , & telle est l'origine de votre gloire , ô temple de Delphes ! &c...

Les Anciens regardaient cette ville comme le centre de la terre : Jupiter , dit Claudien , voulant en marquer le milieu , & connaître son empire dont il ignorait encore l'étendue , fit partir avec une égale rapidité , deux aigles , l'une du levant , & l'autre du couchant , elles se rencontrèrent à Delphes , & delà vint que l'on mit deux aigles d'or dans le temple d'Apollon.

*Jupiter , ut perhibent , spatium cum discere vellet
Natura , regni nescius ipse sui ,*

*Armigeros utrinque duos aequalibus alis
Misit, ab eois occiduisque plagis.
Parnassus geminos fertur junxisse volatus;
Contulit alternas Pythius axis aves.*

On lit dans Apollodore que ce même Apollon ayant appris de Pan l'art de deviner, se rendit à Delphes, où Thémis fille de la Terre, rendait ses oracles, & que le Serpent Python l'empêchant d'approcher, ce Dieu le tua, & se faisit du trépié sacré : nous avons parlé de ce Serpent à l'article des Jeux Pythiens : revenons à Iphigénie.

Un Envoyé accourt vers Thoas; celui-ci entend du bruit, & il paraît. La Prêtresse a trompé tous les yeux par une expiation simulée. Des deux Grecs qu'elle devait immoler, l'un est Oreste fils de Clytemnèstre, l'autre est son ami, & malgré les Taurro-Scythes qui se sont réunis contre eux, les coupables vont disparaître avec la statue : cependant les vents sont déchaînés, leur vaisseau est retenu sur les bords, & si l'on profite des faveurs de Neptune, on peut encore les arrêter.

Courez, volez, s'écrie Thoas, poursuivez-les par mer & par terre, & secourus de la Déesse, amenez ces impies pour leur faire subir le supplice qu'ils ont mérité. . . . Pour vous perfides, continue-t-il aux femmes Grecques qu'il croit les complices d'Iphigénie, vous qui avez conduit cette intrigue, je saurai bien vous punir.

Minerve paraît, & défend à Thoas de poursuivre les Grecs, d'attaquer Oreste qui n'est venu en Tauride que par l'ordre des Dieux. Il élèvera aux confins de l'Attique un Temple dans lequel il placera la statue de Diane, on y célébrera la Fête de sa délivrance, on y appliquera légèrement une épée nue sur la tête d'une victime humaine, & quelques gouttes de sang répandues en l'honneur de la Déesse, tiendront lieu de sacrifice. Pour Iphigénie, elle sera sa Prêtresse à Braurone (ville de l'Attique où la statue fut transportée.) Elle y recevra les honneurs funèbres, & l'on portera sur son tombeau les tissus précieux que laisseront les femmes expirantes dans les douleurs de l'enfantement.

Thoas obéit à Minerve, & remplit le nouvel ordre quelle lui donne d'accorder la liberté aux femmes Grecques. Celles-ci terminent la Tragédie par un Chœur où elles expriment toute la joie que leur inspire l'espérance de revoir les lieux de leur naissance.

Il est aisé de voir que dans cette dernière Scène, Euripide n'a eu d'autre but que de flatter sa patrie, en lui présentant d'un côté la célébration de ses anciennes cérémonies, ses usages religieux, ses monumens en l'honneur de Diane, & de l'autre Minerve Déesse d'Athènes : un pareil dénouement serait loin de nous intéresser, aussi M. de Latou-

che ne l'a point employé, mais nous croyons que la reconnaissance d'Oreste & d'Iphigénie est plus belle, plus naturelle dans l'original que dans l'imitateur. Que l'on compare l'adresse avec laquelle Euripide a suspendu cette reconnaissance, l'effet qu'a dû produire le seul nom d'Oreste prononcé par Iphigénie lorsqu'elle confie ses lettres à Pylade, l'émotion de celui-ci, l'étonnement d'Oreste, la surprise de la sœur quand Pylade remet ces mêmes lettres à son ami; que l'on compare, dis-je, toutes ces nuances aux moyens dont l'Auteur Français a fait usage, & nous n'imaginons pas qu'il l'emporte sur le grec. Il règne dans toute cette Pièce un air de vérité qui nécessairement persuade au spectateur que si cet événement est arrivé, il ne peut s'être passé autrement. C'était un mérite particulier à Euripide, ainsi qu'à ses deux émules; Racine en avait hérité, & lorsqu'il a dit qu'il ne pensait pas que l'on pût dénouer heureusement Iphigénie en Tauride, c'est que l'abus du poignard ne s'était point encore glissé sur la Scène Française: il y est devenu d'une très-grande ressource, & si quelquefois on y a gagné du côté du Spectacle, on y a toujours perdu du côté de la simplicité.



O R E S T E.

LE sujet de cette Tragédie se développe dans la première Scène que l'on va lire, & c'est une des expositions les plus heureuses d'Euripide, en ce qu'il n'y a pas prévenu les évènements, défaut qu'il a eu dans presque toutes ses Pièces. Il est étonnant qu'il n'ait pas senti combien il y perdait du côté de l'intérêt. La première qualité que doit avoir un Auteur Dramatique c'est de donner une idée juste du sujet qu'il va traiter, mais il doit y mettre beaucoup d'art, & si le désir d'être clair l'entraîne au-delà des bornes, il cesse d'attacher le spectateur qui veut être ému par degrés, & n'entrevoir le dénouement que de loin.

L'action de cette Pièce se passe à Argos dans le vestibule du Palais d'Agamemnon où Electre paraît aux pieds d'un canapé sur lequel Oreste son frère est couché & endormi. Elle retrace les malheurs qui ont fondu sur la race des Pélopidés, & l'on peut se les rappeler d'après les Pièces dont nous avons fait l'extrait. Mais l'objet principal qui occupe & afflige Electre, c'est le meurtre de Clytemnestre dont elle a été complice, ainsi que Pylade, & pour lequel Oreste est tourmenté par les furies qui à peine le laissent respirer. Attaché sur un lit de douleurs, il meurt

de honte & de remords : s'il revient à lui-même, c'est pour verser un torrent de larmes, depuis six jours que le crime est commis, & pour surcroît de maux, c'est aujourd'hui même que lui & sa sœur doivent être condamnés par les Argiens à être lapidés ou massacrés comme parricides. Electre n'a plus d'espoir que dans Ménélas qui vient d'arriver du siège de Troye, & qui a fait entrer de nuit Hélène sa femme, dans la crainte que les Argiens ne la punissent des maux qu'elle avait causés à tous les Grecs.

Cette Hélène arrive, elle était sœur de Clytemnestre, elle demande à Electre comment, malgré l'oracle d'Apollon, elle & son frère ont osé poignarder une mère que la nature leur ordonnait de respecter. Que puis-je vous répondre, lui dit Electre, vous voyez l'état déplorable de notre famille. Heureuse Hélène, heureux Ménélas, vous venez chez des infortunés. L'artificieuse Hélène les plaint tous les deux, & pour tromper celle-ci elle veut l'engager à porter des libations au tombeau de Clytemnestre, Electre s'en défend, & ces deux femmes se piquent mutuellement par des demandes & par des réponses qui nous paraîtraient au-dessous de la noblesse de la Tragédie.

L'épouse de Ménélas qui ne peut faire consentir Electre à offrir le sacrifice à Clytemnestre, prend le parti d'en charger sa fille Hermione, & l'on voit

arriver le Chœur composé d'une troupe de jeunes Argiennes qui viennent consoler Electre. Elle craint que leur arrivée ne réveille Oreste, & leur recommande de s'observer, prière qu'elles se font les unes aux autres, & qui rend cette Scène très-naïve.

C'était le talent dominant d'Euripide qui, selon le père Brumoy, donnait beaucoup plus à la nature qu'à l'art, & suivait plus en composant, les mouvemens de son cœur que ceux de son esprit. Aussi avait-il dans son stile une langueur élégante fort difficile à rendre, & qui était la suite d'une espèce de mélancolie qui ne l'abandonnait jamais. On prétend que ce qui l'affecta le plus dans sa vie, ce fut la perte d'une de ses deux femmes, de deux fils & d'une fille qui moururent pour avoir mangé des champignons ou mauvais ou mal apprêtés. Il fit à ce sujet une épigramme dont voici le sens. „ O soleil qui parcours l'immensité des Cieux, vis tu jamais une si funeste calamité ! Quoi, une mère, ses deux fils & une fille enlevés du même coup à mes yeux ! « Le stile de cette épigramme est simple, naïf, affectueux, & l'Auteur s'y est peint lui-même.

Electre & les Argiennes s'entretiennent à voix basse, Oreste s'agite sur son lit & se rendort, mais enfin ce sommeil dure si long-tems que l'on craint qu'il ne soit expiré, il ouvre les yeux : précieux

fommeil, dit-il, ô toi qui suspens mes douleurs, que ta douceur est venue en propos saisir mes sens ! Doux oubli des maux que tu es désirable aux malheureux ? où suis-je, & comment ai-je été transporté en ce lieu ! ma frénésie m'en a fait perdre le souvenir . . . Cher Oreste, lui répond sa sœur, que votre repos m'a causé de joie ! souffrez que je range ces vêtemens & que j'élève votre tête.

Oreste y consent, & après lui avoir rendu à-peu-près les mêmes soins que Phèdre reçoit de sa confidente dans l'*Hyppolite* du même Auteur, Electre instruit son frère du retour de Ménélas qui, selon Oreste, revient chargé d'un grand fardeau puisqu'Hélène est avec lui ; réflexion peu digne de la Tragédie, ainsi que plusieurs autres contre les femmes qu'Euripide mortifiait toutes les fois qu'il en trouvait l'occasion.

O ma mère, s'écrie tout-à-coup Oreste qui retombe dans ses égaremens, n'armez plus contre moi ces filles de l'enfer avec leurs redoutables serpens. Ah ! ce sont elles ! je les vois frémir autour de moi !

Mère cruelle, arrête, éloigne de mes yeux
Ces filles de l'Enfer, ces spectres odieux.
Ils viennent, je les vois, mon supplice s'apprête :
Quels horribles serpens leur sifflent sur la tête.

(*BOILEAU trad. de LONGIN*).

Racine a profité de cette idée lorsqu'il fait dire à ce même Oreste dans *Andromaque* :

www.libtool.com.cn

Eh bien , filles d'Enfer , vos mains sont-elles prêtes ?
Pour qui sont ces serpens qui sifflent sur vos têtes ?

Electre veut contenir son frère , mais elle ne peut y parvenir. . . O Apollon , continue-t-il , ces monstres , ces Gorgones , ces Prêtresses infernales en veulent à ma vie. . . Qu'on m'apporte mon arc & mes flèches , que j'écarte ces fières Euménides. . . Oui , je vais les blesser si elles ne se retirent : entendez-vous le bruit des traits qui fendent l'air ? les voyez-vous ? Allez , noires Déesses , fuyez , volez & n'accusez qu'Apollon. . . Ah ! la force m'abandonne. Je ne respire plus. Où vais-je ? comment me suis-je écarté de ce lit ? sorti de l'orage , je vois enfin le calme. . .

Electre , vous pleurez ! vous vous voilez le visage ! que je souffre de vous voir associée à mes maux ! chère sœur , quel fardeau pour vous qu'Oreste furieux ? Ah ! prenez moins de part à mes peines , & me laissez consumer de douleur. Je suis l'auteur du crime , vous n'en fûtes que le témoin. Que dis-je ? c'est Apollon que je dois accuser. Seul il m'a déterminé à ce forfait & il m'abandonne. Ah ! si j'avais consulté l'ombre de mon père , il m'aurait détourné sans doute , d'un attentat infructueux pour lui , & si funeste pour

moi. Découvrez votre visage, Electre, essuyez vos larmes. Quels que soient nos malheurs, adoucissez les miens comme j'adoucis les vôtres. Ces services mutuels siéent bien à l'amitié ; mais non, retirez-vous, ne languissez plus sans nourriture : goûtez du moins quelques momens de sommeil après tant de pénibles veilles. Votre vie m'est précieuse. Hé que ferais-je sans vous ? vous êtes mon seul appui, tandis que tout le monde me laisse & me fuit.

Non, mon frère, lui répond Electre, je veux vivre & mourir avec vous. Que deviens-jé à mon tour si je vous perds ? Seule, sans parens, sans amis, & privée de vous, pourrais-je vivre encore ? Je consentirai toutefois à vous obéir, & je me retire pour un moment si vous me l'ordonnez : mais de grace, demeurez sur ce lit. Rprenez vos sens, écartez ces idées funèbres, & soulagez les maux de l'esprit, comme on soulage ceux du corps. Les premiers sont les vraies maladies des humains.

Electre s'éloigne après cette scène remplie de part & d'autre, de naturel & d'onction : le Chœur en a partagé tous les sentimens, & termine l'Acte par une prière aux Furies d'épargner un Prince malheureux, & par des félicitations sur le retour de Ménélas qui paraît avec sa suite.

Ce Prince est loin de s'en réjouir, & ne rentre

qu'avec peine dans un Palais où son frère Agamemnon a été massacré par Clytemnestre : il demande Oreste, le voit à ses genoux, & le prend pour une ombre, tant il est défiguré par sa douleur & ses calamités. Sans amis, sans protecteur, sans ressource même du côté d'Apollon qui l'a forcé à devenir parricide, prêt à être condamné par les Argiens, vous êtes mon seul asyle, dit-il à son oncle. Comblé de prospérités, faites-en quelque part à d'infortunés amis. Portez une partie de leurs peines, & devenez père pour ceux qui vous tiennent lieu d'enfans.

Mais le père de Clytemnestre va paraître, c'est Tyndare qui a veillé sur l'enfance d'Oreste, qui lui a prodigué les soins les plus tendres, & jamais Oreste n'osera soutenir sa présence. Il approche en habits de deuil, il vient du tombeau de sa fille, & dans une harangue qui se sent un peu de son âge, il accuse le coupable que son crime a séparé du reste des hommes, & à qui Ménélas devrait rougir de parler.

Tyndare déteste le forfait de Clytemnestre, mais était-ce à Oreste de l'en punir ? il devait recourir aux loix ; & au lieu de le faire, il venge un attentat par un attentat plus atroce.... Qu'une femme tue son mari, & qu'un fils tue sa mère, le petit-fils tuera donc son père par le même droit de vengeance. Quand finiront de pareils forfaits ? C'est pour cela que nos ancê-

tres condamnaient à l'exil celui qui commettait un meurtre involontaire. Hé de quel œil, continue-t-il en s'adressant à Oreste, de quel œil as-tu vu une mère suppliante découvrir ce sein qui t'avait allaité ! j'en pleure & j'en frémis, moi qui n'ai point vu cet exécrationnable parricide.

Oreste a les yeux baissés, craint de retracer de tristes souvenirs à un père déjà trop malheureux, n'ose appeler Clytemnestre du doux nom de mère, ne lui donne que le titre de fille de Tyndare, & commence modestement sa justification dans laquelle il met par degrés toute la force, toute l'énergie d'un coupable armé par son devoir autant que par les Dieux. Vous voulez qu'on me lapide, continue-t-il, ce sera donc pour avoir rendu un service important à toute la Grèce. Que ferait-ce, si les femmes en venaient à ce point de perfidie que d'égorger leurs maris, dans l'espoir de l'impunité fondée sur leurs enfans dont elles exciteraient la pitié en découvrant leur sein..... à qui d'ailleurs ai-je donné la mort ? à une épouse infidèle qui oubliant son devoir, au lieu de se percer elle-même, a fait son mari victime de son adultère.... Si ma mère a pour elle des Furies qui la vengent, de quelles Furies n'aurais-je pas été assailli de la part d'un père dont j'aurais trahi les intérêts ? enfin j'en ai reçu l'ordre d'Apollon, c'est lui que vous devez citer & condamner....

Un Dieu ne suffit-il pas pour me mettre à couvert ? Et qui désormais évitera la mort si un pareil garant ne m'en délivre pas ?

Plus Oreste parle, plus Tyndare est aigri, & malgré les réflexions du Chœur, malgré les prières de Ménélas qui paraît ébranlé, ou plutôt qui feint de l'être, le Vieillard se retire bien résolu d'animer les Argiens contre Oreste & contre sa sœur.

Oreste fait une nouvelle tentative sur Ménélas, & Ménélas qui veut le perdre pour envahir ses Etats & sa Couronne, lui fait sentir qu'il va s'employer en sa faveur, mais que la colère de Tyndare & les cris du peuple l'obligeront de défendre sa cause avec beaucoup de prudence & de ménagement. Oreste qui pénètre son but, le regarde avec indignation, le laisse partir, & ne lui répond que par la plus amère dérision sur sa faiblesse qui ne lui permet de combattre que pour des femmes.

Malgré la fierté de sa réponse, Oreste est désespéré de perdre le seul appui sur lequel il pouvait compter; mais bientôt il en est consolé par l'arrivée de Pylade, qui étonné de ce qu'il vient d'apprendre, furieux de l'arrêt de mort que l'on va prononcer contre son ami, prétend le sauver aux dépens de sa vie : lui-même vient d'être banni par son père Strophius pour avoir été complice du meurtre de Clytemnestre, mais l'amitié le

console de tout, & Oreste contraint de céder à ses offres généreuses, prend le parti d'aller lui-même défendre sa cause, accompagné de Pylade dont la présence & l'attachement le soutiendront contre ses ennemis. Oreste voudrait en avertir Electre, son ami l'en détourne dans la crainte que cette Princesse trop alarmée ne s'oppose à l'unique parti qui reste à prendre dans cette affreuse situation, & tous les deux se rendent au tombeau d'Agamemnon. Le Chœur les plaint & revient sur les malheurs de la maison de Pélops, sur l'horreur du parricide d'Oreste; adresse d'Euripide qui par-là entretient la crainte où sont les spectateurs de voir ce Prince condamné à la mort.

Electre inquiète revient chercher Oreste; on lui apprend qu'il est allé avec Pylade paraître devant le peuple, & à peine en est-elle instruite qu'un homme accourt lui annoncer le sort cruel qui l'attend: elle va périr avec son frère qui, pour toute grâce, n'a pu obtenir que celle d'éviter l'infamie du supplice. Il a donné, continue cet Envoyé, il a donné parole que sa main & la vôtre exécuteraient aujourd'hui l'arrêt prononcé. Pylade & ses amis le ramènent en pleurant, & vous verrez bientôt ce triste spectacle.

Electre baisse les yeux, verse des larmes, & peint ses infortunes avec les traits de la plus vive douleur.

„ Il est bon de remarquer, dit le père Brumoy, que dans la manière dont l'Envoyé peint l'assemblée Argienne à Electre, Euripide fait allusion à l'Aréopage d'Athènes, & aux Orateurs de son tems qu'il critique en passant. Il paraît sur-tout en vouloir à un certain Cléophon de Thrace dont parle aussi Aristophane dans ses *Grenouilles*. Au moins c'est le sentiment du Scholiaſte, que ce Cléophon est ce même Orateur féditieux dont la cruelle éloquence a décidé le peuple à prononcer contre Oreste. Comme les Grecs étaient grands harangueurs, il n'est pas étonnant qu'Euripide affecte quelquefois de donner dans ses harangues un air de ridicule à l'éloquence de quelques Orateurs Athéniens, cela pêche pourtant contre la majesté de la Tragédie „.

Oreste paraît, & veut arrêter les larmes d'Electre qui croit le voir pour la dernière fois.

O R E S T E.

Ne me déchirez point par l'excès de vos douleurs : c'est bien assez de la mort que nous donnent les Argiens.

E L E C T R E.

Quoi nous mourons, & vous me défendez les pleurs! ... Frappez-moi de votre glaive.

O R E S T E.

J'ai trop du sang d'une mère, sans me souiller encore de celui d'une sœur.

ELECTRE.

Eh bien, votre épée me rendra ce triste office : souffrez seulement que je vous embrasse.
 Mourons, puisqu'il le faut, mais mourons du même coup, & que je sois placée dans le même tombeau que mon frère.

O R E S T E.

Suivez mon exemple, ma sœur; & vous, Pylade, foyez témoin de ce spectacle. Enfévelissez nos corps, & portez-les au tombeau de mon père. Adieu, je vole au trépas.

P Y L A D E.

Arêtez un moment : avez-vous cru que je pusse vous survivre ?

O R E S T E.

Vous n'êtes point parricide comme moi.

P Y L A D E.

Non, mais avec vous. Complice du crime, je dois en partager la peine.

O R E S T E.

Rendez-vous à un père, & vivez. Vous avez un sceptre, je suis privé du mien. Vous avez la maison d'un père à soutenir, & d'immenses richesses qui vous attendent. L'hymen d'Electre vous manque; je vous l'avais destinée en faveur

de l'amitié, formez un hymen plus heureux. Il n'est plus d'alliance à espérer entre nous. Adieu, tendre ami, jouis seul des prospérités qui ne font plus ni pour Electre ni pour moi.

P Y L A D E.

Puissent la terre & l'air me manquer si pour sauver mes jours, je vous abandonne lâchement! je contribuai au crime, j'en suis l'auteur; il faut que je meure avec vous & avec Electre que je regarde comme mon épouse. Que dirais-je à mon retour en Phocide? Ami de l'un & de l'autre, j'aurais cessé de l'être en les voyant malheureux! Non, ma gloire m'est trop chère, mais puisque nous sommes déterminés à mourir, vengeons-nous de Ménélas qui n'a pas même daigné paraître à l'Assemblée.

Après ce combat peu différent de celui que l'on a vu dans Iphigénie en Tauride, Pylade conseille à Oreste de tuer Hélène, & Oreste y consent. Cette Hélène est l'objet de l'exécration publique. Elle dévore même des yeux le Sceptre d'Oreste, & Ménélas en jouirait! Quelle honte! mais l'intérêt de la Grèce l'emporte encore sur cet intérêt particulier: il faut délivrer la patrie d'un monstre, la venger, & satisfaire les manes de ceux qui font morts au siège de Troye. Tous les Grecs nous béniront, continue Pylade, & changeront les noms odieux de parricides en des titres hono-

rables de vengeurs de l'Etat. . . . Je me réserve l'honneur de porter le premier coup. Si notre victime échape, brûlons ce Palais, & périſſons enfévelis ſous ſes cendres. Si l'un ou l'autre de nos projets réuſſit, nous avons l'avantage ou de mourir généreuſement, ou peut-être de nous ſauver avec gloire.

A l'égard de la honte attachée au meurtre d'une femme, Pylade ſ'en lave comme Enée dans Virgile qui dit à Didon en lui racontant ſes aventures, que » bien qu'il lui parût peu glorieux de tremper ſes mains dans le ſang d'une femme, on lui aurait ſu gré toutefois d'avoir tué Helène «.

*Namque & ſi nullum memorabile nomem
Fœminea in pœna eſt, nec habet victoria laudem,
Extinxiſſe nefas tamen, & ſumpſiſſe merentes
Laudabor pœnas.*

Le Chœur entre dans la conſpiration, Oreſte ajoute que rien n'eſt comparable à un véritable ami, & ſa ſœur demande que l'on joigne la fille à la mère, ou plutôt que l'on garde en ôtage Hermione qui doit bientôt revenir du tombeau de Clytemneſtre, afin que ſi Ménélas à la vue d'Hélène égorgée entreprend de ſe venger, on puiſſe lui oppoſer ſa fille Hermione prête à ſubir la même peine, & compoſer avec lui l'épée à la main.

Cher Pylade, ſ'écric Oreſte charmé de ce deſ-

sein , quelle épouse vous perdez ? ... O mon père ! qui habitez la région de l'éternelle nuit , c'est votre fils qui vous appelle , venez à notre secours ! C'est pour vous que je me vois réduit aux derniers malheurs , c'est pour vous avoir vengé que votre frère me trahit : je veux l'en punir en immolant sa perfide épouse ; favorisez ce juste projet.

Cessez , répond Pylade qui interrompt la suite de cette prière prononcée alternativement par ces trois infortunés , cessez , il est tems d'agir. Si les vœux des mortels percent la terre pour aller jusqu'aux morts , Agamemnon nous entend. Et vous , ô Jupiter ! auteur de ma race , vengeur de l'équité , répandez vos faveurs sur elle , sur lui & sur moi ! Trois amis combattent pour la même cause : vous leur devez un égal succès , le salut ou la mort.

Oreste & Pylade entrent dans le Palais , Electre remplie de l'inquiétude que doit lui inspirer une conjuration qui ne tend à rien moins qu'au renversement d'un Etat , Electre dis-je , reste avec ses compagnes qu'elle place aux différentes issues pour épier les témoins qui pourraient détruire ou retarder l'effet de son entreprise. On écoute , on examine , on lui dit que personne ne paraît , & alors s'approchant de la porte , elle exhorte les deux Princes à tuer Hélène : „ ils n'entendent point , continue-t-elle , que je suis malheureuse ! ses charmes auraient-ils émouffé leurs poignards ?

A l'instant même, la femme de Ménélas jette des cris, le Chœur forme des vœux pour Oreste, & sa sœur lui répète de frapper, c'est une imitation de Sophocle. (*Voyez Electre*). Hermione arrive, Electre la trompe, la fait entrer dans le Palais où elle est saisie suivant le projet concerté, & la suit après avoir engagé les Argiennes à faire du bruit pour empêcher d'entendre ce qui se passe dans l'intérieur.

On en voit sortir un Phrygien qui respirant à peine, & frémissant encore du danger auquel il échape, vient raconter le terrible événement dont il a été le témoin.

Hélène était occupée à rouler un fuseau dans ses doigts, & à filer des voiles de pourpre pour l'ombre de Clytemnestre : Oreste l'a priée de passer à l'Autel antique de Pélops pour l'écouter, & tandis qu'elle s'y rendait sans rien soupçonner de sa destinée, Pylade, sous divers prétextes, écartait la nombreuse suite d'esclaves de Phrygie dont elle était entourée. Arrivés à l'Autel, les deux Princes Grecs ont fait briller leurs poignards qu'ils avaient cachés sous leurs robes, en disant à Hélène : „ Vous mourrez, & c'est votre infidèle époux qui vous perd, en trahissant le fils de son frère. Elle crie, elle veut fuir, Oreste l'arête par la chevelure, & sur le point de la frapper, il lui faisait pancher la tête sur l'épaule. Mais soudain les esclaves ren-

fermés par Pylade, brisent leurs prisons, accourent en foule & s'arment de tout ce que le hasard leur présente. Pylade s'avance fièrement, semblable à Hector, ou au Guerrier Ajax, tel que je l'ai vu dans le Palais de Priam, & bientôt la victoire se range de son parti. Alors Hermione est entrée & s'est précipitée dans les bras de sa mère, les deux Princes l'en ont arrachée, & comme ils retournaient à Hélène pour l'immoler, cette Reine fille de Léda & de Jupiter, a disparu tout-à-coup.

Oreste paraît l'épée à la main, & comme il craint que le Phrygien n'ameute le peuple, il ne lui accorde la vie qu'avec peine après un dialogue qui se sent un peu du comique, car il est rempli de traits de satyre contre les Philosophes du tems, & contre les Phrygiens qu'Euripide ne tourne en ridicule que pour faire l'éloge des Grecs.

Le Chœur continue d'examiner de tous les côtés, de crainte que l'entreprise n'éclate au dehors, mais bientôt on voit de la fumée s'élever dans l'intérieur du Palais, c'est le feu préparé pour l'incendie; Ménélas en est instruit, se présente & veut pénétrer; Oreste se montre élevé sur un balcon, & le poignard levé sur Hermione, il menace son oncle de l'égorger à ses yeux, s'il n'engage sur-le-champ les Argiens à révoquer l'arrêt de mort qu'ils ont prononcé. L'embaras croît de plus en plus; Ménélas interdit entre la crainte & la rage, n'ose ni

accorder, ni refuser ; Oreste presse , & sur le délai de Ménélas qui appelle du secours , il ordonne à Electre & à Pylade de commencer l'embrâsement. Mais Apollon descend du ciel , & le silence le plus profond règne de tous les côtés.

Ce Dieu a ravi Héléne à la vengeance d'Oreste , & la fait voir à Ménélas dans la gloire. Ensuite se retournant vers le fils d'Agamemnon qu'il a défarmé , il lui ordonne d'épouser cette même Hermione qu'il était sur le point d'immoler , mais en même-tems & pour se purifier de sa souillure , il lui impose l'exil d'un an , suivant la coutume des Grecs , exil après lequel il partira pour Athènes où il subira le Jugement d'Aréopage qui lui rendra la couronne d'Argos. A l'égard d'Electre , elle est donnée en mariage à Pylade , & la Tragédie finit non-seulement par des actions de grâces aux Dieux , mais par une réconciliation sincère entre les Princes.

Cette Pièce fut couronnée chez les Grecs , & dut cet honneur , non pas sans doute aux traits populaires & même comiques dont elle est remplie sur la fin , mais à l'adresse avec laquelle Euripide l'a conduite , & à une foule de détails aussi naturels qu'intéressans. L'Auteur était loin de soupçonner que bien des siècles après lui , le coup de Théâtre qu'il avait imaginé dans son cinquième Acte , ne produirait nul effet dans Aménophis

& ferait généralement applaudi dans *Hypermnestre*.
 Tel est l'effet des situations bien ou mal amenées ;
 les unes précipitent la chute d'un Ouvrage, les
 autres en décident le succès.

Pour en revenir à Euripide , ce que l'on vient de lire de ses Pièces doit faire deviner au Lecteur quel était le caractère de son génie qui par la naïveté de ses images , avait presque toujours l'art de peindre à ses auditeurs ce qu'il prétendait leur faire voir , sur-tout dans ce qui regarde l'amour & la fureur. » Et même en d'autres rencontres , dit Longin , il ne manque pas quelquefois de hardiesse à peindre les choses. Car bien que son esprit de lui-même n'est pas porté au grand , il corrige son naturel , & le force d'être tragique & relevé , principalement dans les grands sujets , de sorte qu'on peut lui appliquer ces vers ,

A l'aspect du péril , il combat , il s'anime ,
 Et le poil hérissé , les yeux étincelans ,
 De sa queue il se bat les côtés & les flancs.

comme on peut le remarquer en cet endroit où le Soleil parle ainsi à Phaéton , en lui mettant entre les mains les rênes de ses chevaux. (Cette Tragédie a été perdue).

Prends garde qu'une ardeur trop funeste à ta vie
 Ne t'emporte au-dessus de l'aride Lybie :
 Là jamais d'aucune eau le sillon arrosé
 Ne rafraîchit mon char dans sa course embrasé.

.
 Aussi-tôt devant toi s'offriront sept étoiles ,
 Dresse par-là ta course & suis le droit chemin.
 Phaéton à ces mots prend les rênes en main ,
 Des ses chevaux ailés il bat les flancs agiles ,
 Les coursiers du soleil à sa voix sont dociles.
 Ils vont. Le char s'éloigne , & plus prompt qu'un éclair ,
 Pénètre en un moment les vastes champs de l'air.
 Le père cependant plein d'un trouble funeste
 Le voit rouler de loin sur la plaine céleste ,
 Lui montre encor sa route , & du plus haut des cieux ,
 Le suit , autant qu'il peut , de la voix & des yeux.
 Va par-là , lui dit-il , reviens , détourne , arête , &c...

Ne diriez-vous pas , c'est toujours Longin qui parle , que l'ame du Poète monte sur le char de Phaéton , qu'elle partage tous ses périls , & qu'elle vole dans l'air avec les chevaux “ ?

D'après cela , le Lecteur doit désirer que nous détaillions Euripide avec plus de soin que ses deux rivaux , puisque c'est le seul moyen de le faire connaître : mais nous avons promis de varier nos extraits autant qu'il nous serait possible , & pour délasser des Tragédies dont il nous reste un nombre assez considérable , nous allons parler du *Cyclope* , Pièce du même Auteur. Cependant la connaissance de cet Ouvrage tient à celle du genre *satyrique* , & c'est par-là qu'il est nécessaire de commencer , après quoi nous dirons quelque chose des *Masques*. Nous nous sommes engagés à n'omettre aucun des objets

qui feront relatifs à notre Histoire ; ceux-ci font du nombre, & ce qu'on va lire du premier est le résumé des différens Ecrivains qui en ont parlé, tels que Casaubon, Heinsius, MM. Sponheim, Dacier, Liliogiraldi, dont les recherches ont été rassemblées dans l'Encyclopédie & dans le Père Brumoy.

GENRE SATYRIQUE.

LES Pièces satyriques dûrent leur nom aux *Satyres*, Divinités champêtres qui en étaient les principaux personnages, & que la Fable représente comme de petits hommes fort velus avec des cornes & des oreilles de chèvres, la queue, les cuisses & les jambes du même animal. On les fait naître de Mercure & de la Nymphé Yphtimé, ou de Bacchus & de la Nayade Nicée que ce Dieu avait enivrée en changeant en vin l'eau d'une fontaine où elle buvait ordinairement. Le Poète Nonnus dit que dans leur origine les *Satyres* avaient la forme humaine, & qu'ils étaient chargés de garder Bacchus, mais que Bacchus leur échappait en se métamorphosant tantôt en bouc, tantôt en fille; & que pour le contenir, Junon donna aux *Satyres* des cornes & des pieds de chèvres.

Pline le Naturaliste prétend que ces *Satyres* étaient une espèce de singes, & il assure que dans une montagne des Indes on en trouve à quatre pieds, que l'on prendrait pour des hommes. Ces sortes de singes ont souvent épouvanté les Bergers, ainsi que les Bergères qu'ils ont poursuivies, & c'est, sans doute, ce qui a donné lieu à tant de fables touchant leur complexion amoureuse. D'ailleurs il est arrivé que des Payfans ou des Prêtres couverts de peaux de chèvres, ont contrefait les *Satyres*, pour séduire de jeunes filles, & de-là l'opinion se répandit que les bois étaient remplis de ces Divinités mal-faisantes qu'il fallait appaiser par des sacrifices.

Les *Pans* & les *Faunes*, si l'on en croit la Mythologie, sont les mêmes que les *Satyres*: on n'en voit guères sur les marbres qui soient assez caractérisés pour que l'on puisse les distinguer les uns des autres. Mais on trouve assez fréquemment le principal d'entr'eux, c'est *Pan* le Dieu des Bergers, des Chasseurs & de tous les Campagnards.

Il y a tant de sentimens sur son origine, qu'il est bien difficile, pour ne pas dire impossible, de la fixer. Hérodote dans son *Euterpe* prétend qu'il était fils de Mercure & de Pénélope que ce même Mercure approcha métamorphosé en bouc, & que c'est pour cela que *Pan* en a les cornes & les pieds. Homère qui dans ses

Hymnes le fait naître aussi de Mercure, ne dit pas le nom sa mère ; mais selon Epiménide, ce fut Callisto qui eut de Jupiter deux enfans jumeaux, *Pan* & *Arcas*. D'autres accordent le même père au premier, & le font sortir d'Hybris ou de la Nymphé *Enéide*, d'autres enfin assurent qu'il est né de l'*Air* & d'une Néréide. On ajoute qu'il fut élevé par les Déeses des bois, & principalement par une d'entr'elles nommée *Sinoé*.

On le représente ordinairement avec une figure hideuse, les cheveux négligés, la barbe malpropre, ayant des cornes de bouc, le corps du même animal, de la ceinture en bas, & en cela il ne diffère en rien d'un *Satyre*, d'où il est naturel de présumer que souvent on les confond l'un avec l'autre. Les attributs de *Pan* sont une houlette ou un bâton recourbé par un bout, comme Dieu des Bergers, & une flûte à plusieurs tuyaux que par cette raison l'on appelle la flûte de *Pan*.

Il était ainsi que les *Satyres*, de la compagnie de *Bachus*, & il le suivit dans son expédition des Indes. C'est lui qui changea le nom d'Ibérie en celui d'Espagne, selon ceux qui trouvent du rapport entre *Pan* & *Hispania*.

Les Mythologues disent que d'abord il fut amoureux de la Nymphé *Echo*, & qu'il en eut une fille qu'il appella *Irynge*. Il brûla ensuite pour
Syringe

Syringe qui fut changée en roseau, delà cette flûte que *Pan* composa de plusieurs roseaux, & que l'on nomma *Syringe*.

L'origine de *Sylvain* n'est pas moins obscure que celle de *Pan*, & les uns le disent fils de Saturne, les autres de Faune. Quelques Auteurs même le confondent avec le premier, & Plutarque dans ses *parallèles* assure que *Sylvain* est le même que celui à qui les Grecs avaient donné le nom d'*Egipan*, mot qui, selon son étymologie, veut dire *Pan-chèvre*. C'est aussi le sentiment de Pline.

On représente *Sylvain* tantôt comme *Pan* avec les cornes & la moitié du corps chèvre, tantôt avec toute la forme humaine. Les Anciens ajoutent qu'il portait toujours une branche de cyprès, & cela en signe de la tendresse qu'il avait eue pour un jeune homme appelé *Cyparissus* qui fut métamorphosé en un arbre du même nom. Sur plusieurs monumens, cette branche n'est autre chose qu'une branche de pin.

A l'égard des *Silènes* & des *Satyres*, on les distingue ordinairement par l'âge, & selon plusieurs Auteurs, ce sont des *Satyres* quand ils sont jeunes, des *Silènes* quand ils sont vieux. Mais en général, il est aisé de les confondre avec les *Faunes*, les *Pans* & les *Sylvains*, attendu que nous ne connoissons ces monstres que par la des-

cription qu'en font les Poètes & les Mythologiens, & que cette description est la même sur ces différentes espèces, si l'on en excepte les *Sylvains* représentés quelquefois avec la forme humaine, rustique à la vérité, mais n'ayant rien ni du bouc, ni de la chèvre; & quelquefois aussi dans une forme absolument semblable à celle des *Satyres*. Quoiqu'il n'y ait pas non plus de marque sûre pour distinguer les *Faunes* des *Satyres*, on prend plus ordinairement pour *Faunes* ceux qui ont toute la forme humaine, hors les oreilles & la queue de chèvre; & pour *Satyres* ceux qui outre les oreilles & la queue, ont les cornes, les cuisses & les pieds du même animal, quelquefois les cornes seulement, ou enfin les cuisses & les pieds sans les cornes.

Pausanias croit que les *Satyres* habitaient sur tout les *Satyrides* ou Iles *Gorgoffes* situées dans l'Océan, & voici un passage assez singulier de cet Auteur, d'après une conversation qu'il prétend avoir eue avec des Athéniens que la tempête avait jettés dans les Iles que nous venons de nommer.

Comme je leur faisais, dit-il, beaucoup de questions sur les *Satyres*, pour tâcher d'apprendre quelque chose de plus que ce qui s'en dit communément, un Carien nommé Euphémus, me conta que s'étant embarqué pour aller en Italie, il avait été jetté par la tempête, vers les extré-

mités de l'Océan. Là, me disait-il, il y a des Iles incultes qui ne sont habitées que par des Sauvages. Nos Matelots n'y voulaient pas aborder, parce qu'elles leur étaient connues, mais poussés par les vents, ils furent obligés de prendre terre à celle qui était la plus proche. Ils appellaient ces Iles *Satyrides*.

Les habitans sont roux, & ont par derrière une queue presque aussi grande que celle des chevaux. Dès que ces Sauvages nous sentirent dans leur Ile, ils accoururent au vaisseau, & y étant entrés sans proférer une seule parole, ils se jetèrent sur les premières femmes qu'ils rencontrèrent. Nos Matelots pour sauver l'honneur de ces femmes, leur abandonnèrent une barbare qui était dans l'équipage, & aussi-tôt ces *Satyres* assouvirent leur brutalité, non-seulement en la manière dont les hommes usent des femmes, mais par toutes sortes de lascivetés.

Le Lecteur devine aisément que nous ne lui garantissons nullement la vérité de cette narration, & nous revenons au Poëme *satyrique* qui n'est ni Tragédie ni Comédie, mais qui tient le milieu entre l'une & l'autre. Il participe de la première par la conduite, le dessin, la noblesse de quelques personnages, le sérieux, le pathétique & le ton de quelques scènes. Il tient de la Comédie par la gaité libre & souvent très-polissonne de quelques

jeux de Théâtre, par la versification vive & sautillante, par le dénouement toujours agréable. Son but principal était de remettre les esprits dans une situation plus douce, après les impressions causées par la Tragédie, & sa matière ordinaire était Bacchus, soit parce que l'on jouait ces Pièces dans la joie des Fêtes Bachiques, soit pour ne paraître pas avoir entièrement oublié ce Dieu, comme le fit la Tragédie en s'ennoblissant. Le *satyrique* étant donc absolument consacré à Bacchus, & faisant une partie de sa Fête, on crut qu'il était à propos d'y introduire des *Satyres* ses compagnons de débauche, & de leur faire jouer un rôle également comique par leur équipage, leurs actions & leurs discours.

Ainsi sans remonter aux sources ténébreuses de l'origine de ce spectacle, son nom seul fait assez connaître qu'il est né du même germe que la Tragédie & la Comédie informes, dans la liberté des Fêtes célébrées par les payfans qui se rassembloient pour se délasser de leurs travaux; & pour se réjouir de leur récolte ou de leurs vendanges, mais quelquefois aussi pour censurer par leur langage agreste & sévère, les vices des Citoyens qui leur déplaisaient, sans cependant les désigner tout-à-fait: ce fut à l'aide de ce moyen que plusieurs Poètes du tems mirent au grand jour les défauts & les ridicules de quelques per-

sonnes qu'ils n'auraient osé nommer ouvertement. Aussi Horace, en parlant des *Satyres* des Grecs, les appelle *Agrestes Satyros* eu égard à leur origine, & *Risores Satyros* par rapport au but qu'ils se propofoient.

Le premier étoit d'amuser, comme nous l'avons fait remarquer, & c'est par cette raison que les *satyriques* furent d'abord entremêlées dans les Tragédies, moins pour en marquer les intervalles, que comme des intermèdes agréables.

*Carminè qui tragico vitem certavit ob hircum ,
Mox etiam agrestes Satyros nudavit , & asper
Incolumi gravitate jocum tentavit , eo quod
Illecebris erat , & grata novitate morandus
Spectator , functusque sacris & potus & exlex.*

Mais dans la suite, ces mêmes intermèdes furent séparés de la Tragédie & devinrent des Pièces plus conséquentes dans lesquelles on introduisit non-seulement des *Satyres* & des *Silènes*, mais des Dieux & des demi-Dieux, des Héros & des Héroïnes, ce qui confirme le sentiment d'Eusthathius Commentateur Grec d'Homère, qui dit que le propre du Poëme *Satyrique* est de tenir le milieu entre le *tragique* & le *comique*. Ainsi les vendanges ou le bouc immolé, les quolibets de village, & la licence paysanne assez conforme à celle des *Satyres* furent les trois sources des trois Spectacles qui amusèrent si long-tems les Athéniens,

savoir le *Tragique*, le *Satyrique* & le *Comique*. Lorsque nous parlerons du dernier, nous indiquerons les nuances qui le distinguaient des deux autres.

Il est probable que Thespis fut le premier qui fit paraître des *Satyres* sur son chariot, & Horace semble le désigner : Suidas veut que ce soit Cratinus ou Cratèras, mais l'opinion qui nous paraît la plus probable est celle qui en attribue l'idée à Eschyle. On cite de lui cinq Pièces *satyriques*, entr'autres, *Protée*, sept ou huit de Sophocle, quatre d'un nommé Achæus qui avait quelque célébrité, cinq d'Euripide, quelques-unes de Xénoclès, de Philoclès, de Merfinus, d'Astydamas le fils, de Iophon, & même du Philosophe Platon qui les brûla sans les faire représenter, ainsi que quelques Tragédies qu'il avait composées. De tous ces Poèmes, il ne reste en entier que le *Cyclope* dont le style, les idées, & les fréquentes sentences auraient fait reconnaître l'Auteur, quand même on n'eût pas eu le témoignage d'Athénée, & l'accord unanime des manuscrits. D'ailleurs tout Poète *tragique* devait en même-tems être Poète *satyrique*, puisque la petite Pièce accompagnait presque toujours la grande, & les plus célèbres Ecrivains des Grecs ont été obligés de se prêter à ces sortes de bouffonneries dont le genre était peu estimable, à moins que l'on ne

suppose avec quelques Auteurs, que les ouvrages *satyriques* étaient remplis d'allégories.

L'ivrogne *Silène* dit des choses très-relevées dans Virgile, Cicéron met des Oracles dans la bouche de celui qui est pris par Midas. Platon même dans son *Banquet*, compare Socrate à ces figures de *Silènes* que faisaient les Sculpteurs ou les Peintres, & qui en s'ouvrant ou se séparant, laissaient voir en dedans ou derrière elles, des figures d'Amours & de Grâces, comme pour signifier qu'il ne fallait jamais s'arrêter à l'écorce, mais qu'on devait creuser plus avant, que sous un masque difforme on trouvait souvent une sagesse exquise, & qu'un sens profond pouvait être voilé par des bouffonneries. Ce qu'il y a de plus certain, c'est que les *Satyres* & les *Silènes* étaient les bouffons de la populace, & qu'on ne les mettait sur la scène que pour y servir de jouet. C'étaient cependant des Divinités, mais des Divinités fabuleuses nées de l'imagination des Poètes, & subordonnées à leurs fantaisies.

Daniel Heinsius donne à la *Satyre* Romaine la même origine, la même forme, le même but qu'à la *Satyre* des Grecs; Casaubon, Quintilien, Horace sont d'un avis contraire, & d'après les différences qui se trouvent entr'elles, & que nous allons désigner, le Lecteur jugera s'il doit les confondre les unes avec les autres.

Les *Satyres* chez les Romains , n'étaient comme les Pièces *satyriques* des Grecs , ni dramatiques , ni accompagnées de *Satyres* , & à Rome on appella de ce nom des Poèmes réglés & plaisans qui eurent cours avant que les ouvrages de Théâtre y fussent connus. Ensuite on mit au nombre de *Satyres* les Poèmes mêlés de différentes sortes de vers & qui traitaient plusieurs sujets à la fois , comme les ouvrages d'Emmius & de Varron. Enfin on regarda comme des *Satyres* les Ecrits de Lucilius qui au rapport d'un de ses imitateurs , avaient tout le caractère de l'ancienne Comédie , & dans lesquels il s'arrogea la même licence d'y reprendre non-seulement les vices en général , mais les vicieux de son tems , sans épargner les noms des Magistrats & des Grands de Rome.

Ce fut-là , selon Horace & plusieurs autres Ecrivains , la première origine & le premier Auteur de ce Poème inconnu aux Grecs , à qui le nom de *Satyre* demeura comme propre chez les Romains , & que l'on conserve dans les langues vulgaires. Après Lucilius , parurent Horace , Perse , Juvenal qui furent ses imitateurs , & qui donnèrent un caractère particulier à leurs *Satyres* , suivant leur génie , ou celui de leur siècle. Enfin c'est en prenant ces derniers pour modèles que les Auteurs modernes Français , Italiens , Anglais & autres , ont composé les Poèmes qu'ils ont publiés sous le nom de *Satyres*.

Cependant celles des Grecs , leurs danfes & leurs railleries ont été connues des Romains , & l'on fait que dans leurs Fêtes , dans leurs Processions , il y avait , ent'autres , des Chœurs de *Silènes* & de *Satyres* vêtus dans leur costume ordinaire , & dont l'emploi était d'égayer les spectateurs par leurs attitudes & leurs singeries. On admettait des farces à-peu-près semblables dans la pompe funèbre des gens de qualité , quelquefois aussi dans les triomphes , & les Soldats qui accompagnaient le Vainqueur , se permettaient contre lui des railleries piquantes , des chansons licencieuses qui prouvent assez que le genre *Satyrique* leur était très-familier.

Il fut introduit à Rome par les Toscans , & la *Satyre* n'y était alors autre chose qu'une sorte de Chanson en dialogue dont tout le mérite consistait dans la force & dans la vivacité des réparties. On les nomma *Satyres* de *satur* ou *satura* , mot latin qui exprimait l'abondance & la superfluité des présens que l'on offrait aux Dieux , présens qui consistaient en prémices de toute espèce de productions , & dont on remplissait des bassins dont parle Virgile quand il dit , *lances & liba feremus*. Il parut que dans le sens figuré , ce mot *satur* pouvait convenir à des Ouvrages où tout était mêlé , entassé sans ordre , sans régularité , soit pour le fond , soit pour la forme. D'autres en donnent pour raison

que dans ces fortes d'Ouvrages, on relevait avec liberté les vices & les crimes des Particuliers, *ut satura homines*, c'est-à-dire comme auraient pu faire des gens yvres. Il y a même quelques Auteurs qui pensent avec Donat, que le mot *satyre* vient de la loi *Satyra* qui s'étendait à plusieurs objets de réglemens, & qu'on donna son nom à cette espèce de Poëmes, parce qu'ils traitaient divers sujets à la fois.

Lorsque Livius Andronicus Grec d'origine, donna des Spectacles en règle à Rome, la *Satyre* y changea de forme & de nom. Elle prit quelque chose du Dramatique, & comme elle paraissait sur le Théâtre soit avant, soit après la grande Pièce, quelquefois même au milieu, on l'appellait *Isode*, Pièce d'entrée, ou *Exode*, Pièce de sortie, ou *Entr'acte*, Pièce du milieu.

Après Andronicus parurent Ennius & Pacuvius; chez lesquels la *Satyre* reprit sa première forme, sur-tout dans Ennius qui la composa de toutes sortes de vers. Après lui, Térentius Varron la mélangea de vers & de prose, comme l'on peut le voir dans celle qu'il intitula *Ménippée*, à cause de sa ressemblance avec la *Satyre* de Ménippe Cynique Grec. Enfin arriva Lucilius qui fixa l'état de la *Satyre*, & nous la présenta telle que nous la connaissons aujourd'hui. Alors la signification du mot *Satyre* ne tomba point sur la diversité des formes,

mais sur le mélange des choses qui consistaient dans un amas confus d'invectives contre les hommes, contre leurs desirs, leurs craintes, leurs emportemens, leurs fausses joies, leurs intrigues.

Quidquid agunt homines, votum, timor, ira, voluptas, Gaudia, discursus, nostri est farrago libelli. (Juv.).

On peut donc définir la *Satyre* d'après son caractère fixé par les Romains, une espèce de Poëme dans lequel on attaque directement les vices ou les ridicules des hommes, & c'est une des différences de la *Satyre* avec la Comédie. Celle-ci attaque les vices, mais obliquement, & par des portraits généraux dont les traits sont empruntés de différens modèles : c'est au spectateur à prendre la leçon lui-même, & à s'instruire s'il le juge à-propos. La *Satyre*, au contraire, va droit à l'homme, & elle dit, c'est vous.

La *Satyre* en leçons, en nouveautés fertile,
Sait seule assaisonner le plaisant & l'utile,
Et d'un vers qu'elle épure aux rayons du bon sens,
Détrompe les esprits des erreurs de leur tems.
Elle seule bravant l'orgueil & l'injustice,
Va jusques sous le dais faire pâlir le vice ;
Et souvent sans rien craindre, à l'aide d'un bon mot,
Va venger la raison des attentats d'un sot. (*BOILEAU*).

On lit aussi dans l'Encyclopédie dont nous avons tiré ce dernier article, que les Romains ayant connu le Théâtre Grec, introduisirent chez eux

le Spectacle *Satyrique* pour réjouir non-seulement le peuple & les acheteurs de noix, mais quelquefois même les Philosophes à qui le contraste quoiqu'outré, peut fournir matière à réflexion.

Horace dans son *Art poétique* a prescrit le goût qui doit régner dans ce genre de Poèmes, & ce qu'il en dit revient à ceci.

Si l'on veut composer des *Drames Satyriques*, il ne faut pas prendre dans la partie que font les *Satyres*, la couleur ni le ton de la Tragédie, il ne faut pas prendre non plus le ton de la Comédie. Davus est trop rusé; une Courtisane qui excroque un talent à un vieil avare tout fin qu'il est, est trop subtile. Ce caractère de finesse ne peut convenir à un *Silène* qui sort des forêts, qui n'a jamais été que le serviteur & le gardien d'un Dieu en nourrice. Il doit être naïf, simple, du familier le plus commun. Tout le monde croira pouvoir faire parler de même les *Satyres*, parce que leur élocution semblera entièrement négligée; cependant il y aura un mérite secret, & que peu de gens pourront attraper, ce sera la suite & la liaison même des choses. Il est aisé de dire quelques mots avec naïveté, mais de soutenir long-tems ce ton sans être plat, sans laisser du vuide, sans faire des écarts, sans liaisons forcées, c'est peut-être le chef-d'œuvre du goût & du génie.

Je crois, ajoute le même Ecrivain, qu'on re-

trouve chez nous , à peu de chose près , les *Satyres Dramatiques* des Anciens dans certaines Pièces Italiennes ; du moins on retrouve dans un Arlequin les caractères d'un *Satyre*. Qu'on fasse attention à son masque , à sa ceinture , à son habit collant , qui le fait paraître presque comme s'il était nud ; à ses genoux couverts , & qu'on peut supposer rentrés ; il ne lui manque qu'un foulier fourchu. Joignez à tout cela sa façon mièvre & déliée , son style , ses pointes , son ton de voix , tout cela forme assurément une manière de *Satyre*. Celui des Anciens approchait du bouc , l'Arlequin d'aujourd'hui approche du chat , c'est toujours l'homme déguisé en bête. Comment les *Satyres* jouaient-ils selon Horace ? Avec un Dieu , un Héros qui parlait du haut ton. Arlequin de même paraît vis-à-vis Samson , il figure en grotesque vis-à-vis d'un Héros , il fait le Héros lui-même. (*Voyez le Cours des Belles-Lettres*).

D'après tout ce que nous venons de dire , nous croyons que le Lecteur ne trouvera d'autre ressemblance entre la *Satyrique* des Grecs , & la *Satyre* des Romains , que la critique qui régnait dans les unes ainsi que dans les autres , & que si on peut les comparer ensemble , la comparaison ne doit tomber que sur les choses , & non sur la forme dont nous avons marqué la différence chez les Romains qui vraiment ne supplèrent au spectacle

Satyrique des Grecs, comme nous le verrons, que par leurs Pièces *Atellanes*, espèces de farces qu'ils introduisirent, selon un vieux Scholiaste de Juvenal, pour mitiger un peu le triste du Tragique. Nous en assignerons le véritable genre; & à l'égard des Grecs, la lecture du *Cyclope* d'Euripide indiquera les nuances qui séparaient le *Tragique* & le *Satyrique*. On y verra qu'il y avait dans celui-ci une sorte de sérieux différent de la majesté qui règne dans celui-là, des sentences assez relevées, des discours étudiés, de beaux traits de morale, & rien d'extrêmement passionné. Mais si ce genre différait de la Tragédie, il s'éloignait encore davantage de la Comédie ancienne, car il n'y est question ni du Gouvernement, ni des Particuliers d'Athènes, comme dans Aristophane. Le plaisant de l'un n'était pas le plaisant de l'autre, & chacun de ces divertissemens avait sa classe particulière, ses bornes, au-delà desquelles il ne lui était pas permis de passer.

Le Pere Brumoy prétend que la *Pastorale* est née de la *Satyrique* des Grecs; & lorsque nous en ferons à l'Italie moderne, nous établirons l'analogie qui peut se trouver entre ces deux genres.





J.D. Dugoure del.

Duchamel sculp.

MASQUES GRECS.

DES MASQUES.

ON lit dans Clément Alexandrin qu'il était fait mention des Masques dans les Poésies de Linus, ainsi que dans celles d'Orphée, & ce trait seul prouve que leur invention remonte à l'antiquité la plus reculée; mais il n'en est pas de même des Masques de Théâtre qui ne commencèrent à être en usage que plus de 7 à 800 ans après ces deux Poètes, c'est-à-dire du tems d'Eschyle, vers la 70^e. Olympiade.

Les Masques dont parle Clément Alexandrin étaient à-peu-près semblables aux nôtres, & servaient uniquement à couvrir le visage, au lieu que ceux du Théâtre étaient une espèce de casque qui enveloppait toute la tête, & qui outre les traits de la figure, représentait encore la barbe, les cheveux, les oreilles, & jusqu'aux ornemens que les femmes employaient dans leurs coëffures; c'est ainsi que les ont décrits Festus, Pollux, Aulugelle, & c'est aussi l'idée que nous en donne Phèdre dans sa Fable du *Masque* & du *Renard*.

Personam tragicam fortè vulpes viderat, &c.

Telle est enfin la forme dans laquelle ils sont offerts sur les pièces gravées & les bas-reliefs an-

tiques d'après lesquels nous avons fait dessiner l'estampe ci-jointe. Mais cette forme ne se perfectionna que par degrés, & l'on fait qu'à l'exemple de Thespis, les premiers Acteurs ne se déguisèrent d'abord qu'en se barbouillant le visage de lie.

Quæ canerent, agerentve, peruncti facibus ora.

Dans la suite, ils se firent des Masques avec des feuilles d'arcion, que les Latins appellèrent *personata*. *Quidam*, dit Pline, *arcium personatam vocant, cūjus folio nullum est Latius*. Nous avons donné à cette plante le nom de *grande bardane*.

Lorsque le Poëme dramatique eut toutes ses parties, les Acteurs se trouvèrent obligés de représenter des personnages de différent âge, de différent genre, de différent sexe, & alors ils cherchèrent les moyens de changer à leur gré, de forme & de figure. Mais d'après cette idée, quel fut l'inventeur des Masques? on l'ignore. Suidas & Athénée citent le Poète Chærule contemporain de Thespis; Horace nomme Eschyle :

Post hunc persona pallaque repertor honestæ

Eschylus, &c.

Mais Aristote convient que de son tems même on ne savait à qui l'on était redevable de leur invention, & le sentiment de cet Auteur est plus sûr que celui des autres.

Quoi

Quoiqu'il en foit, Suidas prétend que ce fut le Poète Phrynicus qui exposa le premier Masque de femme que l'on vit au Théâtre, & Néophron de Sycione, celui de cette espèce de domestique que les Anciens chargeaient de la conduite de leurs enfans, & d'où nous est venu le mot de *Pédagogue*.

Athénée nous apprend aussi qu'avant Eschyle on n'avait point vu de gens ivres sur la scène, & qu'il osa en hasarder dans sa pièce des *Cabires*. Nous avons dit dans le premier Volume qu'il mit en usage les Masques hideux & effrayans des *Furies* dans sa pièce des *Euménides*, & Pausanias ajoute qu'Euripide renchérit sur cette idée, en les faisant paraître avec des serpens sur la tête.

La matière de ces Masques, soit tragiques, soit comiques dont les plus anciens, selon Athénée, sont ceux de Valet & de Cuisinier inventés par un Acteur de Mégare nommé *Maison*, la matière dis je, de ces Masques ne fut pas toujours la même, car il est certain que les premiers n'étaient que d'écorces d'arbres.

Oraque corticibus sumunt horrenda cavatis.

Pollux assure que dans la suite on en fit de cuir doublé de toile ou d'étoffe, mais comme ces Masques se déformaient aisément, on finit, selon Hesychius, par les fabriquer avec du bois creusé

de la main des Sculpteurs , d'après les idées que les Poètes leur en donnaient.

Pollux en distingue de trois fortes , les *Tragiques* , les *Comiques* & les *Satyriques* , mais tous ayant , selon leur genre , des traits outrés & chargés , un air hideux ou ridicule , enfin une grande bouche béante toujours prête , pour ainsi dire , à dévorer les spectateurs.

Les *Comiques* n'avaient point cette difformité dans l'ancienne Comédie où l'on avait la liberté de jouer les Citoyens vivans , & dont les Acteurs portaient des Masques ressemblans à la personne qu'ils voulaient représenter ; mais dans la nouvelle Comédie cet abus fut réformé , & les Acteurs imaginèrent alors des Masques si absurdes , qu'on ne put les accuser de la moindre ressemblance.

Ils n'en avaient pas de moins difformes dans la Tragédie , & la grandeur énorme de leurs Masques , jointe à la hauteur excessive de leurs chaufures , à l'enflure de leur ventre postiche , formait un assemblage de parties empruntées qui nous paraîtrait aujourd'hui très - extraordinaire , & que les Grecs avaient adopté d'après l'opinion dans laquelle ils étaient que tous les Héros de l'antiquité , excepté le seul Tydée , avaient été plus grands que nature.

En conséquence , presque tous ces Masques

avaient l'air furieux, le regard menaçant, le poil hérissé, & une espèce de tumeur sur le front qui les rendait encore plus effrayans.

Ces faits sont confirmés par tous les Auteurs qui ont parlé des Masques, & nous nous contenterons de citer deux passages qui feront les garans de ce que nous avons avancé. L'un est tiré d'une lettre à Zena & Sérénus, lettre faussement attribuée à Saint Justin Martyr, mais qui a toujours été imprimée avec les Ouvrages de cet Ecrivain mort l'an 154 de J. C. sous Antonin Pie. » De même, dit-on dans cette lettre, que celui qui crie de toute sa force en représentant Oreste, paraît grand & terrible aux spectateurs insensés, à cause de ses échasses, de son ventre postiche, de sa robe traînante & de son Masque affreux. «

L'autre passage tiré de Lucien, est encore plus positif, car il désigne non-seulement la forme des Masques tragiques, mais jusqu'à l'air, la taille, & la manière de se mettre des Acteurs de ce genre. » D'abord, dit-il, considérons la Tragédie, par ses habits; est-il rien de plus choquant & de plus affreux? une homme d'une taille démesurée, montré sur des échasses, & portant sur sa tête un masque énorme dont le seul aspect inspire l'effroi, & qui ouvre une grande bouche, comme s'il voulait dévorer les spectateurs; sans parler de son faux estomach, de son ventre postiche, & de

la vaine enflure de toutes les parties de son corps ; pour répondre à la hauteur excessive de sa taille & en sauver la difformité. «

D'après cela, on doit juger de ce que pouvaient être les Masques *satyriques* qui représentaient des géants, des hommes monstrueux, des Cyclopes, des Centaures, des Faunes, des Satyres, & qui variaient selon l'imagination des Poètes ou des Acteurs dont la folie adoptait toutes les absurdités de la Fable.

Si les Masques étaient nécessaires dans ce genre, ils ne l'étaient pas moins dans les Tragédies, pour donner aux Héros & aux demi-Dieux cet air de grandeur & de majesté qu'on supposait qu'ils avaient eu pendant leur vie : que ce préjugé fût raisonnable ou non, il existait, & les Acteurs étaient obligés de s'y conformer. Ils allaient même plus loin & ils croyaient qu'une certaine physionomie était tellement essentielle au personnage d'un certain caractère, qu'avant de le représenter, ils donnaient le dessin du masque dont ils devaient se servir, & ils plaçaient ce dessin à la tête des Pièces de Théâtre, sous le titre de *Dramatis personæ*. En effet, & comme nous l'avons dit plus haut, ces Masques représentaient non-seulement le visage, mais même la tête entière, ou ferrée, ou large, ou chauve, ou couverte de cheveux, ou ronde, ou pointue. Aussi le singe d'Esopé disait-il plaisam-

ment que ces Masques paraissaient faits pour avoir de la cervelle. Mais indépendamment du préjugé qui les rendait nécessaires, & de quelques autres raisons que nous détaillerons plus bas, les Masques avaient le mérite de produire l'illusion, avantage plus que suffisant pour engager les Acteurs à s'en servir. Hippolyte, Hercule, Nestor ne paraissaient sur le Théâtre qu'avec une tête analogue à leur caractère connu; jamais un Comédien ne jouait le rôle d'un honnête homme avec la physionomie d'un fripon, & selon Quintilien; les Compositeurs de déclamation savaient tirer le pathétique des Masques mêmes. Dans les Tragédies, dit-il, Niobé se présente avec un visage triste, & Médée nous annonce son caractère par l'air atroce de sa physionomie. La force & la fierté sont dépeintes sur le masque d'Hercule. Celui d'Ajax est le visage d'un homme hors de lui-même. Dans les Comédies, les Masques des Valets, des Marchands d'Esclaves & des Parasites; ceux des personnages d'Hommes grossiers, de Soldat, de Vieille, de Courtisane & de Femme esclave, ont tous leur caractère particulier. On discerne par le Masque, le vieillard austère d'avec le vieillard indulgent, les jeunes gens sages d'avec ceux qui sont débauchés, une jeune fille d'avec une femme de dignité. Si le Père des intérêts duquel il s'agit principalement dans la Comédie, doit être quelquefois con-

tent & quelquefois fâché, il a un des sourcils de son Masque froncé, l'autre rabattu, & il a grande attention de montrer aux spectateurs celui des côtés de son Masque qui convient à sa situation présente.

Il existe plusieurs pierres gravées qui représentent de ces Masques à double visage; d'autres qui sont simples, mais dont les traits varient à l'infini. Pollux, en parlant des Masques de caractères, dit que celui du Vieillard qui joue le premier rôle dans la Comédie, doit être chagrin d'un côté, & serein de l'autre. Le même Auteur ajoute que celui de Thamyris, fameux Acteur Tragique, devait avoir un œil bleu, & l'autre noir.

Ce Thamyris, selon la Fable, était petit-fils d'Apollon; il était si vain, qu'il osa défier les Muses dans le chant, & convint avec elles que s'il les surpassait, elles le reconnaîtraient pour leur vainqueur, mais que s'il était vaincu, il s'abandonnerait à leur discrétion. Il perdit, les Muses lui crevèrent les yeux, & lui firent oublier tout ce qu'il savait.

Les Anciens avaient sur-tout le soin de mettre beaucoup de vraisemblance dans ces Pièces où le nœud naît de l'erreur, & dans lesquelles une partie des Acteurs doit prendre un personnage pour un autre, tels que les Ménechmes & Amphitruon, que Molière & Renard ont imités de Plaute. Le

Spectateur qui se trompait lui-même en voulant discerner deux Acteurs dont le masque était parfaitement ressemblant, le spectateur, dis-je, concevait facilement que les Acteurs s'y méprissent, & se livrait sans peine à la supposition sur laquelle les incidens de la Pièce étaient fondés. Nous ne jouissons pas de la même illusion, & ce n'est que par habitude que nous nous prêtons à ces sortes de suppositions.

A l'exemple des Grecs, les Romains employèrent les Masques, & s'en servirent même pour faire des galanteries à leurs Maitresses. On lit dans Suétone que lorsque Néron montait sur le Théâtre pour y représenter un Dieu ou un Héros, il portait un Masque fait d'après son visage, mais que lorsqu'il y représentait quelque Déesse ou quelque Héroïne, il avait un Masque ressemblant à la femme dont il était amoureux. Juvenal dit dans sa Critique de cet Empereur, qu'il fallait mettre aux pieds de ses statues des Masques, des Thyrses & la Robe d'Antiope, comme un trophée qui conservât la mémoire de ses grandes actions.

Nous avons dit qu'outre le préjugé du peuple qui avait fait adopter les Masques, les Grecs avaient encore des raisons essentielles pour ne pouvoir s'en passer : la première, c'était la nécessité dans laquelle étaient les hommes de changer d'âge & de sexe selon les Pièces, car les Anciens n'avaient point de femmes qui jouassent sur le

Théâtre : la seconde , c'est que le lieu de leur Scène étant très-vaste , & sans voûte ni converture solide , les Comédiens tiraient un grand service du masque dont la concavité servait à augmenter le son de la voix , ainsi que cette bouche béante dans laquelle peut-être , selon quelques Auteurs , on plaçait une incrustation de lames d'airain ou d'autres corps sonores , à l'aide desquels ils se faisaient entendre des spectateurs dont les plus proches du Théâtre en étaient séparés de toute l'étendue de l'orchestre , c'est-à-dire de 100 pieds au moins : il y avait des places qui en étaient éloignées de plus de 200.

A l'égard de l'absurdité des Masques en général , & que les Modernes ont critiquée , il faut distinguer les tems. Dans l'ancienne Comédie tous les Masques étaient naturels , & absolument ressemblans aux personnes que l'on voulait représenter , ainsi nulle absurdité pour-lors dans leur forme : s'ils dégénérent dans la suite ce fut la faute de ceux qui en abusèrent , & qui donnèrent lieu à la loi qui interdit toute ressemblance. Encore , en changeant de forme , les uns n'en devinrent-ils que plus comiques , & les autres plus tragiques.

Il ne fera peut-être pas plus difficile de justifier leur difformité qui était de deux espèces , l'une naturelle & produite par de véritables défauts , comme des yeux louches , une bouche de travers ,

des joues pendantes, &c... l'autre qui était un effet de l'art, & qui consistait dans une telle configuration du visage, qu'en se tournant à droite ou à gauche, l'Acteur pût exprimer des passions différentes. Nous en avons parlé plus haut, & l'on ne se servait de ces Masques extraordinaires que dans les occasions où il fallait changer de visage tout d'un coup, artifice qui loin de nuire à la représentation, servait au contraire à la rendre plus parfaite, & corrigeait un peu l'immobilité des Masques, le plus grand défaut que l'on ait pu leur reprocher, mais qui n'en était point un relativement aux Anciens qui voyaient le spectacle de fort loin, & qui n'auraient pas été à portée d'apercevoir l'effet des passions sur le visage des Comédiens, du moins assez distinctement pour en jouir. Ces expressions ne se démêlent point à une distance de laquelle on peut néanmoins discerner l'âge & les autres traits les plus marqués du caractère d'un Masque. Il faudrait qu'une passion fût exprimée avec des caractères horribles, pour être sensible à des spectateurs éloignés du Théâtre de cinq ou six toises.

D'ailleurs, les Acteurs des Anciens ne jouaient pas comme les nôtres au milieu d'une foule de lumières qui éclairent de tous les côtés, mais au jour qui devait laisser beaucoup d'ombres sur la scène où la clarté ne venait guère que d'en-haut. Or la

justesse de la déclamation exige souvent que l'altération des traits dans laquelle une expression consiste, ne soit presque point marquée : c'est ce qui arrive dans les situations où il faut que l'Acteur laisse échapper malgré lui quelques signes de sa passion.

Ainsi il eût été fort inutile chez les Grecs de jouer à visage découvert, & il en était du Masque de leurs Acteurs comme de nos décorations dont il faut que les traits soient grossis & outrés pour produire leur effet. On verra dans la suite que l'usage des Masques s'est introduit en France & que dans les commencemens du Théâtre Français on s'en servait communément dans la représentation des Comédies, quelquefois même des Tragédies.

Outre les trois genres de Masques dont nous avons fait mention d'après Pollux, les Anciens en avaient encore un quatrième qu'ils appellaient *Orchestrique* ou *Masques muets*, dont les Danseurs faisaient usage; ils avaient la figure naturelle, les traits réguliers, & point la bouche béante qui faisait la principale difformité des autres. Ce fait est prouvé par Lucien dans son Dialogue de la danse, voici ses propres termes. „ A l'égard de l'équipage des Danseurs, il est inutile de faire voir combien il est propre & convenable, c'est une chose dont les aveugles même conviendraient. Pour leurs Masques, rien n'est plus agréable : ils

n'ont point la bouche ouverte comme les autres , mais leur forme est naturelle , & répond parfaitement au sujet «.

Ces Masques furent les seuls que les Grecs employèrent constamment au même usage , au lieu que ceux qui d'abord étaient consacrés à représenter les *Larves* & les *Ombres* , les *Gorgones* & les *Furies* se trouvèrent confondus les uns avec les autres , de manière que les *Tragiques* & les *Comiques* ne différèrent plus que par la grandeur , & par le plus ou le moins de difformité.

Voilà tout ce que nous avons pu découvrir de plus positif sur les Masques d'après les Auteurs qui ont tâché d'en donner une idée , tels que Savaron dans ses Notes sur Sidonius Apollinaris , l'Abbé Pacichelli dans son Traité de *Mascheris ceu Larvis* , Ficoronus dans sa Dissertation latine de *Larvis scenicis & Figuris comicis antiq. Rom.* , imprimée à Rome en 1750 , in - 4° , avec figures , M. Boindin dans son Discours inséré dans les Mémoires de Littérature. Mais plus on a fait de recherches sur cet objet , plus on regrette la perte des Livres que Denis d'Halicarnasse & plusieurs autres Ecrivains de l'Antiquité avaient composés sur les Théâtres & sur les Représentations. Ils nous auraient appris beaucoup de choses que nous ignorons.

Le Père Labbe dérive le mot de *Masque* de

Masca qui, selon lui, signifie proprement une Sorcière dans les loix Lombardes. *Strix quæ dicitur Masca*. En Dauphiné, en Savoie & en Piémont, continue-t-il, on appelle encore les Sorcières de ce nom, & d'autant qu'elles se déguisent, nous avons appelé *Masques* les faux visages, & de-là les *Mascarades*.

D'après ce que nous avons dit, & le peu de lumières que nous ont fourni les Auteurs même dans lesquels nous avons pris les *Masques* dont nous donnons la représentation, nous ne pouvons qu'indiquer nos conjectures sur les usages auxquels ils étaient employés. Cependant nous croyons pouvoir assurer que ces conjectures sont presque vraisemblables, & nous ne les hasardons que sur le témoignage des différens Ecrivains de l'Antiquité.

A. *Masque de Sylvain*, à en juger par les attributs qui l'environnent.

B. *Masque de Pan*, en raison du bâton.

C. *Masque de Silène*, tête chauve, oreilles découvertes, & longue barbe.

D. *Masque de Satyres*, dont l'un parlant, & l'autre muet.

E. *Masque de Faune*.

FFF. *Masques Tragiques* pleurans & effrayans.

G. *Masque & Costume d'un Prêtre Ethiopien*, publié par Spon.

HH. *Masques Comiques*.

III. Masques muets & fans doute *orchestriques*.
(Voyez la *Chausse*, *Bonnani*, le P. *Montfaucon*.)

Passons actuellement au *Cyclope*, la seule Pièce qui nous soit restée dans ce genre, & dont les personnages sont *Polyphème*, *Ulyssè*, un *Silène* & un Chœur de *Satyres*. L'action est le danger que court *Ulyssè* dans l'ancre du *Cyclope*, & les moyens qu'il emploie pour en sortir. Le caractère du *Cyclope* est l'insolence & une cruauté digne des bêtes féroces. *Silène* est badin à sa manière, mauvais plaisant & quelquefois ordurier. *Ulyssè* est grave & sérieux, de manière cependant que dans quelques endroits, il semble se prêter un peu à l'humeur bouffonne des *Silènes*. Le Chœur des *Satyres* a une gravité burlesque, & quelquefois il devient aussi mauvais plaisant que le Vieillard qui est le principal bouffon de cet Ouvrage.

LE CYCLOPE.

LA Pièce commence par un monologue de *Silène*, vieux *Satyre* qui avait été nourricier de *Bachus*, & qui monté sur un âne, l'accompagna dans sa conquête des Indes. On prétend qu'à son retour, il s'établit dans les campagnes d'Arcadie où il se fit aimer des *Bergers* & des *Bergères*, parce qu'il s'enivrait tous les jours, & qu'il avait le vin très-agréable. *Euripide* le fait esclave de *Poly-*

phême , & son esclavage diminue , au moins pour quelques momens , la gaîté que la Fable lui suppose. www.libtool.com.cn

Hélas , dit - il en s'adressant à Bacchus , que je souffre & que j'ai souffert pour toi dès ma tendre jeunesse ! Rappellerai-je d'abord le tems où agité par les Furies que t'envoya la jalouse Junon , tu quittas les Nymphes des montagnes qui t'avaient élevé ? rappellerai - je nos dangers dans la guerre des Géans ? Glorieux souvenir ! Silène était à tes côtés. Tu le fais ; je signalai ma valeur , & sans vanité , je perçai de ma lance Encelade , malgré son énorme bouclier.

Par le mot de Furies Euripide fait allusion aux persécutions que Junon fit toujours éprouver à Bacchus à cause de sa mère Sémélé. Nous avons dit qu'elle fut consumée par la foudre , & de crainte que Bacchus dont elle était grosse , ne fût brûlé avec elle , Jupiter le mit dans sa cuisse où il le garda le reste des neuf mois après lesquels il le remit secrettement dans les mains d'Ino qui l'éleva de concert avec les Hyades , les Heures & les Nymphes. A peine fut-il sorti de l'enfance qu'il conquit les Indes & qu'il combattit contre les Géans enfans de Titan , qui tentèrent d'escalader le ciel pour remettre leur Père sur le trône dont Jupiter s'était emparé ; mais Jupiter les foudroya tous & les ensevelit sous les montagnes qu'ils avaient

entassées les unes sur les autres. Ils avaient pour Chef Encelade fils du Tartare & de la Terre. Le Maître des Dieux renversa sur lui le Mont Ethna où il fut à moitié brûlé. Les Poètes ont feint que les éruptions de ce Mont venaient des efforts que le Géant faisait pour se retourner, & que pour peu qu'il se remuât, le volcan vomissait des torrens de flâme.

D'où vient cette surprise, continue Silène au spectateur, serait-ce un songe? Non certes, & je montrerai moi-même les dépouilles à Bacchus. Cette fanfaronade n'est mise ici que pour faire rire, attendu que les Silènes & les Satyres étaient regardés comme les êtres les plus poltrons.

Celui-ci ajoute qu'il a perdu Bacchus dans son dernier voyage, & que peu loin de Malée, Promontoire de Laconie, un vent contraire l'a jetté sur le rocher d'Ethna, triste asyle des hideux enfans de Neptune, ces monstres avides du sang humain, en un mot les cruels Cyclopes: l'un d'eux reprend-il, nous surprend & nous enchaîne, c'est le barbare Polyphème, & nous condamne à garder son troupeau. Mes fils encore jeunes ont soin des agneaux, & moi je suis chargé de remplir les vaisseaux de lait, de tenir la grotte nette, de servir d'horribles festins à mon abominable Maître. Il est tems de songer à ce qui m'est prescrit & de nétayer la caverne avec ce rateau de fer pour recevoir le Cyclope & ses brebis.

Les Cyclopes enfans du ciel & de la terre, selon Hésiode ; de Neptune & d'Amphytrite, selon Lucien, les Cyclopes, dis-je, furent les premiers peuples qui habitèrent la Sicile avec les Lestrigons. On prétend qu'ils étaient Compagnons de Vulcain avec lequel ils travaillaient, & qu'Apollon tua les plus habiles d'entr'eux pour avoir forgé les foudres que Jupiter lança sur Esculape.

Le plus redoutable de ces Cyclopes était Polyphème fils de Neptune & de Thoosa : comme ses camarades, il n'avait qu'un œil au milieu du front, & comme eux il ne se nourissait que de chair humaine. Euripide le présente ici tel à-peu-près que nous l'ont peint les Mythologistes, & à la fin de la Pièce nous désignerons les changemens qu'il a faits à la Fable.

Silène occupé à remplir ses fonctions est étonné de voir les Satyres qui ramènent leurs troupeaux en dansant, il leur en demande la raison, & ce Chœur d'hommes *chèvre-pieds*, terme favori de Ronfard, ne lui répond que par des chants dans lesquels il se plaint d'habiter des lieux où l'on n'entend ni le doux son des tambours bachiques, ni les glous glous du jus de la treille ; où l'on ne voit ni Bachantes, ni Bachanales, ni Nymphes ; enfin où il n'y a point de *Nyssa*, partie du Mont Parnasse où se célébraient les Orgies.

Paix, mes fils, s'écrie tout-à-coup Silène,
faites

faites renfermer vos troupeaux , j'apperçois un vaisseau sur le rivage : je vois des rameurs & leur Chef qui s'avancent vers la grotte. Ils portent des vases & des urnes vuides. . . Taisez-vous , & laissons-les approcher pour savoir d'eux le sujet de leur arrivée en ces lieux.

Ulysse avance avec ses Compagnons & demande des rafraîchissemens en échange d'autre chose : il reconnoît les Satyres , se croit dans une ville consacrée à Bacchus , & témoigne son respect à Silène qui lui rend politesse pour politesse. Ulysse se nomme , Silène en fait autant , & après un détail mutuel de leurs aventures , le Roi d'Ithaque apprend qu'il est parmi les Cyclopes , monstres affreux qui n'ont ni loix , ni mœurs , ni Souverains. Mais du moins , dit Ulysse , connoissent-ils l'hospitalité sacrée ? certes , reprend Silène , ils disent que les Etrangers leur apportent des mets délicieux.

Cette réponse fait soupçonner au Roi qu'ils se nourrissent de sang humain , & Silène l'assure qu'il n'aborde dans leur demeure aucun étranger qui ne soit incontinent dévoré. Il voudrait pouvoir lui indiquer les moyens de quitter cette terre maudite , mais il les ignore , & Ulysse le prie seulement de lui fournir promptement des chairs d'animaux , des fromages & du lait , les seules provisions qui se trouvent dans l'autre de Polyphème.

Le vieux Satyre demande de l'or, mais Ulyffe a du vin excellent, & Silène qui en a perdu le goût presse comiquement Ulyffe de lui en faire voir. On lui en présente un outre, il en boit, faite de joie, & s'écrie : serviteur à l'argent, je ne veux que du vin.

Les fromages, les agneaux, lui dit Ulyffe. . . . Je les livrerai, reprend Silène à part & en s'écartant un peu. Je donnerais tous les troupeaux des Cyclopes & eux-mêmes pour une coupe de ce jus divin. Oui, je mettrais mon bonheur dans une heureuse ivresse à les précipiter tous; & moi-même après eux, de la cime de ce rocher dans la mer. Insensé quiconque ne met pas sa joie dans Bachus. . . . Buons donc, careffons cet outre, & laissons pleurer le Cyclope.

Les provisions arrivent, & Ulyffe est au moment de partir lorsqu'il apperçoit de loin Polyphème : Silène l'engage à se cacher au fond de la caverne dans laquelle il trouvera quantité de subterfuges, mais le Roi s'y refuse, & il aime mieux mourir en Héros, que d'échaper au danger par une fuite honteuse.

D'où vient, dit Polyphème surpris de trouver les Satyres en désordre & le Vieillard ivre avec des bosses à la tête, d'où vient, je vous prie, cette bachanale? Vous n'avez pourtant en ces lieux ni Bachus, ni ses *crin-crins*, ni ses tambours. Ré-

pondez. Comment vont les petits renfermés dans mon antre ? leurs mères les allaitent-elles , ou les voit-on bondir à l'entour ? où sont les vases de jonc ? y a-t-il quantité de fromagés ? Hem : que dites-vous ? hola, veut-on répondre ? Cette massue fera pleurer quelqu'un de vous. Ça, ça, levez les yeux, qu'on m'écoute.

SILÈNE (*à qui Polyphème lève le menton.*)

Voyez plutôt. J'ai les yeux levés jusqu'à Jupiter, je vois les étoiles.

POLYPHÈME.

Le dîné est-il prêt ?

SILÈNE.

Oui, préparez votre appétit.

POLYPHÈME.

Les vases sont-ils pleins de lait ?

SILÈNE.

Si pleins que vous pouvez les boire à feaux.

POLYPHÈME.

Est-ce lait de brebis , ou de vache , ou lait mélangé ?

SILÈNE.

Tout ce qu'il vous plaira , pourvu que vous ne m'avaliez pas d'un trait.

POLYPHÈME.

Je craindrais d'avoir la colique ou de m'en-

poisonner si j'avalais des Satyres qui ne font que fauter.

www.libtool.com.cn

Polyphème se retourne , & voit Ulyffe avec ses Compagnons qu'il prend pour des brigands. Les agneaux liés avec l'osier , les vases remplis de lait coagulé , les bosses de Silène le confirment dans cette idée , & celui-ci en profite pour se tirer d'intrigue , pour faire croire au Cyclope qu'il n'a été blessé que parce qu'il voulait s'opposer au vol de ces coquins de ravisseurs.

P O L Y P H Ê M E .

Ouais. Ils ignorent donc que je suis Dieu & de race divine.

S I L È N E .

C'est ce que je leur disais. Mais ils n'en ont tenu compte. Ils ont gobé malgré moi maint fromage , & ils se mettaient en devoir d'enlever ces agneaux. Pour vous , ils se promettaient de vous lier à une poutre , de vous faire sortir vos entrailles par votre petit œil , de vous régaler de force coups d'étrivières , de vous transporter pieds & poings liés sur leur vaisseau , de vous vendre au premier venu pour aider à porter des pierres , ou à garder la porte : voilà comme raisonnent les galans.

P O L Y P H Ê M E .

Fort bien. Ç'a , cours vite aiguifer mes glaives , & allumer un bucher , que je les immole promp-

tement , & que je les fasse rôtir & bouillir pour appaiser ma faim , aussi bien fuis-je las de dévorer des lions & des cerfs. Il y avait long-tems que je n'avais mangé de chair humaine.

S I L È N E.

Seigneur Cyclope , vous dites bien , la diversité réveille l'appétit. Ulyffe veut se justifier de l'accusation de Silène , mais Silène jure par tous les Dieux , & même par tous les petits poissons de la mer ; sermens ridicules qui prouvent ce qu'Euripide pensait des Dieux de la Fable ; il jure , dis-je , qu'il a dit la vérité ! Puissent , ajoute-t-il , puissent périr misérablement mes coquins de fils que voilà , & que j'aime de toute mon ame , si je vous en ai imposé d'un seul mot.

Hola , Silène , taisez - vous , lui répondent ses enfans , je suis témoin oculaire , & je vous ai vu vendre tout cela. Si mes paroles ne sont vraies , périsse mon père que voilà.

Polyphème ne veut croire que le vieux Satyre , & questionne Ulyffe qui revient du Siège de Troye avec les Princes Grecs , qui , selon le Cyclope , auraient mieux fait de demeurer chez eux que d'aller ravager la Phrygie pour une femme perdue d'honneur.

Ulyffe veut se tirer de là par une harangue très-flourie , mais elle n'attendrit ni Silène , ni le Cy-

clope. Croyez-moi, Seigneur, lui dit le premier; engloutissez - moi cet Orateur, n'en laissez rien perdre : mangez sur-tout sa langue, & sur ma parole, vous deviendrez le Cyclope le plus éloquent & le plus beau diseur qui fut jamais.

Polyphême était le fils de Neptune, & dans sa Prière Ulyssé lui a dit qu'il espère qu'au nom de ce Dieu, à qui les Grecs ont élevé des Temples dans toutes leurs Villes, il préférera l'humanité à la barbarie, & qu'il songera qu'une cupidité illicite perd souvent ceux qui s'y abandonnent.

Chétif mortel, lui répond Polyphême, que m'importent les Temples dédiés à mon père ? Prétendais-tu me fléchir par cette fadeur ? Je ne crains pas même les foudres de Jupiter, & je ne crois pas, après tout, que ce Dieu soit plus puissant que moi, je le mépriserai désormais, Il ajoute que son antre le met à l'abri des orages, que les peaux de ses chèvres le garantissent de la pluie, que la terre fournit des pâturages à ses troupeaux qu'elle le veuille ou non, & qu'il ne fait des sacrifices qu'à son ventre, la plus grande des Divinités. De là il passe au tonnerre dont il tourne les effets en ridicule, comme le font souvent les valets d'Aristophane, ce qui prouve que chez les Grecs la Religion fabuleuse était abandonnée aux Poètes. Enfin le Cyclope termine son discours en offrant à ses hôtes, pour gages d'hospitalité, le bassin dans

lequel il doit les mettre par morceaux , & le feu sur lequel il doit les cuire.

Ulyffe désespéré invoque Minerve & Jupiter , mais Polyphème qui n'en tient compte , le fait entrer dans la caverne avec ses compagnons , & laisse le Chœur qui après avoir plaint le sort de ces malheureux Etrangers , s'occupe des moyens d'échapper au plus barbare des Tyrans.

Ulyffe désolé reparaît au commencement du troisième Acte , & raconte qu'après avoir choisi deux de ses compagnons , les avoir examinés d'un regard curieux , les avoir pesés dans ses monstrueuses mains , Polyphème a construit un bûcher de troncs d'arbres entiers , fardeau que trois chariots auraient eu peine à porter ; qu'il a rempli un vase du lait qu'il venait de tirer de ses troupeaux , vase qui , selon Euripide , contenait 10 amphores , (48 sextiers) ; qu'il a pris sa coupe de lierre , large de trois brasses & profonde de quatre ; qu'il a égorgé & fait cuire ses deux victimes , en un mot , qu'il s'est rassasié de l'horrible mets après lequel il soupirait.

Nous avons glissé légèrement sur la description de ce repas , parce qu'elle nous a paru dégoûtante , & qu'à force d'être gigantesque , elle ressemble à ces contes de *Peau-d'âne* ou d'*Ogres* que l'on a imaginés pour effrayer les enfans. Il est à présumer que c'était là l'opinion qu'en avaient les Athéniens , ou

que le menu Peuple ne pouvait être ému s'il n'était frappé rudement.

Ulyffe ajoute qu'il versait des torrens de larmes pendant le festin du Cyclope, & que cependant il le servait pour le gagner, tandis que ses compagnons épouvantés fuiaient çà & là dans les détours de la grotte comme de timides oiseaux. Mais voyant Polyphème rempli de chair humaine & couché par terre, il a imaginé de lui présenter du vin, Polyphème en a bu, il l'a trouvé excellent, & si les Satyres y consentent, ce moyen suffira pour lui échaper. Votre père, continue le Roi d'Ithaque, votre père approuve mon dessein, mais il est faible & irrésolu; pour vous, que votre jeunesse rend plus hardis, sauvez-vous, sauvez-moi, revenez à votre ami Bacchus, si différent du cruel Maître que vous servez.

Les Satyres y consentent, mais comment y réussir? Par une ruse toute simple, répond Ulyffe. Polyphème égayé par le vin veut aller en faire part aux Cyclopes ses frères, je le détournerai de ce voyage, je lui ferai entendre qu'il doit se réserver à lui seul l'usage & la connaissance de la liqueur bachique, & lorsque son yvresse l'aura endormi, je prendrai un tronc d'olivier que j'ai remarqué dans la caverne, je le rendrai pointu par le moyen de son glaive, je durcirai la pointe au feu, & quand je la verrai toute brûlante, je l'enfoncerai avec ef-

fort dans l'œil du Cyclope , en la tournant avec rapidité.

Les Satyres sautoient de joie , Ulyssé leur promet qu'après le succès de l'entreprise il les emmènera dans son vaisseau avec Silène , & en reconnaissance les Satyres lui répondent de le féconder ; c'est à quoi Ulyssé voulait les amener , & il rentre dans la caverne , parce qu'il aimerait mieux subir la mort la plus affreuse que de fuir sans ses compagnons.

Les Satyres se disputent la gloire d'aveugler le Cyclope ; l'un d'eux entend du bruit , c'est Polyphème qui chante : un Satyre est d'avis que l'on s'unisse à ses chants , & le demi-Chœur débite quelques couplets dans lesquels il célèbre le bonheur de ceux qui jouissent des plaisirs de Bacchus.

Polyphème entre en bégayant & en frappant sur son estomach qu'il compare à un vaisseau richement chargé. Il annonce le dessein qu'il a d'aller au régat *printanier* avec ses frères les Cyclopes ; il ordonne à Ulyssé d'aller chercher l'outre de vin qui est dans la caverne , & les Satyres qui ont projeté de le séduire , le louent sur son grand air , sur sa beauté , enfin sur ses grâces qui le font ressembler aux Nymphes les plus charmantes.

Ulyssé revient & prie le Cyclope de l'écouter , parce qu'il connaît mieux que personne ce Dieu Bacchus dont il lui a procuré la liqueur.

Bachus un Dieu ! Et quelle espèce de Dieu, s'il vous plaît ?

U L Y S S E.

Ne vous en moquez pas , c'est le plus considérable Dieu qu'il y ait au monde pour l'agrément de la vie.

Polyphême répond à cela par une poliçonnerie qui prouve son mépris pour les Fables Poétiques..... Mais dites-moi , ajoute-t-il , quel goût bizarre pour un Dieu , de se loger dans un outre ?

U L Y S S E.

C'est bien le plus docile & le plus benin petit Dieu qui se puisse voir. Mettez - le où vous voudrez , il s'y tient doux & coy.

P O L Y P H Ê M E.

Mais sied-il à des Divinités d'habiter dans des peaux ?

U L Y S S E.

Beau sujet de s'en offenser ! Si l'hôte vous plaît , que vous importe son domicile ?

P O L Y P H Ê M E.

Il a parbleu raison , cette peau me choque à la vérité , mais j'aime la liqueur qu'elle recèle.

U L Y S S E.

Croyez moi donc enfin , demeurez ici , buvez d'autant , & tenez-vous l'esprit libre.

Polyphême voudrait en faire part à ses frères , mais Ulyffe lui persuade qu'un buveur doit se tenir chez lui quand il a bu, tel est aussi l'avis de Silène , & d'après cet avis , le Cyclope se couche par terre pour boire plus à son aise. . . . Mais pour-quoi , dit-il , placer la coupe derrière moi ?

S I L È N E.

De peur qu'on ne l'enlève à votre barbe.

P O L Y P H Ê M E.

Je comprends , tu veux boire en cachette. Mets-la sous mes yeux. (à Ulyffe.) Ça vous, étranger, dites-moi votre nom.

U L Y S S E.

Je m'appelle *personne*. Mais quel retour puis-je espérer de vous en faveur du vin ?

P O L Y P H Ê M E.

Va , je te croquerai le dernier.

U L Y S S E.

Consolante faveur pour un hôte !

P O L Y P H Ê M E.

Hola ho , Silène , que fais-tu là ? tu bois je pense, coquin.

Silène en effet, escamotait le vin de Polyphême, tantôt en cachette, tantôt sous prétexte d'en faire l'essai, tantôt pendant que son Maître va prendre une couronne de roses suivant l'usage des

buveurs , tantôt pour l'instruire à boire avec grâce :

Ce jeu de Théâtre que nous avons imité dans plusieurs de nos Pièces , finit par ennuyer Polyphème , & il ordonne à Ulyffe de lui servir d'échanfon. Celui-ci lui perfuade qu'un brave buveur doit boire jusqu'à perte d'haleine & de vin , le Cyclope le croit , se trouble , imagine nâger sur les flots de la mer , voit le ciel confondu avec la terre , apperçoit Jupiter sur son trône , succombe à son ivresse & s'endort , ainsi que Silène.

Vulcain ! s'écrie Ulyffe après avoir exhorté les Satyres à le seconder , Vulcain, grand Dieu d'Æthna ! aidez-moi à brûler l'œil de ce perfide monstre , & délivrez-nous d'un pressant danger. Et toi , Sommeil , fils de la Nuit , répands tous tes pavots sur ce féroce géant ! Dieux ! ne souffrez pas que pour prix de tant d'exploits , Ulyffe & ses Compagnons deviennent la proie d'un barbare qui ne respecte ni les hommes , ni vous ; où vous laisseriez penser que la fortune est une vraie Déesse dont le pouvoir est supérieur au vôtre.

Ulyffe sort & le Chœur termine l'Acte par des chants dans lesquels il peint le plaisir qu'il se promet d'être enfin rendu au service & aux Fêtes de Bacchus.

Par les Dieux , dit Ulyffe en rentrant , taisez-vous , amis Satyres : gardez-vous de touffer , de

respirer même. Pas le moindre geste. . . . tout est prêt, le tison est ardent, venez le transporter avec moi. www.libtool.com.cn

Les Satyres s'entreregardent les uns les autres, & se prient mutuellement de mettre la main à l'œuvre, & finissent par convenir qu'ils ont pitié de leurs épaules. Voulez-vous, disent-ils à Ulysse, qu'on s'expose à être roué de coups, ou à se voir briser les dents ? mais ne vous embarrassez pas : je fais un des chants merveilleux d'Orphée, un chant capable de charmer le tison au point qu'il ira de lui-même percer le crâne du Cyclope, & lui brûler la cervelle.

U L Y S S E.

Votre lâcheté ne me surprend pas... Allons, fervons-nous nous-mêmes... Pour vous, employez au moins la langue au défaut du bras. Animez mes Compagnons du geste & de la voix.

De l'instant qu'il n'est question que de parler les Satyres feront merveille, & l'on voit reparaître le Roi d'Ithaque avec ses Compagnons qui apportent avec effort la poutre embrasée par l'extrémité.

L E C H Œ U R.

Allons, ferme, courage, hâtez-vous, bon. Pouf-
fez, enfoncez, brûlez, tournez, pressez. A mer-
veille. Prenez garde à vous. (*Ulysse & ses Com-
pagnons s'échappent.*)

P O L Y P H Ê M E.

Ah! misérable! on m'a brûlé l'œil... quelle douleur, quel outrage! mais vous n'échapperez pas de mon antre, troupe vile & méprisable. Plaçons-nous à l'entrée de la caverne, vous passerez tous sous cette main.

L E C H Œ U R, (*avec ironie*).

Hélas! qu'avez-vous, pourquoi ces cris?... Ah! que vous êtes défiguré! l'ivresse vous a-t-elle fait tomber dans le brasier? qui vous a donc si cruellement traité?

P O L Y P H Ê M E.

Personne.

L E C H Œ U R.

Quoi, personne! hé de qui donc vous plaignez-vous?

P O L Y P H Ê M E.

De *Personne*. . . . Répondez, où est-il?

L E C H Œ U R.

Qui?

P O L Y P H Ê M E.

Personne.

Il désigne enfin ce maudit étranger contre lequel il est furieux, il veut savoir où il est, les Satyres lui répondent qu'il est caché à droite dans le creux d'une pierre avec ses Compagnons qui comme lui n'osent souffler, tant ils ont peur: Poly-

phème veut y aller , & se brise la tête contre le rocher , sa rage augmente & le Roi d'Ithaque lui adresse la parole www.libtool.com.cn

Me voici , lui dit-il , mais bien-loin de toi : reconnais Ulyffe.

P O L Y P H Ê M E .

Ulyffe!... hélas ! l'oracle est accompli. Je me le rappelle avec horreur. Il m'avait trop véritablement prédit que ton retour de Troye me ferait funeste , & que je serais aveuglé par ton cruel stratagème.

Ce même oracle est cité par Ovide dans le 13^e. liv. de ses Métamorphoses.

*Telemus Eurymedes , quem nulla fefellerat ales ,
Terribilem Polyphemon adit , lumenque quod unum
Fronte geris media , rapiet tibi (dixit) Ulyffes.*

C'est-à-dire , Télème fils d'Eurymus , augure que nul oiseau n'avait trompé , va trouver le terrible Polyphème. Ulyffe , lui dit-il , vous arrachera l'œil unique que vous avez au milieu du front.

Polyphème prédit à Ulyffe de longues erreurs sur mer , mais Ulyffe se rit de ses prédictions. Tu es aveugle , continue-t-il , & je vois. Adieu.

P O L Y P H Ê M E .

Regarde ce rocher que j'arrache , je vais t'écras-

fer avec tes Compagnons. Je saurai me traîner sur la hauteur, tout aveugle que je suis.

Vaines menaces; le Roi d'Ithaque s'embarque & emmène les Satyres dont le seul désir est de se rendre auprès de Bacchus.

Nous avons dit que nous indiquerions les changemens qu'Euripide a faits à la Mythologie, & le précis de la Fable mettra le Lecteur à portée d'en juger par lui-même.

Ulyffe, dit-elle, ayant été jetté par la tempête sur les côtes de la Sicile où habitaient les Cyclopes, Polyphême l'enferma avec tous ses Compagnons, & des troupeaux de moutons dans son antre, pour les dévorer. Mais Ulyffe le fit tant boire en l'amusant par le récit du siège de Troie, qu'il l'enivra: ensuite aidé de ses Compagnons, il lui créva l'œil avec un pieu. Le Cyclope se sentant blessé, poussa des hurlemens effroyables; tous ses voisins accoururent pour savoir ce qui lui était arrivé, & lorsqu'ils lui demandèrent le nom de celui qui l'avait blessé, il leur répondit que c'était *Personne*; car Ulyffe lui avait dit que c'était ainsi qu'il s'appellait. Alors ils s'en retournèrent, croyant qu'il avait perdu l'esprit. Cependant Ulyffe ordonna à ses Compagnons de s'attacher sous les moutons pour n'être point arrêtés par le géant, lorsqu'il faudrait mener paître son troupeau: ce qu'il prédit arriva, car Polyphême ayant ôté une
 pierre

pierre que cent hommes n'auraient pu ébranler, & qui bouchait l'entrée de la caverne, il se plaça de façon que ~~w les. linoutons. ne~~ pouvaient passer qu'un à un entre ses jambes, & lorsqu'il entendit qu'Ulyffe & ses Compagnons étaient dehors, il les poursuivit, & leur jetta à tout hasard un rocher d'une grosseur énorme, mais ils l'évitèrent aisément, s'embarquèrent & ne perdirent que quatre d'entr'eux que le géant avait mangés.

Le Père Brumoy prétend qu'il ne s'est résigné qu'avec la plus grande peine à faire connaître le Cyclope d'Euripide dans la crainte de ternir la gloire de son Auteur; mais celle de Molière est-elle obscurcie par son *Médecin malgré lui*, par ses *Fourberies de Scapin*, & quelques autres Farces qu'il n'a composées que pour amuser le peuple. Quel est le génie qui n'a pas eu de ces sortes de condescendances, & qui ne s'est pas prêté aux caprices de son siècle? le genre *satyrique* était devenu à la mode chez les Grecs, & les Poètes Dramatiques étaient non-seulement obligés de l'adopter, mais même de joindre une petite Pièce aux Tragédies qu'ils présentaient pour concourir: aussi le *Cyclope* n'a-t-il à-peu-près que 700 vers, & le peu de durée qu'il devait avoir, prouve qu'Euripide ne le composa que comme intermède d'usage après une représentation tragique.

Quoiqu'il en soit, la lecture d'une Pièce de ce

genre doit-elle causer des regrets sur la perte des autres? les gens difficiles répondront que non, & l'on nous permettra de ne pas être de leur avis. Premièrement parce qu'il n'y a pas d'ouvrage, tel médiocre qu'il soit, qui ne renferme quelques idées heureuses, & en second lieu parce que des riens réunis donnent souvent des lumières essentielles sur les Mœurs & les Coutumes d'un peuple.

Le Lecteur a dû remarquer que nous n'avons pas fait l'extrait d'une Tragédie qui n'ait présenté quelque chose de nouveau, soit sur le Gouvernement, soit sur la religion des Athéniens, & d'après cela nous sommes fâchés qu'il ne nous reste rien de leurs *Mimes*, espèces d'œuvres Théâtrales qui des Grecs ont passé aux Romains.

Plutarque en distingue de deux sortes chez les premiers; les unes qui se rapprochaient un peu de la Comédie, & dont le fond était honnête, ainsi que la manière de les jouer; les autres qui n'étaient que des bouffonneries & des obscénités. Sophron de Syracuse, qui vivait du tems de Xercès, passe pour être l'inventeur des *Mimes* décentes & morales. On dit que le Philosophe Platon prenait tant de plaisir à les lire, qu'après sa mort on les trouva sous le chevet de son lit; mais en général, ces Farces dont le but était l'imitation, n'avaient ni la finesse, ni la régularité des Comédies & n'étaient autre chose que des scè-

nes ébauchées , sans exposition , sans intrigue , sans dénouement. Le nom de *Mimes* leur était commun avec les Acteurs qui les représentaient , & chez les Romains ils s'appellaient , les uns *Planipèdes* , parce qu'ils jouaient avec la chaussure platte pour être plus agiles ; les autres *Sannions* , parce qu'ils avaient la tête rasée pour se faire mieux souffleter. Nous renvoyons cet article à celui de leurs Spectacles.

Il nous reste encore treize Tragédies d'Euripide , dont nous tâcherons de donner les extraits dans la livraison suivante , y compris , si l'espace nous le permet , la nomenclature des Poètes tragiques de son tems & dont jusqu'ici on a négligé de parler. Mais nous répétons encore une fois , que le désir d'être précis ne nous fera point sacrifier des détails nécessaires à la suite de cet ouvrage : plus nous avancerons , & plus on sentira que la connaissance du Théâtre Grec était la base de notre histoire , puisque ce même Théâtre est la source première dans laquelle toutes les nations ont puisé. Il ne fera pas moins important de suivre , pas à pas , Aristophane imité par Plaute & par Térence qui , à leur tour , l'ont été par Molière. A l'égard de Ménandre , nous n'avons point de lui de Pièces entières , & les Fragmens que nous en offrirons seront traduits , non du latin , mais du grec même , précaution que nous avons

prise pour présenter le plus fidèlement possible l'esprit & le génie de cet Ecrivain que nous quitterons ~~pour jeter~~ un coup-d'œil sur les Auteurs comiques qui ont été ou ses contemporains, ou ses successeurs.

Cette tâche une fois remplie, nos Tableaux deviendront plus rapides & plus amusans : plus rapides, parce que nous ne serons pas obligés de les charger d'une foule d'objets qu'il était essentiel de ne pas laisser ignorer au Lecteur. Plus amusans, parce qu'en rapprochant de notre siècle, chacun de nos demi-Volumes sera parsemé d'une quantité de faits & d'anecdotes que nous avons recueillis. C'est alors aussi que nous commencerons la suite de nos costumes dont nous allons incessamment fournir les modèles à la tête desquels nous mettrons les chars, les armes, en un mot tous les attributs dont les Anciens faisaient usage soit en paix, soit en guerre, & que nous avons adoptés sur nos Théâtres. Il résultera delà que nos premières livraisons seront les moins piquantes, & cela devait être dans cet ouvrage où l'ordre des tems ne nous permet pas de confondre les objets les uns avec les autres, mais nous oblige au contraire de suivre une marche qui indique exactement les progrès de la Scène dans les différens pays du monde.

Fin de la première Partie du second Volume.

de Sophocle & d'Euripide, l'historique des évènements qu'ils ont mis sur la scène & la manière dont ils les ont traités, le tableau des coutumes, des usages civils & religieux que ces trois Auteurs ont fait passer en revue dans leurs Pièces, l'explication de tous les traits de la Fable qu'ils ont employés ; que l'on joigne à cela ce que nous avons dit de l'origine de la Tragédie, de la Musique, des Chœurs, de la Danse des Grecs, du Genre Satyrique, des Masques, en un mot, ce que nous ajouterons sur les Ecrivains qui ont précédé ou suivi le siècle brillant d'Athènes, & l'on sentira que notre marche ne pouvait être plus rapide. Notre intention est d'offrir au Public le tableau que nous lui avons proposé, de l'enrichir de tous les détails qui lui appartiennent, de ne rien épargner pour les rassembler, & non d'ennuyer nos Lecteurs par une suite de Volumes inutiles. Plus nous irons en avant, & plus les matériaux que l'on nous procure de toute part, nous mettront à portée de satisfaire leur curiosité, soit du côté de l'Historique, soit du côté des Gravures.



SUITE DES TRAGÉDIES D'EURIPIDE.

HÉCUBE.

APRÈS la prise de Troye , les Grecs se retirèrent dans la Cherfonnèse Thracienne , accompagnés des principales Dames Troyennes qui , comme captives , leur étaient échues en partage , & de ce nombre était Hécube femme de Priam. Achille , avant sa mort , avait dû épouser Polyxène fille de cette Hécube , & à peine les Grecs font-ils sortis de leurs vaisseaux , que l'ombre de ce Guerrier paraît sur son tombeau & déclare à ses compatriotes que s'ils veulent sortir heureusement de la Cherfonnèse , ils doivent lui sacrifier cette jeune Princesse , comme un prix qu'il s'était réservé. Les Grecs animés par Ulysse croient devoir satisfaire les mânes d'Achille , & la malheureuse Hécube a tout-à-la-fois des larmes à répandre & sur Polyxène , & sur son fils Polydore que Polymestor Souverain de Thrace , prive de la vie pour s'emparer de ses richesses. Elles lui avaient été confiées par Priam , dans l'espérance que ce fils s'en servirait un jour pour venger les Troyens & pour rétablir la gloire de sa maison.

Hunc Polydorum auri quondam cum pondere magno

Infelix Priamus furtim mandarat alendum

Threicio Regi , cum jam diffideret armis

*Dardania , cingique Urbem obsidione videret.
 Ille ut opes fracta Teucrum , & fortuna recessit ,
 Res Agamemnonias victriciaque arma secutus
 Fas omne obrumpit , Polydorum obruncat , & auro
 Vi potitur. Quid non mortalia pectora cogis ,
 Auri sacra fumes ? (VIRG. ENÉID. I iv. 3.)*

L'ombre de Polydore sort de terre , avance jusqu'à l'entrée de la maison d'Hécube , lieu de la scène , & apprend au spectateur que le barbare auquel il a été remis , l'a tué & fait jeter dans la mer il y a trois jours. Ensuite il parle de sa sœur Polyxène dont le sang est demandé par le fils de Thétis , en un mot , il indique non-seulement le sujet de la Pièce , mais même les principaux évènements dont elle doit être remplie. Hécube paraît ; & Polydore se retire en s'écriant : Ah ! mère infortunée , qui avez passé du trône à la captivité , quelle je vous vois aujourd'hui & quelle je vous vis autrefois ! Un Dieu ennemi égale vos malheurs à votre félicité passée.

O lumière ! dit Hécube appuyée sur ses femmes , courbée sous le poids de ses années & de ses infortunes , ô lumière ! ô nuit ! quels songes m'ont agitée ! J'ai vu une biche qu'un loup furieux arrachait de mes genoux , j'ai vu le spectre d'Achille qui exigeait une Troyenne en présent. . . . Dieux ! écartez de ma fille ce triste présage ! Prière inutile ; ce songe affreux est vérifié par une des captives qui

vient lui annoncer que les Grecs veulent une victime, que cette victime est Polyxène, & qu'Ulyffe va venir l'arracher de ses bras.

Hécube désespérée appelle sa fille à grands cris, l'apperçoit, se précipite sur son sein & lui apprend que sa mort est résolue, mais Polyxène la subira sans regret, & elle ne gémit que sur le sort de sa mère.

Ulyffe paraît, & d'après le message dont il est chargé, on sent quel intérêt & quel effroi sa présence doit répandre sur l'ame des spectateurs.

Vous souvient-il, dit Hécube après lui avoir demandé la permission de parler, car elle était sa captive, vous souvient-il du tems où vous fûtes surpris à Troye sous le déguisement d'un espion ? Hélène vous reconnut & m'en instruisit ; vos pleurs me touchèrent, votre mort était certaine, vous la méritiez, & je vous sauvai la vie.

Ulyffe convient de tout, & le Lecteur devine combien cet aveu est adroit de la part d'Euripide qui par-là donne à Hécube le plus grand avantage sur le Roi d'Ithaque. C'est un des meilleurs morceaux de la Pièce, & l'on en jugera par la traduction suivante. Les vers ont un charme que n'a point la prose, & nous croyons devoir les citer toutes les fois que nous en trouverons qui appartiennent à notre sujet.

O ;

HÉCUBE, à *Ulysse*.

Souviens-toi de ce jour où d'une voix tremblante
 Et pressant mes genoux d'une main suppliante,
 Pâle & défiguré par l'effroi de la mort,
 A ma seule pitié tu remettais ton sort.
 Je reçus ta prière & j'épargnai ta vie,
 Je te fis échapper d'une terre ennemie.
 Tu dois à mes bontés ce jour qui luit pour toi,
 Et tu peux à ce point être ingrat envers moi !
 Ulysse outrage ainsi ma fortune abattue !
 S'il vit, c'est par moi seule, & c'est lui qui me tue.
 Il m'arrache ma fille ! ah ! cruel ! & pourquoi ?
 Quel Dieu vous a dicté cette exécration ?
 Quel Dieu peut condamner une fille innocente !
 Si le ciel a besoin d'une offrande sanglante,
 Vous a-t-il donc prescrit d'arroser ses autels,
 Non du sang des taureaux, mais du sang des mortels ?
 Est-ce Achille aujourd'hui qui veut une victime !
 Si ses mânes vengeurs s'arment contre le crime,
 O Grecs ! sacrifiez à l'ombre d'un Héros
 L'auteur de son trépas, l'auteur de tous nos maux.
 Sacrifiez Hélène, odieuse Furie,
 Et non moins qu'aux Troyens, fatale à sa patrie.
 Si d'une offrande illustre Achille est si flatté,
 S'il veut voir sur sa tombe immoler la beauté,
 Hélène à qui les Dieux l'ont donnée en partage,
 Rempporte encor sur nous ce funeste avantage.
 Hélène est plus coupable & plus belle à-la-fois.
 O vous à qui j'adresse une débile voix,
 Vous que j'ai vu jadis, dans un jour de détresse,
 Prostré devant moi, supplier ma vieillesse,
 Que l'équité vous parle, & soit juge entre nous.

Faites ici pour moi ce que j'ai fait pour vous.
J'ai plaint votre infortune, & vous voyez la nôtre,
Vous pressiez cette main, & je presse la vôtre.
Hécube est à vos pieds : Hécube est mère. Hélas !
Hélas ! n'arrachez point ma fille de mes bras ;
Ne versez point son sang : c'est assez de carnage ;
Mes revers sont affreux, ma fille les soulage,
Console mes vieux ans, adoucit mes douleurs,
Et me fait quelquefois oublier mes malheurs.
Ah ! ne me l'ôtez pas, ne me privez point d'elle :
La victoire jamais ne doit être cruelle.
Quel vainqueur peut compter sur un bonheur constant !
Je suis des coups du sort un exemple éclatant.
Je régnaï, j'étais mère, & je me crus heureuse.
Ma fortune a passé comme une ombre trompeuse ;
Un jour a tout détruit, & je ne suis plus rien.
Prenez pitié de moi, laissez-moi mon seul bien.
Parlez à tous ces Chefs, & que votre sagesse
De tant de cruautés fasse rougir la Grèce.
Les femmes, les enfans, dans l'horreur des combats,
N'ont point été frapés du fer de vos soldats.
Est-ce au pied des autels que souillant votre gloire,
Vous répandez le sang qu'épargna la victoire ?
Eh ! quoi ! pour des captifs désarmés & soumis
Serez-vous plus cruels que pour vos ennemis ?
Parlez, & révoquez l'arrêt de l'injustice,
La Grèce vous écoute, & doit en croire Ulysse.

Ulysse voudrait céder aux larmes d'Hécube,
mais il n'est que l'interprète de la volonté de ses
compatriotes, & ses compatriotes doivent tout à
la valeur d'Achille. Son ombre n'aurait-elle pas

droit d'être courroucée, si l'on refusait d'honorer sa mémoire ? Ce trait tombe sur les usages des Grecs qui avaient la barbare coutume d'offrir les plus nobles tribus aux mânes de leurs Héros.

O ma fille ! s'écrie Hécube désespérée, vous le voyez, on rejette mes vœux, essayez vous-même si vous aurez plus de pouvoir que moi. Prosterinée aux pieds de ce Prince inexorable, tâchez d'exciter dans son cœur quelque mouvement de pitié. Saissiez son faible, il est père.

Polyxène prend la parole, & autant la douleur de la Reine a fait verser de larmes, autant la fermeté de sa fille doit exciter d'étonnement & d'admiration.

P O L Y X È N E.

Ulysse, je le vois, vous craignez ma prière,
 Votre main fuit la mienne, & votre front sévère,
 Votre regard baissé se détourne de moi.
 Rassurez-vous ; des Grecs je remplirai la loi.
 De la nécessité je subirai l'empire ;
 On ordonne ma mort, & mon cœur la desire :
 J'aurais trop à rougir, si devant un vainqueur
 Trop d'amour de la vie eût abaissé mon cœur.
 Pourquoi vivrais-je encor ? J'ai vu régner mon père ;
 Polyxène, l'espoir & l'orgueil d'une mère,
 Croissait dans son Palais pour le plus beau destin,
 Pour voir un jour des Rois se disputer sa main,
 Pour aller embellir une Cour fortunée
 Qu'aurait énorgueilli ce superbe hyménée ;
 Et dans mes jours de gloire & de prospérité,

Je n'enviais aux Dieux que l'immortalité.
 Je suis esclave, hélas ! ce nom plein d'infamie,
 Ce nom seul me suffit pour détester la vie.
 Attendrai-je qu'ici pour combler mes revers,
 Un Maître à prix d'argent me donnant d'autres fers,
 Livre la sœur d'Hector aux plus vils ministères,
 Aux travaux destinés à des mains mercénaires,
 Et qu'un esclave impur, m'obtenant malgré moi,
 Vienne souiller mon lit où dut entrer un Roi ?
 Non, j'aime mieux la mort que cet excès d'injure,
 J'aime mieux aux Enfers descendre libre & pure.
 A qui perd tout espoir, il reste le trépas.
 Ulysse, je vous suis, n'arrêtez point mes pas,
 Ma mère, laissez-moi marcher au sacrifice,
 Oui, laissez-moi mourir avant qu'on m'avilisse.
 Le malheur, il est vrai, peut fraper tout mortel,
 Moins il est attendu, plus il semble cruel.
 Mais qui peut à l'opprobre abandonner sa vie !
 Ah ! le plus grand des maux sans doute est l'infamie.

H É C U B E.

J'adinire ton courage, & je pleure ton sort.
 Si du fils de Pélée il faut venger la mort,
 Grecs, où va s'égarer votre injuste colère ?
 Pâris est seul coupable, il est né dans mon flanc,
 Sur la tombe d'Achille épuisez tout mon sang,
 Frappez.

U L Y S S É.

Ce n'est pas vous qu'Achille nous demande,
 Des jours de Polyxène il exige l'offrande.

H É C U B E.

Immolez toutes deux. Confondez à l'autel,
 Et le sang de ma fille, & le sang maternel.

U L Y S S E.

Achille veut le sien , Madame , & non le vôtre ;
Et que ne pouvons-nous épargner l'un & l'autre !

H É C U B E.

Mourir avec ma fille est un devoir pour moi.

U L Y S S E.

Non , votre seul devoir est de suivre ma loi.

H É C U B E.

Vous me verrez sans cesse à ses pas attachée.

U L Y S S E.

Non , craignez de la voir de vos bras arrachée.

P O L Y X È N E.

Madame , écoutez-moi. (*A Ulyssé.*) Vous , dans votre rigueur,
Ménagez une mère , épargnez sa douleur.

(*A Hécube.*)

Ma mère , c'est assez combattre la puissance.
Ne souffrez pas du moins d'indigne violence.
Voulez-vous qu'à l'instant , d'un bras injurieux ,
De farouches Soldats vous traînant à mes yeux ,
Insultent à ce point votre rang & votre âge ?
Sauvez-nous toutes deux de ce cruel outrage.
Donnez-moi votre main : à mes derniers momens
Accordez la douceur de vos embrassemens.
Ma mère ! de ce nom que ma tendresse implore ,
Pour la dernière fois , ma voix vous nomme encore.
Mes yeux à la clarté vont cesser de s'ouvrir ,
Adieu , vivez , ma mère , & moi , je vais mourir.

H É C U B E.

De mes nombreux enfans cher & malheureux reste ,
Tu meurs ! & dans les fers je traîne un sort funeste !
Quel en sera le terme ! à quoi m'attendre encor !

P O L Y X È N E.

Que dirai-je à Priam , à votre fils Hector ?

www.libtool.com.cn
H É C U B E.

Dis que par tant de coups tour-à-tour éprouvée ,
Au comble des horreurs Hécube est arrivée.

P O L Y X È N E.

O sein qui m'a nourrie ! ô ma mère ! grands Dieux !

H É C U B E.

O gage le plus cher des plus funestes nœuds !

P O L Y X È N E.

Recevez mes adieux , Cassandre , Polydore ,
O ma sœur ! ô mon frère !

H É C U B E.

Hélas ! vit-il encore !

Je suis trop malheureuse , & je crains tout des Dieux.

P O L Y X È N E.

Sans doute , il est vivant , il fermera vos yeux.
Il vit , n'en doutez pas , cet espoir me ranime.

(*A Ulyssé.*)

Allons , couvrez du moins le front de la victime ,
Ulyssé , cachez-moi ma mère & ses douleurs ,
Je puis souffrir la mort , & ne puis voir ses pleurs ;
Venez , &c.

Hécube tend les bras à sa fille , fait d'inutiles efforts & tombe évanouie entre les bras de ses femmes qui chantent des strophes très-éloquentes

sur les malheurs dont les Troyennes sont accablées.

A l'instant même paraît Talthybius qui comme Héraut a présidé au sacrifice, & qui vient engager Hécube à rendre les derniers devoirs à Polyxène. Cruels ! s'écrie cette malheureuse mère en sortant de son évanouissement, cruels que vous êtes, vous avez pu l'immoler ! Cependant elle veut savoir le détail de cette horrible cérémonie, & Talthybius lui en fait le récit.

Pour ce grand sacrifice, on s'assemble, on s'empresse,
De jeunes Grecs rangés autour de la Princesse,
Devaient sous ma conduite accompagner ses pas,
La placer à l'autel, & l'offrir au trépas.
Pyrrhus vient, il saisit la victime docile,
Il l'entraîne lui-même à la tombe d'Achille,
Il prend un vase d'or, le remplit & soudain,
En l'honneur de son père il épanche le vin :
A l'armée en son nom j'ordonne le silence.

» Que ma voix en ces lieux attire ta présence,
» O mon père, dit-il, reçois aux sombres bords
» Ces dons religieux qui consolent les morts.
» Vois ce sang consacré que nous allons répandre,
» Ce pur sang d'une vierge appartient à ta cendre.
» Sois-nous propice, Achille ! ô mon père ! ô héros !
» Loin des Ports d'Ilion fais voguer nos vaisseaux,
» Que sauvés des écueils d'une mer en furie,
» Un retour fortuné nous rende à la patrie « !
Il dit, & tous les Grecs s'unissent à ses vœux,
Et nos cris supplians montent jusques aux cieux.
Dans les mains de Pyrrhus déjà le glaive brille ;

Ses regards m'ordonnaient de saisir votre fille.

» Arrêtez , nous dit-elle , ô Vainqueurs des Troyens !

» Prêts à mêler mon sang avec le sang des miens ,

» Epargnez moi du moins un inutile outrage :

» Ma mort doit être libre , & j'aurai le courage

» De présenter au glaive & ma tête & mon sein.

» Sur la fille des Rois ne portez point la main ,

» Polyxène acceptant un trépas qu'elle brave ,

» Ne veut point aux Enfers porter le nom d'esclave «.

Elle dit : mille voix parlent en sa faveur.

Agamemnon lui-même admirant son grand cœur ,

Souscrit à sa demande , & veut qu'on se retire.

Polyxène l'entend : elle arrache & déchire

Les voiles , ornemens de sa virginité ,

Et de son sein d'albâtre étalant la beauté ,

Elle tombe à genoux : Pyrrhus , frappe , dit-elle ,

Frappe , j'attends tes coups. . . Il se trouble , il chancelle :

La victime à ses pieds , l'aspect de tant d'appas ,

La pitié quelque tems semble arrêter son bras.

Mais Achille l'emporte en cette âme hautaine ;

Il enfonce le fer au cœur de Polyxène ,

Le retire fumant , le sang jaillit au loin.

Elle tombe expirante , & par un dernier soin ,

Elle rassemble encor la force qui lui reste ,

Pour n'offrir aux regards qu'une chûte modeste.

Elle meurt. Ce moment change tous les esprits.

Touchés de sa vertu , de son sort attendris ,

Tous , & Chefs & Soldats qu'un même zèle anime ,

A l'envi l'un de l'autre honorent leur victime.

Déjà par mille mains son bûcher est dressé.

Tous hâtent cet ouvrage , & d'un bras empressé

Le couvrent de présens , l'entourent de guirlandes ,

Se disputent le droit d'y porter des offrandes ;

Et tandis qu'on lui rend ces funestes honneurs ,
 J'entends gémir sa mère , & vois couler ses pleurs :

www.libtool.com.cn

(M. DE LA HARPE).

Hécube prie Talthybius de retourner vers les Grecs & de les engager à dérober la victime aux regards du peuple. Mais dans la misère où elle est réduite , elle ne fait quels dons funéraires elle portera sur son tombeau , & tandis qu'une de ses femmes va puiser de l'eau à la mer pour laver le corps de Polyxène , elle engage les Dames Troyennes à lui donner le peu de bijoux qu'elles auront pu soustraire à la rapacité des Vainqueurs. Ce retour sur sa pauvreté actuelle lui fait conclure que les richesses & les honneurs ne sont que vanité , & que l'on ne peut appeller vraiment heureux que celui qui donne le moins de prise aux revers. Le Chœur suit son exemple , & chante quelques strophes de morale déplacée à la fin de cet Acte rempli des plus grandes beautés.

Mais le reproche le plus essentiel que l'on puisse faire à Euripide dans cette Tragédie , c'est la duplicité d'action , défaut bien rare chez les Anciens. La première & la plus intéressante regarde le sacrifice de Polyxène ; la seconde consiste dans la vengeance qu'Hécube tire de Polymestor meurtrier de Polydore.

Le cadavre de ce jeune Prince a été précipité dans la mer qui l'a rejeté de son sein. Une cap-

tive Troyenne l'a trouvé sur le rivage & l'a fait apporter à la Reine : celle-ci croit que c'est le corps de sa fille , écarte les voiles qui le couvrent , & reconnaît son fils. On doit juger de sa douleur , de son désespoir qui devient une véritable fureur. Aussi la mesure des vers change-t-elle , & c'est ainsi que les Grecs traitaient les scènes extrêmement passionnées : ils les parfumaient de strophes , & les unes étaient chantées , les autres accompagnées du son des instrumens qui animaient tout-à-la-fois les Acteurs & les Spectateurs.

Hécube se souvient du songe qu'elle a eu la nuit précédente , devine l'auteur du meurtre de son fils , & voit paraître Agamemnon qui vient la presser de rendre les derniers devoirs à Polyxène ;

Un reste de fierté & la crainte d'un refus l'empêchent un moment d'implorer sa justice , mais la soif de la vengeance , l'intérêt d'un fils si cruellement massacré , l'emportent sur tout & elle tombe aux pieds du Roi de Mycènes. Larmes , prières , sollicitations , elle n'épargne rien pour toucher son Vainqueur ; c'est une Captive autrefois Reine , qui embrasse ses genoux , c'est une mère dont on a égorgé les enfans , c'est contre un traître qu'elle invoque le secours d'un ennemi généreux , & le fardeau de ses maux , la voix de sa patrie encore fumante , les hommes , les Dieux , le corps qu'elle montre au Chef des Grecs , tout demande qu'elle soit vengée.

Cette scène se retrouve en entier dans l'Andromaque de Racine ; & les moyens que cette Princesse ~~emploie pour~~ séduire Pyrrhus , sont les mêmes dont Hécube se sert pour attendrir Agamemnon.

Seigneur , voyez l'état où vous me réduisez.
 J'ai vu mon père mort & nos murs embrâsés.
 J'ai vu trancher les jours de ma famille entière ,
 Et mon époux sanglant traîné sur la poussière ;
 Son fils seul avec moi réservé pour les fers ,
 Mais que ne peut , &c. . . .

Enfin Cassandre est captive d'Agamemnon , Cassandre en est aimée , & la Reine dompte sa répugnance au point d'implorer son protecteur au nom de cette fille chérie. Mais Agamemnon veut que cet amour soit caché , Agamemnon fait que les sentimens d'une mère ne passent point dans les cœurs d'une armée , & tout ce qu'il peut accorder à Hécube , c'est de lui permettre de se venger , c'est de souffrir qu'une de ses femmes traverse le camp & aille de la part de cette malheureuse Reine engager Polymestor à venir la trouver pour un intérêt commun.

Après un Chœur sur le renversement de Troye & sur l'esclavage qui en est la suite , Polymestor se présente , & comme il croit son crime enseveli dans les flots , il fait à Hécube les protestations de l'attachement le plus inviolable. Hécube , de son côté , feint d'ignorer sa perfidie , & lui demande
 des

des nouvelles de son fils. — Se souvient-il toujours d'une mère? — Il voulait venir secrètement vers vous? — Et les trésors que Priam vous a confiés? — Ils sont en sûreté dans mon Palais.

Cependant Polymestor brûle de savoir le mystère que l'on doit lui révéler, & en conséquence, il veut éloigner ses enfans avec lesquels il est venu : non, lui dit Hécube, ils doivent être présens, ils doivent être instruits qu'il y a des trésors cachés sous un marbre noir dans les débris du Temple de Minerve à Troye. J'ai de plus, continue-t-elle, j'ai quelque argent que j'ai sauvé dans ma fuite, & je veux vous le remettre..... Entrez, faites ce qui convient, puis vous retournerez avec vos enfans au lieu où vous avez laissé mon fils.

Le Chœur témoin du piège que la Reine tend à son ennemi, en attend l'issue avec impatience, & bientôt il entend Polymestor qui s'écrie : *Ah ! l'on me perce les yeux.* En effet, les femmes de la Reine se jettent sur lui & l'aveuglent avec des fuseaux ou des aiguilles, tandis que la Reine massacre ses deux enfans.

Agamemnon accourt aux cris de Polymestor, & feint d'en ignorer la cause. Polymestor avoue qu'il a tué le fils d'Hécube, mais il ne l'a fait que pour servir les Grecs, que pour empêcher cet enfant de recueillir un jour les débris de Troye, en un mot, il veut capter la bienveillance du Roi de Mycènes

par toutes les raisons qu'il croit capables de le toucher.

www.libtool.com.cn
 Qui pensez-vous, lui répond Hécube, qui pensez-vous persuader par de pareils prétextes?... C'est votre avarice qui m'a ravi mon fils..... Si vous étiez l'ami des Grecs, que ne leur faisiez-vous part de cet or que vous avouez n'être pas à vous? que ne le distribuiez-vous à ces Guerriers épuisés & éloignés de leur patrie?.... Pour vous, Agamemnon, j'ose le dire, si vous soutenez Polymestor, vous ferez l'appui d'un coupable qui a violé la foi publique, & foulé aux pieds les loix les plus sacrées.

Mais Agamemnon est loin de le défendre, & Polymestor condamné lance contre lui, ainsi que contre Hécube, les imprécations les plus terribles. Celle-ci sera changée en chienne & précipitée dans la mer, prédiction que la Fable a justifiée : l'autre verra Cassandre égorgée par Clytemnestre, & périra lui-même sous ses coups : ces imprécations ont été vérifiées, & le Roi de Mycènes qui, selon la superstition des Anciens, ne les entendait qu'avec frayeur, ordonne que le coupable soit conduit & abandonné dans une Ile déserte..... Les vents deviennent favorables, la flotte se dispose à sortir du Port, & la Pièce finit.

Erasme qui l'a regardée comme une des plus belles d'Euripide, l'a traduite en vers latins, &

Lodovico Dolce en Italien; l'édition en a été faite à Venise l'an 1566. L'un & l'autre ont copié jusques à ses défauts, & il y en a de grands; mais on en est bien dédommagé par le tragique singulier, par le pathétique, enfin par le ton de naturel & de vérité qui règnent dans cet Ouvrage. Nous ne pouvons mieux le comparer qu'aux *Horaces* dans lesquels, malgré la duplicité d'action, Corneille a trouvé le secret d'intéresser jusqu'à la fin l'esprit & l'ame de ses spectateurs.

LES PHŒNICIENNES.

UN coup-d'œil sur l'historique des *Sept - Chefs* d'Eschyle, & sur celui des deux *Œdipe* de Sophocle, suffira pour donner une idée du sujet de cette Pièce qui n'est autre chose que la guerre d'Étéocle & de Polynice tués l'un par l'autre, c'est-à-dire la *Thébaïde* qu'Euripide a intitulée les *Phœniciennes*, du nom des femmes qui composent son Chœur. La suite développera les raisons qui l'ont engagé à les préférer aux filles Thébaines.

Dans l'*Œdipe Roi* de Sophocle, Jocaste se tue de l'instant qu'elle reconnaît que son fils est son époux; dans l'*Œdipe à Colone* du même, Œdipe est banni avant le combat de ses deux fils, mais dans

les *Phœniciennes*, Jocaste est encore vivante au moment de ce combat, & son mari ne s'exile qu'après l'événement. On trouvera dans cette même Tragédie plusieurs autres changemens qui prouveront que les traditions fabuleuses étaient fort différentes, quoiqu'également reçues.

On fait qu'Œdipe détrôné par Étéocle & par Polynice, les a chargés des imprécations les plus affreuses, & qu'il leur a prédit qu'ils s'entre-tueraient; que pour prévenir ce malheur, les deux frères sont convenus de se séparer & de régner alternativement chacun une année; qu'Étéocle ébloui par l'éclat de la couronne, a résolu de ne plus la quitter & a chassé Polynice; que Polynice a eu recours aux Argiens dont Adraste son beau-père était Roi, & qu'il est venu à Thèbes réclamer le sceptre à la pointe de l'épée.

Tel est le précis de l'exposition faite par Jocaste même qui avant de parler de cette funeste inimitié, raconte au Soleil, suivant l'usage Grec; tous les malheurs qui ont fondu sur sa famille, malheurs dont elle fixe l'époque à Cadmus fils d'Agénor auteur de la race de Laïus.

Daignez, dit-elle, ô Jupiter! daignez sauver notre déplorable maison & réconcilier mes fils; prière qu'elle fait à l'occasion de la trêve qu'elle a obtenue, & dont elle va profiter pour négocier

un accommodement entre Étéocle & Polynice qui doit entrer à Thèbes dont les murs sont investis par les Argiens.

Jocaste sort, & sa fille Antigone montée sur une balustrade du Palais, observe l'armée des assiégés. Cette Princesse est accompagnée d'un Vieillard qui lui en désigne les différens Chefs & lui fait appercevoir Polynice dont la tente est voisine de celle d'Adraste. Oh Dieux ! s'écrie Antigone, que ne puis-je, semblable à un nuage léger, parcourir l'espace des airs qui nous sépare, & embrasser ce cher frère exilé & depuis si long-tems malheureux !

Cette scène est une imitation du 3^e. Livre de l'*Illiade* dans laquelle Hélène assise sur le haut d'une tour, fait à Priam le portrait de tous les Généraux dont l'armée Grecque était composée.

Cependant les Phœniciennes alarmées se rendent aux portes du Palais, & le Vieillard prie Antigone de se retirer dans son appartement ; il craint que ces Phœniciennes ne trouvent mauvais qu'elle soit seule avec un homme. » Les femmes, dit-il, sont naturellement médisantes, & le moindre sujet est pour elles une source féconde d'entretiens. Elles augmentent le mal, & leur plus grand plaisir est de se détruire mutuellement «. Voilà bien Euripide.

Les Phœniciennes sont désolées de se trouver

retenues dans une Ville d'où elles étaient sur le point de fortir pour aller à Delphes en qualité de Prêtresses d'Apollon. C'était une coutume religieuse adoptée par les Phœniciens depuis qu'ils avaient été vaincus par les descendans d'Agénor, & l'élite des jeunes filles de Tyr était conduite aux Thébains qui les consacraient au culte du Dieu que nous venons de nommer.

Ces jeunes filles sont étrangères, mais alliées aux Citoyens de Thèbes dont elles se contentent de craindre le désastre par intérêt pour leur propre patrie, & c'est par cette raison qu'Euripide les a employées préférablement aux Thébaines qui, auraient favorisé trop ouvertement le parti d'Étéocle.

Polynice qui malgré la trêve craint quelque surprise de la part d'un frère capable de tout oser, Polynice, dis-je, arrive l'épée à la main, & la remet dans le fourreau à la vue des Autels : (c'étaient des asyles.) Les Phœniciennes se prosternent à ses pieds, suivant la loi imposée aux Captives, & celles-ci l'étaient de toute la maison d'Agénor. Elles avertissent Jocaste, & Jocaste vient se précipiter dans les bras d'un fils qu'elle aime au point que depuis son absence, elle a coupé ses cheveux & n'a porté que des habits de deuil. Ce fils répond aux tendres reproches que lui fait la Reine d'avoir contracté un mariage sans son aveu,

s'attendrit à l'aspect d'un Palais dans lequel il a passé des jours si chers à son souvenir, gémit sur le sort d'une mère qu'il a eu le malheur d'affliger, & ne songe qu'avec le plus grand chagrin que la nécessité le réduit à conduire des troupes contre sa patrie. Oui, continue-t-il, j'atteste les Dieux que c'est malgré moi que je combats contre ce que j'ai de plus cher au monde. . . . C'est à vous, ô mère ! qu'est réservée la gloire de terminer nos maux, de réconcilier deux frères ennemis, & de rappeler la paix si désirable pour vous, pour moi & pour l'Etat.

Étéocle s'avance, & autant son frère a mis de modération dans son discours, autant il semble désirer une réconciliation, autant l'usurpateur en paraît éloigné. J'escaladerais, dit-il, oui, j'escaladerais le ciel, & je pénétrerais aux entrailles de la terre, si à ce prix je pouvais conquérir la plus brillante des Couronnes. . . . Quelle lâcheté serait-ce de devenir sujet quand on s'est vu Roi ! Mais quelle honte de céder à un perfide qui ose venir les armes à la main désoler sa patrie ! quel opprobre pour Thèbes & pour moi, si la crainte des lances Argiennes me forçait de descendre du Trône pour y placer un Vainqueur ! Non, Madame, ce n'était point ainsi qu'il devait chercher à entrer en négociation avec moi. . . . Qu'il habite dans cette terre, j'y consens : mais qu'ayant

donné la loi , je me rabaisse à la recevoir de lui ; qu'il ne l'espère pas. . . . Equité tant qu'on voudra , je la respecte , mais si l'on peut jamais être injuste , il est beau de l'être pour régner.

- » Si violer la justice & le droit
- » Il est licite à l'homme en quelque endroit ,
- » C'est pour régner qu'il se le doit permettre .«.

Trad. d'AMYOT dans PLUR.

Jocaste représente à Etéocle quels sont les dangers de l'ambition , Divinité cruelle qui a détruit les Etats les plus florissans : elle lui montre en opposition les charmes de légalité d'où naissent la concorde & le bonheur , lui peint les inquiétudes , les peines secrètes , les soucis attachés à la possession du Trône , lui met devant les yeux tous les maux que sa défaite peut causer aux Thébains qu'il sacrifie au desir insatiable qu'il a de régner , enfin cette mère infortunée réunit tout ce qu'elle imagine devoir toucher un fils dont le malheureux père gémit au fond d'une prison. Et vous , dit-elle à Polynice , & vous , si vous prenez Thèbes , comment offrirez-vous des sacrifices ? de quelle inscription marquerez-vous les dépouilles sur le bord du Fleuve qui vous vit naître ? *Polynice* , direz-vous , consacrez aux Dieux ces armes enlevées à sa patrie qu'il a réduite en cendres. Ah ! mon fils ! puissiez-vous n'être jamais souillé d'une pareille

gloire ! Si au contraire vous êtes vaincu , de quel front retourneriez - vous à Argos en laissant nos champs couverts de ses Citoyens morts pour votre défense ? Adraste votre allié , n'entendra-t-il pas ces murmures ? Mettez , mes fils , mettez l'un & l'autre un frein à votre ambition. Hé quels maux ne doit-on pas attendre de deux Rivaux furieux qui tendent au même but !

Le Chœur unit ses vœux à ceux de Jocaste ; mais rien ne peut réduire Étéocle. Nul accord entre nous , répète-t-il à sa mère , nul accord que celui dont j'ai parlé. Je suis possesseur du Trône , je prétends l'être toujours , & vous , Polynice , sortez de ces murs , où vous y trouverez la mort. — Par quelle main , & qui ferait cet invulnérable qui oserait me frapper sans craindre un pareil destin ? — Moi. Tremblez à l'aspect de ce bras. — Moi , trembler ! la prospérité répand dans certains cœurs trop d'amour de la vie pour les rendre redoutables. — J'entends : c'est parce que vous me comptez pour peu dans un combat que vous venez à moi à la tête d'une nombreuse armée.

C'est ainsi que dans cette scène coupée vers à vers , & dialoguée avec la plus grande chaleur , c'est ainsi , dis-je , que les deux frères se piquent & se bravent mutuellement.

Polynice prend les Dieux de son pays à témoins

de l'injustice que l'on commet à son égard , il desire voir son père , il desire embrasser ses sœurs , mais Étéocle lui répond que ces Dieux ne sont plus les siens , que son père & ses sœurs le désavouent , & qu'il n'aura ni la satisfaction de les voir , ni celle de les embrasser. Quel sera votre poste , reprend Polynice outré de ce dernier affront ? — Pourquoi ? — Vous m'y verrez ? — C'est l'objet de mes vœux. Partez.

Jocaste gémit , ses enfans se séparent avec toute la fureur qui doit être la suite d'un pareil entretien , & le Chœur termine l'Acte par des chants sur la naissance de Thèbes , idée qui contraste avec sa destruction qu'Euripide affecte de faire craindre dans tout le cours de la Pièce.

Étéocle & Créon frère de Jocaste , sont avertis par un transfuge , que le dessein des Argiens est d'investir & d'attaquer en même-tems la Ville de tous les côtés. Étéocle veut sortir & fondre sur eux avec sa cavalerie , mais Créon s'oppose à ce que l'on tente une action décisive qui ne laisserait plus de ressource en cas de défaite , & il décide Étéocle à opposer un nombre égal de Guerriers célèbres aux sept Chefs qui doivent marcher vers les sept portes de Thèbes. Je vais les choisir & les poster , reprend le jeune Prince , ce serait perdre un tems précieux que de vous les nommer ; trait de critique qui tombe sur Eschyle. (*Voyez les Sept-Chefs*).

Cependant Étéocle peut mourir , & il laisse la Couronne à Créon qu'il charge de Jocaste & de ses sœurs. A l'égard de son père , il s'est attiré lui-même ses malheurs , & il n'est pas à plaindre , puisqu'il n'a pas craint de lancer des imprécations contre ses fils.

Tirésias a prédit que les Dieux puniraient Étéocle & Polynice de leur ingratitude envers Œdipe , & malgré le mépris qu'Étéocle a marqué pour ses prédictions , il desire que Créon le consulte. Mais le tems avance , & par un dernier trait de haine , il ordonne non - seulement que l'on prive Polynice de la sépulture , mais que l'on donne la mort à quiconque ferait assez hardi pour honorer ses cendres. Il prend ses armes & s'éloigne , le Chœur gémit sur les horreurs de la guerre , & Ménécée que son père Créon avait dépêché vers Tirésias , amène par la main ce Vieillard aveugle & courbé sous le poids de la vieillesse.

Les deux frères vont périr , Thèbes même est sur le penchant de sa ruine , il ne lui reste qu'une seule ressource , mais elle est trop cruelle , il veut la taire & se retirer. Créon le presse , il s'obstine à garder le silence , & consent enfin à s'expliquer pourvu que l'on écarte Ménécée : Créon s'y oppose , parce qu'il est sûr de sa foi , & Tirésias laisse échaper l'affreux mystère. *Si voulez sauver Thèbes , il faut immoler votre fils Ménécée.*

Mon fils ! s'écrie Créon au désespoir , sur quel fondement les Dieux peuvent-ils exiger ce barbare sacrifice ! Tirésias le lui explique , & pour cela il remonte jusqu'à l'histoire de Cadmus.

Ce Prince arrivé dans le pays Thébain , envoya ses compagnons puiser de l'eau à la fontaine *Dircé* gardée par un Dragon furieux qui les dévora. Cadmus le mit à mort , & par le conseil de Pallas , il en sema les dents sur un champ qui produisit aussi-tôt une armée de combattans. Mais à peine virent-ils le jour , qu'ils tournèrent leurs armes les uns contre les autres , & s'entre-tuèrent mutuellement , à l'exception de cinq qui aidèrent Cadmus à bâtir Thèbes. Le monstre que celui-ci a défait , était sous la protection de Mars , ce Dieu veut venger sa mort par celle d'un Prince issu des dents du Dragon , Ménécée est le dernier de cette race , & c'est à lui de périr , de teindre même de son sang la caverne habitée par ce Dragon ; telles sont les conditions imposées par l'Oracle.

Créon désolé veut prendre la place de son fils , & dans la crainte que Tirésias ne répande cet Oracle , il conseille à Ménécée de prendre la fuite , mais cette fuite serait honteuse , & de l'instant que son père adisparu , Ménécée court se dévouer au salut de sa patrie.

Le Chœur célèbre sa générosité , & à peine a-t-il accompli son sacrifice , que Jocaste sort du Palais ,

qu'un Officier vient lui annoncer qu'Étéocle & Polynice sont pleins de vie, que les Thébains sont vainqueurs, & que c'est à la mort de Ménécée que l'on doit ce favorable succès. En effet, le bruit de cette mort s'est répandu parmi les assiégés, & dans l'instant même Étéocle a distribué ses cohortes. L'action s'est engagée de part & d'autre, l'assaut est devenu général, & c'était à qui des Chefs ennemis escaladerait le plutôt les remparts de la Ville. Le plus intrépide était Capanée qui atteignait déjà aux créneaux à travers une grêle de pierres dont il se garantissait en se couvrant de son bouclier. Mais tout-à-coup Jupiter l'écrase de sa foudre, & la terre s'ébranle d'une manière effroyable. Ce Guerrier est déchiré en morceaux, ses cheveux voltigent en l'air, son sang coule, ses mains tournent çà & là, & l'on voit son cadavre enflamé tomber en forme de tourbillon. C'est un autre Ixion sur la roue. Adraste convaincu que Jupiter lui est contraire, fait sortir les assiégeans du fossé, &c.

N'en demandez pas plus, Madame, répond l'Officier à Jocaste qui brûle de savoir la dernière résolution d'Étéocle & de Polynice, vos enfans vivent, que pouvez-vous desirer ! Ces mots ambigus piquent la curiosité de la Reine, elle presse le Thébain, & il finit par lui avouer que les deux Princes sont convenus d'un combat singulier. On

les arme, on enflame leur courage , on immole des victimes dont les Prêtres interrogent les entrailles, &c..... Ce morceau est imité en entier du 3^e. Livre de l'*Iliade*.

Jocaste anéantie fait appeller Antigone , elle se présente , & le seul espoir qui reste à sa mère , c'est d'aller se jeter aux pieds des jeunes Princes. Antigone ne croit pas devoir paraître à la vue de deux camps , telle était la pudeur de ce tems-là , mais de l'instant qu'elle fait que tout est désespéré , elle est la première à presser Jocaste de partir. Malheureuse mère ! enfans déplorables ! s'écrie le Chœur , qui des deux se baignera dans le sang de son frère ? qui des deux dois-je pleurer !

Créon a recueilli les tristes restes de son fils , il vient les apporter à Jocaste , & les Phœniciennes ne l'ont pas plutôt instruit de ce qui se passe , qu'un Envoyé vient annoncer la mort des deux frères , & même celle de la Reine qui les voyant sur la poussière , a retiré l'épée du corps d'Étéocle , l'a plongée dans son sein & est tombée entre ses deux fils qu'elle tient embrassés. Il ajoute que ce fatal évènement a produit un nouveau combat entre les Thébains & les Argiens au sujet de celui que l'on devait reconnaître pour vainqueur , & que ces derniers ont été repoussés avec perte de six cens hommes.

On apporte dans le fond du Théâtre les corps

de Jocaste, d'Étéocle & de Polynice, Antigone les suit sans voile & les cheveux épars. Sa douleur n'a plus de bornes, elle sanglote, elle crie, & tout, jusqu'aux êtres inanimés, tout doit prendre part à son désespoir. Sur qui, dit-elle, sur qui répandrai-je les cheveux que je m'arrache! fera-ce sur une mère, ou sur les cruelles blessures de mes frères!... Sortez, Œdipe, sortez de vos ténèbres. Il s'avance, mais pourquoi le rappeler à la lumière qui ne luit plus pour lui? pourquoi le contraindre à sortir de son tombeau, lui qui n'est plus qu'un fantôme, qu'un cadavre animé?..... Vous n'avez plus de fils ni d'épouse, lui répond Antigone, votre funeste génie a fondu sur eux.

Œdipe gémit, Œdipe se croit au comble de ses malheurs, & Créon vient lui en préparer de nouveaux. Il est déclaré Roi de Thèbes, il veut que son fils Hémon épouse Antigone, il veut qu'Œdipe soit exilé, tel est l'Oracle de Tirésias, & ce jour même doit en voir l'accomplissement. L'infortuné Vieillard est anéanti, mais loin de s'abaisser à d'indignes prières, il déclare qu'il ne fléchira point le genou devant un Tyran, & ce Tyran ne lui réplique qu'en ordonnant que le corps de Polynice soit jeté hors du pays Thébain sans honneur & sans sépulture, qu'en prononçant peine de mort contre quiconque oserait l'inhumer.

Antigone outrée donne ses premières larmes

à son père , & se retournant vers Créon , elle lui jure que malgré lui , malgré tous les Thébains ensemble , elle ensevelira le cadavre de son frère..... Étéocle était Roi de Thèbes avant de mourir , il a décerné cette punition à Polynice comme ennemi de la patrie , en un mot , c'est un arrêt des Dieux , & si Antigone veut l'inhumer , il faut qu'elle s'inhume avec lui. L'environner d'un peu de poussière , le laver d'eau pure , enveloper ses blessures , l'embrasser , tout lui est refusé , & Créon ne veut pas qu'elle trouble par un deuil hors de saison , l'hymen dont il l'honore.

A N T I G O N E .

Doit tu m'honores , Tyran ! Me crois-tu donc assez lâche pour épouser ton fils !

C R É O N .

L'intérêt & la nécessité t'y réduiront.

A N T I G O N E .

La nuit que tu choisiras verra donc naître une Danaïde.

C R É O N .

Quelle audace ! ô ciel !

A N T I G O N E .

J'en atteste le fer dont je fais vœu de frapper cet époux.

C R É O N .

Hé pourquoi dédaigner cet hymen !

A N T I G O N E .

ANTIGONE.

Pour accompagner un père dans l'exil , pour mourir avec lui.....

C R É O N.

Hé - bien partez. Je délivre mon fils d'une Furie. (*Il sort.*)

Antigone s'associe à tous les malheurs d'Œdipe qu'elle conduit auprès de Jocaste qu'il touche pour la dernière fois , ainsi que ses malheureux enfans , & de ce moment , il prédit qu'Athènes sera le lieu de sa mort. La demeure sacrée de Neptune , dit-il , Colone me recevra. Ce sera mon asyle & mon tombeau. Partons , généreuse Antigone , puisque vous voulez être compagne de mon exil , & conduisez mes pas mal assurés.

Il demande son bâton , Antigone le lui donne , marque l'endroit où il doit poser chacun de ses pieds , & tous les deux se retirent après quelques réflexions sur leur félicité passée.

Si l'on en excepte la mort de Ménécée , épisode peut-être déplacé dans cette Tragédie , on verra que les évènements multipliés qu'elle renferme , sont liés avec le plus grand art , & concourent tous au même but. C'est le tableau des infortunes d'Œdipe & de sa maison , le dénouement en est le comble , & le spectateur y est conduit par un enchaînement de scènes plus inté-

ressantes les unes que les autres. Dolcé, Rotrou, Racine ont traité le même sujet, & le simple extrait de la Pièce des deux derniers suffira pour faire voir au Lecteur qu'ils ont été fort au-dessous de leur modèle. A l'égard de Dolcé, sa Jocaste n'est autre chose que la traduction d'Euripide, & le seul reproche que l'on puisse lui faire, c'est d'avoir changé la seconde scène, uniquement parce qu'il n'osait présenter Antigone sur une tour. Cependant cette situation est tout-à-fait théâtrale; d'ailleurs Homère en a fait usage, & d'après un pareil guide, Dolcé ne devait pas craindre de s'égarer.

M É D É E.

LES principaux personnages de cette Tragédie sont Médée & Jason qu'il est nécessaire de faire connaître, & cela sans démêler l'histoire de la Fable, puisque c'est la Fable qui fait le fond du Poëme.

Ce Jason était fils d'Eson & d'Alcimède : Eson en mourant le laissa sous la tutelle de Pélias, & celui-ci le fit élever par le Centaure Chiron. Mais à peine le jeune Prince fut-il sorti de l'enfance, qu'il gagna l'affection de son peuple au point que Pélias chercha tous les moyens de le perdre pour

s'assurer du Thrône. En conséquence, il fit entendre à Jason qu'il devait entreprendre la conquête de la *Toison d'or*, bien convaincu qu'il n'en reviendrait pas. Le bruit de cette expédition se répandit, les Princes Grecs voulurent y avoir part & se rendirent en Colchide où cette toison était pendue à un arbre & défendue par un Dragon monstrueux. Le vaisseau qui les portait fut nommé *Argo*, d'Argus qui l'avait fait construire, & de-là ces Guerriers furent appelés *Argonautes*.

Jason ne fut pas plutôt en Colchide, qu'il y devint amoureux de Médée fille d'Aëtas & fameuse Magicienne : Médée, à son tour, brûla pour Jason de l'amour le plus tendre, & à l'aide de ses enchantemens, il endormit le Dragon & le tua, s'empara de la toison & enleva sa Maitresse. Celle-ci fut poursuivie par son père, & pour le retarder dans sa marche, elle eut la barbarie d'égorger son frère Absyrthe & de semer ses membres le long du chemin.

Arrivée en Theffalie, son premier soin fut de venger Jason de la perfidie de Pélias qui l'avait exposé au danger le plus évident, & pour y parvenir, elle conseilla aux filles de ce Pélias de le tuer, de le faire bouillir dans une chaudière d'où il sortirait avec tout l'éclat de la jeunesse. Ces filles obéirent, & Pélias en fut la victime. Contraints de fuir après cet horrible attentat, Médée & Jason

abordèrent à Corinthe, & ce fut-là que Jason l'abandonna pour épouser Créüse fille de Créon. Ce dernier trait est le sujet de la Tragédie d'Euripide dans laquelle, emportée par sa jalousie, Médée massacre les enfans même qu'elle avait eus de Jason. Cependant quelques Auteurs ont voulu la justifier de ce meurtre, & si l'on en croit *Ælien*, il fut commis par les Corinthiens. Il ajoute que ce fut à la prière de ceux-ci que l'Auteur Grec le rejetta sur Médée, & que pour le payer de cette complaisance, ils lui firent don de cinq talens. Cette supposition ne nous paraît guère s'accorder avec le caractère d'Euripide, & ce qu'il y a de certain, c'est que parmi les différentes traditions qui nous ont été transmises sur Médée, il a choisi celles qui étaient les plus propres au Théâtre.

Plût aux Dieux, dit la confidente de cette Princesse en ouvrant la scène, plût aux Dieux que le vaisseau des Argonautes n'eût jamais abordé à Colchos, que les pins du mont Pélion n'eussent point été coupés pour construire ce fatal vaisseau, & que la Toison n'eût pas été enlevée ! Médée au désespoir atteste la foi violée, & les Dieux témoins de son hymen ; elle sèche de douleur & s'en laisse consumer. Semblable à un marbre, elle ne paraît avoir de vie que lorsqu'elle pleure son père, sa patrie & sa maison qu'elle a trahis pour suivre un

Etranger qui la trahit & la méprise à son tour.... Elle hait même ses enfans & ne peut plus supporter leur vue..... Je la connais ; un cœur aussi fier que le sien ne peut effuyer un outrage sans en venir à de cruelles extrémités.

Elle apperçoit les enfans de Médée accompagnés de leur Gouverneur, & le Gouverneur lui demande pourquoi elle a laissé sa Maitresse seule. La Confidente lui répond que cette infortunée est sortie pour aller raconter ses peines au Soleil, & sur ce que dit le Gouverneur du projet formé d'éloigner de Corinthe cette Princesse & ses enfans, la Confidente le presse de les dérober à la vue de leur mère dont la fureur semble annoncer quelque attentat funeste.

On entend de loin des cris & des plaintes, c'est Médée qui fait des imprécations contre ses enfans, contre Jason, en un mot contre elle-même. Les enfans se retirent, la Confidente débite une longue morale sur les foudres attachés au Trône, & les Dames de Corinthe attirées par les cris de leur Souveraine, viennent engager la Confidente à la prier de sortir de son appartement, à se prêter aux consolations qu'elles s'efforceront de lui procurer.

J'y vole, reprend la Confidente, mais je doute qu'elle veuille paraître..... Semblable à une Lionne farouche, elle nous effraie de ses regards

quand nous osons lui parler..... Que les hommes ont été peu sages ! Ils ont inventé le chant pour animer les festins. Que ne trouvaient-ils plutôt l'art de calmer les dépits cruels & les transports affreux qui produisent si souvent le renversement des maisons. C'est à guérir ces maux qu'il fallait employer l'harmonie.

Hugues Grotius a trouvé cette idée très-belle & l'a traduite en vers latins , Buchanan en a fait usage dans sa Médée , Aristophane au contraire l'a trouvée hors de propos dans une Tragédie , & nous croyons qu'il a eu raison.

A l'égard de l'exposition de la Pièce , nous doutons que l'on puisse la critiquer ; Phèdre la cite comme un des meilleurs morceaux de l'Antiquité , & pour tâcher , dit-il , de dérider les Censeurs de ses Fables. Cependant , ajoute-t-il , les délicats ont observé que Minos a vogué sur la mer Egée long-tems avant qu'Argus eût fabriqué le vaisseau qui porta son nom , & que ce vaisseau n'ayant pas été le premier , Euripide avait eu tort de le supposer tel.

Que voulez-vous dire , répond Phèdre à cette remarque , que voulez-vous qu'on vous fasse , Lecteur plus censeur que Caton , si les Fables ni petites ni grandes ne peuvent vous contenter ? Croyez-moi , n'allez point chicaner les Lettres , de peur qu'elles n'ayent leur tour à vos dépens. Ceci regarde ceux qui

font profession de tout dédaigner, & qui veulent s'attirer la réputation d'esprits supérieurs à force de blâmer les belles choses qui sont aussi éloignées d'eux que le ciel l'est de la terre.

Maudit Censeur, te tairas-tu ?

Ne saurais-je achever mon conte ?

C'est un dessein très-dangereux

Que d'entreprendre de te plaire :

Les délicats sont malheureux,

Rien ne saurait les satisfaire. (LA FONT.)

Médée ouvre le second Acte, & abandonnée de son époux, jouet d'une Cour étrangère, elle n'a plus de ressource que le tombeau. Ces tristes réflexions lui concilient l'affection du Chœur, c'était son projet, & les Dames Corinthiennes versent des larmes sur son sort, lorsque Créon vient brusquement lui signifier qu'il l'exile avec ses enfans. Son art dangereux, sa jalousie contre une rivale, tout lui fait une loi de cet exil, & la seule grace que Médée obtient après s'être abaissée jusqu'aux supplications, c'est un jour pour préparer sa fuite : Créon l'accorde avec d'autant plus de peine qu'il s'était attendu à des éclats, & les prières, le modeste courroux de Médée lui semblent plus redoutables que ses fureurs. Elle n'a demandé ce jour que pour mettre en sûreté ses malheureux enfans, mais ce jour expiré, elle sera punie de mort, si elle ose demeurer à Corinthe, & cette

dureté de la part de Créon qui se retire , rend le Chœur encore plus favorable à Médée qui ne s'est humiliée jusqu'à flatter un Tyran que dans l'espoir d'une vengeance éclatante. J'ai du moins , dit-elle , acheté l'avantage d'avoir vu le traître aveuglé au point de m'arrêter en ces lieux pour un jour , précieux jour où je sacrifierai le père , la fille & l'époux , mais en secret & sans éclat. Que si le destin me trahit , & m'oblige de précipiter ma fuite , je fondrai sur eux le poignard à la main , & dussai-je périr moi-même , ils périront. Ma fureur ne connaît plus de bornes. Non , vénérable Hécate , vous que j'ai choisie pour ma divinité tutélaire , il ne fera pas dit qu'ils aient eu le plaisir cruel de jouir impunément de mes larmes... Issue du Soleil , savante dans l'art des charmes , femme enfin , & par cela seul capable des plus hardis projets , ferais-je la fable du perfide Jason , & des vils descendants de Sisyphus ?

Ce Sisyphus était fils d'Eole , & commit tant de crimes , que les Poètes ont feint qu'il était condamné dans les Enfers à rouler continuellement une grosse pierre ronde du bas d'une montagne en haut , d'où elle retombait aussi-tôt... L'Hécate que Médée implore était fille de Jupiter & de Latone. Elle présidait à la magie & retenait pendant cent ans au-delà du Styx les ombres de

ceux qui étaient morts sans sépulture. Nous en avons parlé dans le premier Volume.

Médée fort, le Chœur applaudit à sa vengeance, vante la gloire dont elle va se couvrir en punissant un perfide époux, & justifie tous les crimes que les femmes peuvent commettre après un pareil outrage.

Médée reparait, Jason est avec elle, & la manière dont il veut excuser sa perfidie n'est pas plus heureuse que celle d'Enée vis-à-vis de Didon dans Virgile, de Pyrrhus vis-à-vis d'Hermione dans l'Andromaque de Racine.

Cependant Jason ne craint pas d'avancer qu'il ne s'unit à Créüse que par intérêt pour ses propres enfans; qu'il se croit quitte envers Médée qu'il a tirée d'un pays barbare pour la transporter au sein de la Grèce, région polie dans laquelle elle a trouvé les Arts & le bonheur; qu'à la vérité Créon l'en exile, mais qu'elle ne doit attribuer cette punition qu'à ses emportemens; & que dans quelque lieu qu'elle se choisisse un asyle, elle peut tout attendre de ses secours.

Hé dis-moi, lui répond Médée après l'avoir accablé des noms les plus odieux, après lui avoir reproché tout ce qu'elle a fait pour lui; chargée de tes mépris, où puis-je porter mes pas? Sera-ce dans ma patrie & dans le palais de mon père? Je les ai trahis pour toi. Serait-ce chez les mal-

heureufes filles de Pélías ? de quel œil reverraient-elles la main qui a tué leur père ? Plus de parens , plus d'amis pour moi , je t'ai tout facrifé.

Jafon réitère les offres qu'il a faites foit en argent , foit en gages d'hofpitalité , Médée ne veut rien accepter d'un parjure. Va retrouver , lui dit-elle , va retrouver ta nouvelle époufe. Tu languis en fon abfence , va cours à l'Autel , & hâte un hymen qui , grace aux Dieux , te coûtera plus d'un repentir.

C'est à-peu-près de cette manière qu'Hermione renvoie Pyrrhus vers Andromaque.

Perfide , je le voi ,

Tu comptes les momens que tu perds avec moi.

Ton cœur impatient de revoir ta Troyenne ,

Ne fouffre qu'à regret qu'un autre t'entretienne.

Tu lui parles du cœur , tu lui parles des yeux.

Je ne te retiens plus , fàuve-toi de ces lieux :

Va lui jurer la foi que tu m'avais jurée ,

Va profaner des Dieux la majesté facrée.

Ces Dieux , ces justes Dieux n'auront pas oublié

Que les mêmes fermens avec moi t'ont lié.

Porte aux pieds des Autels ce cœur qui m'abandonne ,

Va , cours , mais crains encor d'y trouver Hermione.

Jafon fe retire , Médée refte abîmée dans fes réflexions , & les Dames Corinthiennes remontent jufqu'à la fource de fes malheurs auxquels elles prient Vénus d'apporter un prompt remède. Le plus grand de ces malheurs , à leur gré , c'est de

vivre loin de sa patrie , chagrin dont elles sont exemptes.

A l'instant même, Egée Roi d'Athènes se présente sans être annoncé. Il revient de Delphes , où il était allé prier Apollon de lui accorder un héritier : Médée vole au-devant de ses pas , l'instruit de sa position , lui promet que par le moyen de son art , il verra l'accomplissement des vœux qu'il a formés , & lui demande un asyle dans ses états. Egée y consent , mais à condition qu'elle s'y rendra sans qu'il ait paru de concert avec elle , il s'éloigne , & Médée qui a levé le seul obstacle que le sort opposait à ses desseins , développe bien-tôt l'horrible plan qu'elle a concerté. Sous l'apparence d'une réconciliation sincère , elle va rappeler Jason , & lui faire présenter par ses enfans un don funeste à sa rivale , mais ce don n'est que le prélude de sa vengeance , & elle frémit elle-même en songeant à l'effroyable crime qu'elle va commettre , c'est le meurtre de ses enfans. Le Chœur lui représente l'atrocité de ce meurtre : le dessein en est pris dit-elle à une de ses compagnes : ta foi m'est connue , amène-moi ma victime. Confidente & femme , tu dois servir doublement mes fureurs.

O Athènes , reprennent les Dames Corinthiennes , climat chéri des Dieux , séjour de la sagesse , où l'on dit que les Muses ont fixé la divine har-

monie, où Vénus au bords du Céphise, répandit un souffle aussi doux que celui des zéphirs, où enfin Cypris, en couronnant de fleurs sa belle chevelure, a laissé les tendres Amours, & les Génies qui président aux beaux Arts... (*Après un moment de silence & en se retournant vers Médée.*) De quel œil, cette Athènes, cette ville si polie verra-t-elle une mère teinte du sang de ses enfans ?

Paraissez, dit Médée en appercevant Jason dans la première Scène du quatrième Acte, paraissez chers gages de mon hymen. Embrassez un père, étouffons nos haïnes anciennes, mon courroux cesse & je me réconcilie. Baisez la main paternelle... Ciel ! quel souvenir affreux vais-je me rappeler ! attendrie, & saisie de crainte, je ne puis retenir mes larmes.

Jason aveuglé par son amour ne devine point le coupable artifice de Médée qui l'amène au point de lui faire promettre d'engager Creïse même à s'opposer à l'exil de ses enfans, bienfait qu'elle reconnaîtra par un présent digne de cette royale épouse, une robe très-fine & une couronne d'or. Partez donc, ô mes fils, continue-t-elle, & allez trouver ma Souveraine, l'épouse de votre père : suppliez, pressez, obtenez votre grace, & faites qu'elle reçoive le don que vous lui portez. C'est un point nécessaire, allez, remplissez mon attente, & revenez m'annoncer un heureux succès.

Plus Médée parle , moins Jason ouvre les yeux ; il part , le Chœur prévoit les suites de sa crédulité , & les enfans reviennent accompagnés de leur Gouverneur. Il annonce à Médée que ses désirs font accomplis , & qu'ils ne feront point exilés ! Médée ne répond que par des pleurs & des soupirs , le Gouverneur en est étonné , & Médée le renvoie. Animée par le désir de la vengeance , attendrie par la nature , elle ne fait encore si elle doit céder à la fureur ou à la pitié ! mais la fureur l'emporte , & sa gloire , l'intérêt même de ses enfans , tout exige qu'elle accomplisse ses projets... au point où nous en sommes , dit-elle , mes fils ne peuvent éviter le trépas. Hé bien , puisque telle est leur destinée , ils recevront la mort de celle dont ils reçurent le jour. C'en est fait , leur arrêt est prononcé. Aussi-bien , je le vois , la couronne & la robe fatale auront eu leur effet. La Princesse expire. Fuyons , précipitons ma vengeance , & appellons mes enfans pour la dernière fois. Venez , mes fils , embrassez votre mère.... Allez , retirez-vous. Je ne puis plus soutenir leur vue... Je sens toute l'horreur du crime dont je vais me fouiller , mais la rage a banni la raison.

Médée attend en silence le succès de ses affreux présens , & le Chœur termine l'Acte par une morale assez froide sur les peines du mariage , & la tranquillité du célibat.

Fuyez, malheureuse Princesse, s'écrie un Officier du palais, fuyez, qu'attendez-vous? Le père & la fille expirent victimes de vos dons cruels. Ils expirent! reprend Médée. Racontez-moi tout les détails de cet événement: ce sera pour moi le comble du plaisir, si j'apprends que leur supplice a été affreux.

L'Officier commence son récit du moment où les enfans ont présenté à Créüse la couronne & la robe.. Elle se pare de ce double don, & consultant le miroir pour arranger ses cheveux, elle se regarde avec une secrète complaisance... Mais bien-tôt après, quel affreux spectacle! nous l'avons vue changer de couleur, ses genoux se déroboient sous elle. Ses yeux sont égarés, tout son corps est sans couleur. Elle jette d'horribles cris, toute la Cour s'émeut, & les femmes courent çà & là, les unes vers le Roi, les autres à Jason. Le mal était au comble, elle était sans voix. Incontinent elle se réveille, mais pour lutter avec un double mal, car la couronne qui environnait sa tête jettait un tourbillon de flammes, & la robe empoisonnée la consumait. Toute entourée de feu, elle se fuit elle-même, & secouant sa chevelure, elle tâche d'arracher cette fatale couronne. Vains efforts: plus elle en fait, plus la flamme redouble. Enfin elle tombe méconnaissable à tout autre qu'à un père. L'éclat de ses yeux & de son teint avait disparu.

Le sang mêlé de feu lui inondait le visage. Les chairs même tombaient comme les gouttes ardentes d'un flambeau... Créon se précipite sur elle, & la tient ferrée entre ses bras. Il veut se relever, mais les funestes ornemens de la fille s'attachent au corps du père, comme le lierre au laurier. Vainement il cherche à les détacher, s'il redouble ses efforts, la chair est enlevée. Les forces l'abandonnent, & contraint de céder au poison, il expire entre les bras de sa fille.

Le Chœur plaint Créüse, & Médée qui n'a satisfait que la moitié de sa rage, qui veut signaler sa fuite par le comble de la barbarie, Médée, dis-je, rentre pour aller massacrer ses enfans. On entend la voix de ces innocentes victimes, les Dames Corinthiennes voudraient les arracher à la mort, mais elles ne peuvent forcer les obstacles, & par leurs larmes, par leurs cris, elles tâchent de réveiller la pitié dans le cœur de cette nouvelle Ino.

Celle-ci était fille de Cadmus & d'Hermione. Devenue femme d'Athamas, & s'imaginant qu'elle était lionne, elle tua Léarque & Mélicerte ses deux enfans qu'elle croyait être des lionceaux. Rendue à elle-même, elle prit la vie en horreur, & se précipita dans la mer où Neptune la métamorphosa en Nymphé.

Instruit de l'horrible mort de Créüse, & du

meurtre de ses enfans par les mains de leur propre mère, Jason arrive, & furieux, il veut briser les portes. Mais Médée s'élève dans les airs sur un char que lui avait donné le Soleil son ayeul. Va, dit-elle à Jason, va rendre les derniers devoirs à ta nouvelle épouse. Je vais devenir celle d'Égée, & toi, après avoir assez vécu pour sentir tout le poids de ton infortune, tu périras accablé sous les débris du vaisseau des Argonautes.

On prétend que cette prédiction fut accomplie, & qu'un jour dormant à l'abri de ce vaisseau, Jason eut la tête fracassée par une de ses poutres qui se détacha. Cependant Jason voit ses fils dans le char, il les demande pour les ensevelir, il veut au moins les embrasser, rien ne lui est accordé, & Médée disparaît après ce dernier refus qui était le plus désespérant pour Jason, eu égard à la manière de penser des Anciens sur les morts & sur les funérailles.

Le sujet que nous venons de développer a été traité si souvent soit en Tragédie, soit en Opéra, soit en Ballet, que nous serons obligés d'en parler plus d'une fois, mais en peu de mots, d'après la connaissance que nous avons donnée de la Pièce d'Euripide qui a servi de modèle à toutes les autres. C'est une des raisons qui nous a engagés à nous étendre sur les Tragédies imitées des Grecs, parce que l'extrait des unes nous dispensera de faire ce-

lui

lui des autres , & nous mettra dans le cas d'épargner au Lecteur des redites qui sont toujours ennuyeuses.

www.libtool.com.cn

ANDROMAQUE.

DANS l'Andromaque de Racine , cette Princesse ne connaît d'autre mari qu'Hector & d'autre fils qu'Astyanax , dans Euripide elle tremble pour la vie de Molossus , enfant qu'elle a eu de Pyrrhus , & qu'Hermione veut faire mourir avec sa mère ; ainsi ces deux Pièces n'ont pour ainsi dire de commun que le nom & les seuls traits que l'Ecrivain Français ait empruntés du grec , ce sont la douleur d'Andromaque , & la jalousie d'Hermione. Il eût été choquant pour nous de voir une Princesse captive contrainte d'entrer au lit de son vainqueur plutôt en qualité d'esclave que d'épouse & allaitant même les enfans qu'il avait de ses autres femmes ; tout cela était dans les Mœurs anciennes , & Andromaque présentée sous cet aspect aurait été loin de nous intéresser.

Habitante de Phthie , Ville du domaine de Néoptolème fils d'Achille , cette Princesse ouvre la Scène chez Euripide , retirée dans un Temple au pied d'un Autel de Thétis , voisin du Palais de Pyrrhus. Elle a dérobé Molossus aux poursuites

de ses ennemis, & de cet asyle où elle s'est jettée pour éviter la mort, elle raconte l'histoire de ses malheurs. Hector traîné par les Coursiers d'Achille, Astyanax précipité du haut d'une tour ont été le prélude de ses maux, & forcée de donner la main au fils même de celui qui a détruit Illion, elle a vu la fière Hermione devenir l'épouse du même Pyrrhus; il est absent, & irritée par ses froideurs, furieuse de n'avoir point d'enfans, sa rivale veut profiter de cette absence pour la faire périr elle & son fils. Ménélas est d'intelligence avec Hermione, il a découvert la retraite de Molossus, il est au moment de le saisir, & la veuve d'Hector en est avertie par une de ses esclaves qui vient en secret l'informer de cette nouvelle.

Privée de Pyrrhus qui est allé à Delphes, & de Pélée qui est dans ses États de Pharsale, Andromaque prend le parti d'envoyer vers ce dernier qui est le moins éloigné, & l'esclave qui sent qu'elle expose sa vie, ne se charge qu'avec peine de cette dangereuse commission. Sa maitresse continue de déplorer ses infortunes, & des femmes Thessaliennes viennent prendre part à sa douleur.

Hermione paraît & lui reproche d'employer jusqu'à des philtres pour la rendre odieuse à Pyrrhus: tel est dit-elle, le génie des femmes Asiaticques; mais je saurai vous confondre & il n'y aura ni Autel, ni Temple, ni Déesse qui puissent vous

soustraire à la mort que je vous destine. Si la main de quelque Dieu ou de quelque mortel vous délivre ~~des vniennes~~ ~~com~~ fera pour vous contraindre à mettre bas votre fierté, & à ramper à mes pieds comme une esclave.

Pensez-vous que des yeux toujours ouverts aux larmes
Se plaissent à troubler le repos de vos charmes,
Et qu'un cœur accablé de tant de déplaîsirs
De son persécuteur ait brigué les soupirs ?

Tel est le sens des premières paroles de la réponse d'Andromaque dans Euripide, & Racine les a mises dans la bouche de Cléone. Mais croyez-moi, continue cette Andromaque dans l'Auteur grec, si Pyrrhus paie vos soins d'indifférence, ne vous en prenez qu'à vous-même. Votre fierté est le philtre dont vous vous plaignez. Au moindre sujet de mécontentement Pyrrhus vous voit piquée jusqu'à l'excès, vanter la gloire de votre Lacédémone, rabaisser Scyros, relever vos richesses au-dessus des siennes & préférer Ménélas à Achille. Hé le moyen de lui plaire à ce prix ! le faste sied mal à une femme, fût-elle épouse d'un mari intraitable.

Le Chœur fait tous ses efforts pour concilier ces deux rivales, mais Hermione se trouve offensée, Andromaque déclare qu'elle ne quittera point son asyle & son ennemie la menace de l'y faire brûler, ou de l'en arracher d'une manière outrageante. Elle sort, & les Thessaliennes termi-

nent l'Acte par des Chants sur le Jugement de Pâris, cause unique des maux qui ont fondu sur les Grecs & sur les Troyens.

Ménélas amène Molossus qu'il a découvert & le présente à Andromaque, persuadé que par cette ruse il saura la faire sortir de son asyle : il veut une victime, ou la mère, ou le fils, l'arrêt en est porté.

Andromaque éclate en invectives, & lui demande quels sont ses crimes pour être privée de la vie. Mais enfin, ajoute-t-elle, je rougirais de la sauver aux dépens des jours de mon fils. C'en est fait, j'abandonne cet Autel, voici votre victime, frappez... ô mon fils ! c'est pour toi que je me sacrifie. Si la pitié te laisse vivre, souviens-toi d'une mère, & si tu revois un père, raconte-lui en arrosant son visage de pleurs, jusqu'ou j'ai porté la tendresse pour toi.

Le Chœur tâche d'exciter la compassion de Ménélas, & non content d'avouer son coupable artifice, de jouir des droits qu'il a sur la vie d'Andromaque sortie de son asyle, Ménélas ne promet rien à Molossus qu'il abandonne à sa fille Hermione. Andromaque atteste les Dieux & l'équité, vaines prières, on ne l'écoute plus, & réduite au désespoir, elle accable les Lacédémoniens des imprécations les plus terribles. Euripide les loue ailleurs, & vraisemblablement ils étaient alors en guerre avec les Athéniens.

La mère & le fils font emmenés dans le palais pour être ensuite conduits à la mort, & cet intervalle est rempli par le Chœur qui après avoir parlé des maux que la pluralité des femmes entraîne après elle, gémit sur le sort des deux victimes.

Elles reparaisent, Andromaque est chargée de fers, & pour ne point se séparer de son fils en mourant, elle demande qu'on l'approche de son sein : la tendresse l'emporte, & elle presse cet enfant de se jeter aux pieds de Ménélas, mais Ménélas est inflexible.

Pélée arrive, c'est le commencement du troisième Acte, & ce Vieillard époux d'une Déesse, père d'Achille, ayeul de Pyrrhus, ce Vieillard, dis-je, que tant de titres rendent respectable aux yeux de Ménélas, voit avec autant d'indignation que de surprise, la situation d'Andromaque & de son fils.

Ils ont profité, dit cette mère éplorée, ils ont profité de l'absence de mon époux, & de l'abandon où je me trouve, pour me perdre, pour égorger un enfant qui ne leur a fait aucun mal. J'ose donc me jeter à vos genoux, Seigneur, car hélas ! ces liens que vous voyez m'empêchent de les embrasser.

Ecce trahatur passis Priameia Virgo

Crinibus à Templo. Cassandra, adytisque Minerva.

*Ad cælum tendens ardentia lumina frustra ,
Lumina , nam teneras arcebant vincula palmas.*

www.libtool.com.cn

(VIRG. Enéid.)

Pélée ordonne que l'on ôte les fers d'Andromaque , Ménélas le défend , & ces deux Princes dans une scène fort longue , se répondent mutuellement soit par des raisonnemens , soit par des injures.

Les coupables Amours d'Hélène , la bassesse que Ménélas a eue de la réclamer , la perfidie avec laquelle il a extorqué à son frère Agamemnon le serment d'immoler Iphigénie , le peu de courage qu'il a montré au siège de Troye où il a soigneusement caché ses armes , tandis que les autres ont su se parer de celles qu'ils ont ravies aux Héros dont ils ont été les vainqueurs , l'indigne ruse dont ce même Ménélas vient de se servir pour perdre Andromaque , rien n'est oublié de la part de Pélée , & le seul argument qui reste à Ménélas embarrassé de se laver de ces différentes imputations , c'est de représenter qu'il est honteux pour la mémoire d'Achille que son fils ait partagé sa couche avec la veuve d'Hector , & qu'il en ait eu des enfans.

Pélée s'avance vers Andromaque , la relève , lui ôte ses chaînes , ordonne à Ménélas de retourner à Sparte avec Hermione , & ne craint pas de lui annoncer qu'il saura lui préparer dans Molof-

fus un ennemi plus redoutable que Pâris. Ménélas est obligé de céder , & il se retire, mais en déclarant qu'après avoir terminé une guerre qui le rappelle dans ses Etats , il reviendra les armes à la main , venger la gloire de sa fille indignement outragée.

Semblable à une timide colombe qui vient d'échaper des serres du vautour , Andromaque craint encore que son Tyran ne l'emmène avec lui , mais Pélée lui fait sentir combien peu elle doit redouter la valeur de ce Tyran , & la reconduit dans le palais avec son fils , tandis que le Chœur envie le bonheur des grands qui par leurs alliances sont presque toujours sûrs de se soustraire aux plus affreux dangers.

Interdite , effrayée , ne sachant ou porter ses pas , une confidente d'Hermione vient apprendre au Chœur que sa Maitresse désespérée , inquiète de la colère de Pyrrhus , est résolue de se donner la mort , & en effet on entend dans le palais le bruit des domestiques qui lui arrachent le poignard dont elle veut se frapper. Elle paraît , & abandonnée d'un père qui vient de partir , livrée à la vengeance d'Andromaque , contrainte désormais de ramper aux pieds de l'Etrangère , elle demande le fer qu'on lui a ravi.

Le Chœur tâche envain de la calmer , & dans l'instant même , on voit arriver un Etranger qui

demande le palais de Pyrrhus. C'est Oreste à qui cette même Hermione avait été promise, & qui sous prétexte d'aller consulter l'Oracle de Delphes, venait en effet pour enlever son Amante pendant l'absence de Pyrrhus. Hermione enchantée de trouver un pareil appui, lui raconte son attentat & ses craintes, attentat qu'elle rejette tout entier sur les conseils de quelques-unes de ses femmes qu'elle compare à des Syrènes qui donnent les leçons les plus funestes, les unes par intérêt, les autres par passion, les autres enfin pour avoir des compagnes de leurs dérèglements.

Entrant chez moi femmes de mauvais nom

Ont ruiné mon los & mon renom. (PLUT. trad. d'AMYOT.)

Hermione les investive au point qu'elle pense qu'un mari sensé doit en interdire la visite à son épouse, & le Chœur en est tellement piqué qu'il ne pardonne ces injures à la Princesse, que parce qu'il les attribue à l'excès de sa douleur.

Ne craignez ni Pélée ni Pyrrhus, dit Oreste à Hermione décidée à le suivre : pour celui-ci, il a osé me reprocher d'être la proie des Furies après avoir été le bourreau de ma mère, il n'a pas craint de vous ravir à mon amour, & je cours laver mon affront dans le sang de cet orgueilleux Rival. Hermione, par son silence, consent à ce projet barbare, & elle part avec Oreste pour Delphes où le fils

d'Achille était allé demander raison à Phœbus de la mort de son père.

Pélée informé du départ secret d'Hermione avec Oreste, instruit le Chœur de tous les détails de la conjuration formée contre Pyrrhus, & il va envoyer vers lui, lorsqu'un Député vient lui annoncer sa mort. Oreste ne pouvait être encore arrivé à Delphes, & déjà il a commis le crime qu'il avait projeté; c'est une invraisemblance inexcusable, & nous n'en justifierions point Euripide.

Pyrrhus avait passé trois jours à Delphes, & l'on soupçonnait qu'il voulait reconnaître le Temple pour en enlever les trésors. Ce soupçon du peuple était fondé sur ce qu'il entendait Pyrrhus se plaindre d'Apollon comme assassin d'Achille. Le Sénat s'assemble, & l'on environne secrètement le Temple de Gardes. Cependant Pyrrhus commençait le sacrifice où il voulait expier la faute qu'il avait commise envers Apollon. Oreste se glisse dans le Temple, & par des bruits semés sourdement, il change les soupçons en évidence. A l'instant, les Delphiens armés assiègent Pyrrhus de toute part & le poursuivent l'épée à la main. Il se dérobe à leurs coups, se saisit des armes suspendues aux colonnes, s'avance vers l'Autel, fait face à tous les Assaillans, combat tout couvert de blessures, & ne succombe enfin que sous le nom-

bre de ses ennemis qui se disputent l'honneur de le frapper.

www.libtool.com.cn

Chacun se disputait la gloire de l'abattre ;
 Je l'ai vu dans leurs mains quelque tems se débattre ,
 Tout sanglant à leurs coups vouloir se dérober ,
 Mais enfin à l'Autel il est allé tomber. (*RACINE*).

On apporte son corps sur le Théâtre , Pélée désespéré l'embrasse , le baigne de ses pleurs , & le Cœur unit ses larmes aux siennes , lorsque tout-à-coup Thétis fend les airs pour venir consoler son époux par son propre exemple , Thétis qui toute Déesse qu'elle est , n'a pu s'opposer au Destin & empêcher la mort d'Achille. Elle veut donc que Pélée suspendant sa douleur , aille inhumer Pyrrhus à Delphes , afin de le venger par cet honneur , & de laisser à la postérité un monument de la violence d'Oreste. Elle exige qu'ensuite il se retire dans une grotte des Iles *Fortunées* où il verra Achille déifié , & dont il ne sortira que pour être enlevé par cinquante Néréïdes dans le Palais de Nérée , au sein duquel il obtiendra le titre de demi-Dieu. A l'égard d'Andromaque , elle ira chez les Molosses , elle y épousera Hélénius , & son fils Molossus , unique reste des Eacides , donnera des successeurs légitimes au trône de Molossie.

Le seul extrait de cette Pièce est plus que suffisant pour faire sentir au Lecteur combien l'Andro-

maque de Racine est supérieure à celle d'Euripide ; mais en général , il est nécessaire de faire grâce aux dénouemens fabuleux autorisés par la religion des Grecs , & qui étaient reçus dans leurs Tragédies comme ils le sont dans nos Opéras.

Quant à la duplicité d'action qui règne dans cet Ouvrage , elle est trop claire pour vouloir la déguiser ; l'une a pour objet la délivrance d'Andromaque , & l'autre la mort de Pyrrhus , faute d'autant plus blâmable , que la première n'a aucun rapport direct avec la seconde , & que Pyrrhus n'est sacrifié ni à l'amour ni à la jalousie d'Hermione , mais au seul ressentiment d'Oreste.

Malgré cela , cette Pièce qui , selon M. Boivin , a été jouée la vingtième année de la guerre du Péloponèse , cette Pièce , dis-je , a dû avoir un très-grand succès par l'allusion que le Poète y fait depuis le commencement jusqu'à la fin , à l'état où étaient alors entr'elles les Républiques de Lacédémone & d'Athènes. Celle-ci avait essuyé les pertes les plus considérables soit en Sicile , soit près d'Orope , & Euripide ne laisse échapper aucune occasion de relever sa gloire , tantôt en vantant le courage de ses Citoyens , tantôt en déprimant les filles de Lacédémone dont on ne devait attendre ni retenue ni pudeur , puisqu'elles ne rougissaient pas de s'exercer nues avec de jeunes garçons. C'est un des argumens dont Pélée se sert

pour confondre Ménélas sur le compte d'Hélène. Cependant les Athéniens avaient tout à craindre des *Lacédémoniens* assez puissans alors pour les écraser, & il est singulier que les Poètes se permîssent des invectives qui pouvaient hâter la ruine de leurs compatriotes.

LES BACHANTES.

L'ARRIVÉE de Bacchus à Thèbes & la mort de Penthée causée par sa mère & par sa sœur, voilà le sujet de cette Tragédie fort différente de celles que l'on a vues jusqu'ici, & qui vraisemblablement fut faite pour être jouée pendant les Fêtes de Bacchus. Il n'y est question que de ce Dieu, les Chœurs n'y célèbrent que lui, & cette Pièce semble tenir du genre *Satyrique*, non qu'il y ait des *Satyres*, mais des *Bachantes* dont l'enthousiasme & la fureur suppléent en quelque chose à la liberté de dialogue que les premiers se permettaient.

Bacchus ouvre la scène, se nomme & montre le sépulchre de sa mère Sémélé dans une Chapelle voisine du Palais. Les sœurs même de cette Sémélé Princesse Thébaine, ont osé dire qu'elle n'avait point été aimée par le Maître des Dieux, mais abusée par un mortel qui s'était dit Jupiter,

www.libtool.com.cn



J. D. Dugore del.

Ph. Trere sculp.

BACCHANT ET BACCHANTE.

www.libtool.com.cn

& que ce Dieu l'avait foudroyée pour la punir de son orgueil & de sa crédulité. Bacchus est outré de cette raillerie, & résolu d'en venger, d'établir son culte dans la Grèce, il a répandu une fureur divine dans le sein des Princesses & des Dames de Thèbes, qui couvertes de peaux de bêtes, couronnées de branches de vigne, & le thyrsé à la main, sont sorties de la Ville pour aller célébrer les *Bachanales* dans les forêts qu'elles font retentir de leurs hurlemens. Par cette punition, Bacchus forcera les Thébains au respect, mais surtout Penthée qui refuse de le regarder comme un Dieu, & pour hâter sa vengeance, il se retire après avoir ordonné à ses Prêtresses d'aller avec leurs tambours de basque former des Danfes Phrygiennes à la porte même du Palais, afin d'éprouver quel sera le procédé des Thébains à la vue des cérémonies pratiquées en son honneur.

Cette scène est suivie d'une hymne dans laquelle on célèbre l'origine des *Orgies* attribuée aux *Corybantes*, le bonheur de ceux qui sont initiés aux mystères de Bacchus & de Cybèle que l'on réunissait toujours, enfin la gloire & les courses des *Bachantes* qui durant leur folie sacrée, ne se nourrissent que de viandes crues & sanglantes, ne suivent que le Dieu qui les inspire, & qui les anime du geste & de la voix en secouant devant elles une torche ardente qu'il tient à la main.

C'était dans ces courses que ces femmes échouées sautaient, dansaient, faisaient des contorsions **extraordinaires**, & s'oubliaient au point de tuer ceux qu'elles rencontraient : de-là vient qu'on les appellait aussi *Thyades*, c'est-à-dire impétueuses ou furieuses, & l'on prétend que ce nom leur fut donné de *Thya*, la première qui institua les Fêtes de Bacchus. Malgré leurs défordres, elles étaient respectées du peuple, & nous en citerons pour garantir ce passage de Plutarque.

» Après, dit-il, que les Tyrans des Phociens
 » eurent pris Delphes, les femmes consacrées à
 » Bacchus furent saisies de fureur, & errant pendant
 » la nuit, elles se trouvèrent sans le savoir, à Am-
 » phisse, où fatiguées par l'agitation qu'elles avaient
 » éprouvée, elles se couchèrent & s'endormirent
 » dans la Place publique. Les Amphissiennes crai-
 » gnant que les Soldats ennemis ne fissent quelque
 » insulte à ces *Thyades*, coururent à la Place & se
 » rangèrent en cercle autour d'elles, afin que per-
 » sonne ne pût ni les approcher, ni troubler leur
 » sommeil. Lorsqu'elles furent réveillées, ces mê-
 » mes Amphissiennes leur servirent à manger, les
 » traitèrent avec honneur; & obtinrent de leurs
 » maris la permission de les reconduire hors la
 » Ville «.

Les Eliens avaient chez eux de ces espèces d'Energumènes que l'on nommait les *Seize*, parce

qu'en effet leur nombre n'était composé que de seize. Il existe plusieurs monumens anciens où elles sont représentées quelquefois seules, quelquefois avec des *Bachants*, des *Faunes*, des *Silènes* & des *Satyres*.

Celle dont nous donnons le dessin d'après M. Périer, est remarquable, tant par l'ornement de sa tête couronnée de lierre mêlé de *Corymbes*, que par la peau de bête mise au-dessus de sa longue robe, & par deux guirlandes qui se croisent sur le devant. D'une main, elle tient un bout de thyrsé, & de l'autre une grappe de raisin.

Le *Bachant* recueilli par le Cavalier Maffei, porte en bandoulière une peau de mouton, costume moins ordinaire aux *Bachants* & aux *Bachantes*, que celle de bouc. D'une main, il s'appuie sur un tronc d'arbre auquel est attachée une flûte de *Pan* à six tuyaux, & dans les deux, il a un rouleau, symbole des chants consacrés à *Bachus*.

Nous en sommes restés à l'hymne que le Chœur lui adresse dans Euripide, & à peine est-elle finie, que l'on voit paraître *Tirésias* & ensuite *Cadmus* à qui la célébration des *Orgies* a fait tourner la tête au point que couronnés de lierre & revêtus de peaux, ils veulent, malgré leur âge, courir & danser en l'honneur du nouveau Dieu.

Penthée fils de la fille de *Cadmus*, & à qui ce Vieillard avait remis l'Empire, parce qu'il n'était

plus en état de le gouverner, Penthée, dis-je, arrive, & furieux de ce qu'il vient d'apprendre, il a fait jeter dans les prisons une troupe de Dames Thébaines, qui sous le prétexte d'honorer Bacchus, s'abandonnaient à la débauche la plus scandaleuse. Il jure de traiter de même sa mère Agavé, ainsi que les Princesses dont un jeune imposteur (c'est Bacchus) a fasciné les yeux & enivré les esprits du culte de je ne fais quelle Divinité dont il a usurpé le nom. Il traite ce prétendu imposteur de la façon la plus outrageante, & ne se propose pas moins que de le faire pendre.

Il jette les yeux sur Cadmus & sur Tirésias; il ne peut revenir de l'équipage dans lequel il les voit & leur reproche dans les termes les plus durs la faiblesse qu'ils ont de participer à ces cérémonies aussi ridicules que déshonorantes.

Le Chœur n'entend qu'avec peine ce discours qui lui paraît de la plus grande impiété, & Tirésias après avoir fait un éloge pompeux de Bacchus qui bien-tôt sera révéré de toute la Grèce, Tirésias d'accord avec Cadmus, n'épargne rien pour engager Penthée à honorer ce Dieu dont il est l'allié; mais trop prévenu pour se rendre, Penthée ordonne à quelques-uns de ses Officiers de pénétrer de force dans la maison de Tirésias, d'y briser les couronnes & les ornemens sacrés; à quelques autres de chercher l'imposteur & de
le

le lui amener enchaîné : Tiréfiàs plaint Penthée, ne lui prédit point le malheur qui le menace, & fort avec Cadmus pour aller prier le Dieu du vin d'épargner Thèbes & fon Aveugle Roi. Le Chœur condamne de nouveau les blasphèmes qu'il vient d'entendre, & finit par établir une morale fort aifée à fuivre, car elle confifte, non à être trop fage, mais à favoir jouir du préfent.

On amène Bachus, ou plutôt il s'est offert de lui-même aux Officiers de Penthée avec un air fi ferein & fi tranquille, que ces Officiers en ont été défarmés. Autre prodige, c'est que les *Bachantes* emprisonnées ont vu leurs fers tomber, & les portes de leurs prisons s'ouvrir.

Malgré ces merveilles & quantité d'autres dont Bachus a rempli la Ville de Thèbes, Penthée lui adrefse les paroles les plus humiliantes; Bachus y répond mais fans fe découvrir; il fe confesse Lydien, fe dit initié par le Dieu même dans les mystères, ainsi que dans les *Orgies*, & il vient les introduire chez les Grecs : Penthée s'emporte, Bachus lui déclare qu'il faudra échaper de ses mains & le punir : le Roi ordonne qu'on le lie, & qu'on l'enferme dans le cachot le plus obscur. Le Chœur qui n'a pu deviner que cet Etranger était Bachus, le Chœur, dis-je, l'appelle à grands cris, & soudain l'on entend une voix céleste, c'est le Dieu qui parle à ses Prêtresses. A l'instant même, une

partie du palais de Penthée s'ébranle & s'écroule. Brûlez , s'écrie le Chœur , brûlez l'afyle d'un Roi impie. La flame , en effet , brille de toutes parts , & cette flame sort du tombeau de Sé-mélé outragée dans la personne de son fils.

Cependant Bachus toujours sous la forme d'un Lydien , vient rassurer les femmes du Chœur qui commençaient à s'effrayer. Il a fasciné les yeux de Penthée auquel il a fait poursuivre tantôt un taureau , tantôt un spectre qu'il a pris pour l'inconnu , & à peine a-t-il fini son récit que le Roi paraît. Je suis libre , lui dit Bachus , je l'avais prédit. Environnez-moi de murs & de tours , ce sera avec aussi peu de succès. Mais non , écoutez ce Berger qui s'avance , je ne fuirai pas.

Ce Berger arrive du mont Cythéron , & vient raconter à Penthée les prodiges opérés par les *Orgies*. A la voix d'Antinoé mère d'Actéon , d'Agavé mère du Roi , & d'Ino sœur du même Prince , les *Bachantes* endormies se réveillent , se lèvent & commencent leurs courses. L'une d'elles frappe un rocher avec son thyrsé , & à l'instant il en sort une source d'eau. Une autre secoue sa torche sur la terre & la terre s'ouvre pour faire jaillir une fontaine de vin. Ici ces mêmes thyrses produisent du lait , là des rayons de miel qui découle avec abondance. Le Berger ajoute , que de concert avec ses compagnons , il a voulu

s'emparer de cette troupe de femmes pour les amener au palais, mais que semblables à une troupe d'oiseaux, elles ont volé d'un pied léger vers les Villes d'Yfia & d'Erythra, où elles ont mis tout à feu & à sang. Leurs têtes, dit-il, paraissent entourées de flammes qui ne les confument pas. Les habitans prennent les armes, leurs traits s'émeussent sur le corps des *Bachantes*, tandis que les thyrses de celles-ci portent des coups certains & inévitables. En un mot, des femmes remportent la victoire sur des hommes, témoignage assuré de la puissance du Dieu qui les protège & qui combat pour elles.

Le premier mouvement de Penthée est de punir par la mort des excès aussi révoltans, mais le Berger lui promet de ramener les *Bachantes* sans violence, lui propose d'être lui-même le témoin de leurs *Orgies*, & troublé par le pouvoir secret de *Bachus*, Penthée se rend à cette proposition. *Bachus* prédit qu'il court à sa perte, & les femmes se répètent entr'elles que les Dieux poursuivent toujours les impies, que le supplice pour être lent, n'en est pas moins assuré.

Penthée reparait déguisé en *Bachante*, & *Bachus* le tourne en ridicule : il croit voir, lui dit-il, une des filles de *Cadmus*, il lui arrange ses cheveux, sa coëffure & sa robe, il lui apprend à tenir son thyrses avec grace, lui parle du combat

qu'il va entreprendre, & lui présage que couvert d'une gloire immortelle, il en reviendra porté sur les bras de sa mère. Il est inutile de faire remarquer la cruauté de cette ironie. Comment les Grecs pouvaient-ils en supporter de pareilles dans la bouche d'un Dieu?

Penthée a l'esprit égaré au point qu'il veut traverser la Ville dans le costume ridicule dont il est revêtu, & qu'il demande en partant s'il ne pourra pas enlever tout-à-la-fois & les *Bachantes* & le mont Cythéron : on lui répond qu'il le pourra, il s'éloigne, & déjà le Chœur croit le voir déchiré par les *Thyades*.

Ce désir est bien-tôt accompli, & un Envoyé vient annoncer la mort de Penthée surpris au haut d'un arbre d'où il observait les *Orgies*. Rassemblées par une voix céleste qui leur crie : *vengez-moi, vengez-vous*, les *Bachantes* accourent à travers les torrens & les rochers, comme si Bacchus les eût poussées de son souffle puissant. Au milieu de leur course elles voient Penthée, elles s'arrêtent, leur fureur redouble, les pierres volent sur ce malheureux Roi, & comme il était défendu par sa situation, les *Bachantes* déracinent l'arbre avec lequel il tombe dans les mains de ses ennemies. Il veut se dérober au sort qui l'attend, il implore Agavé, & Agavé qui a donné l'exemple de la vengeance, rapporte au bout de son

thyrsé la tête de cet infortuné. Elle revient avec ce funeste trophée, gage affreux d'une victoire qui va lui coûter bien des larmes.

Elle arrive en effet avec les restes de son fils qu'elle prend pour un lion déchiré de ses mains, elle reçoit les félicitations des *Bachantes*, & les invite au festin où elle veut leur servir la proie quelle rapporte : elle veut la faire voir au peuple, à Penthée, à Cadmus : elle les appelle, Cadmus paraît. Il a rassemblé les membres épars de Penthée, & ce n'est qu'avec la plus grande peine qu'il ouvre les yeux d'Agavé sur le meurtre qu'elle a commis. Furieuse, désespérée, elle verse des larmes de sang sur la mort de son fils, & contraints de se séparer par l'ordre même de Bacchus, le père & la fille se quittent, l'un pour s'exiler à jamais de la Grèce, l'autre pour sortir de Thèbes, accompagnée de ses sœurs, qui comme elles, se retireront si loin qu'elles perdront de vue le cruel mont de Cythéron.

Cette Pièce a dû avoir du mérite aux yeux des Grecs, attendu le culte qu'ils rendaient à Bacchus, & les Fêtes qu'ils célébraient en son honneur, mais elle ne peut nous paraître que bizarre & même révoltante à plusieurs égards. Les choses les plus absurdes étaient autorisées par la religion des Anciens, & d'après les détails que nous donnerons des *Bachanales* des Romains, on ne fera

point étonné des extravagances que renferme cette Tragédie.

www.libtool.com.cn

LES SUPPLIANTES.

LORSQUE Polynice redemanda le trône à Etéocle, il vint l'attaquer à la tête d'une armée d'Argiens dont un très-grand nombre périt sous les murs de Thèbes. Créon fit jetter leurs cadavres avec défense de leur rendre les derniers devoirs, & conduites par Adraсте Roi d'Argos, leurs mères, leurs épouses prennent le parti de venir à Eleusine dans le Temple de Cérés, pour y supplier Thésée Roi d'Athènes de s'armer contre Créon, de les venger de l'affront qu'elles en ont reçu, enfin de faire inhumer dans ses Etats une foule d'illustres morts à qui l'on refusait la sépulture dans le pays Thébain.

Ethra mère de Thésée leur a promis son appui, & c'est elle qui ouvre la scène, prosternée au pied d'un Autel, & environnée de Prêtres. Le Temple est rempli de femmes qui portent des branches d'olivier avec des bandelettes de laine, & dans le vestibule on voit Adraсте qui la tête voilée, est entouré des enfans des Dames Argiennes.

O Reine, disent-elles à Ethra, vous savez par vous-même ce que c'est qu'être mère. Prenez part

à notre deuil , & par le secours de Thésée , rendez-nous ce que nous eûmes de plus cher. Ce n'est point la Déesse que nous venons supplier , c'est vous seule. Mère d'un Roi fortuné , vous pouvez adoucir notre misère , & nous ne demandons pour toute grâce que les tristes restes de nos fils , pour les embrasser & les arroser de nos pleurs.

Thésée paraît , il entend des cris , il tremble pour sa mère , il la voit à l'Autel , il y vole , & au milieu d'un Chœur coupé alternativement par des paroles & par des gémissemens , il est instruit de la demande que l'on vient lui faire.

Blanchi sous le Diadème , reprend Adraсте en se dévoilant , & plus heureux autrefois , je dois rougir d'embrasser vos genoux. Jugez de mes malheurs par la situation où vous me voyez réduit. Rendez-nous nos chers morts. Songez que ces mères infortunées ont entrepris un pénible voyage , & qu'elles ne veulent que réndre à leurs fils des devoirs qu'elles auraient dû attendre d'eux , songez qu'il sied à l'homme heureux de jeter des regards propices sur les personnes affligées.

Adraсте ajoute qu'il a eu tort de donner ses filles à deux exilés , Tydée & Polynice , que cette alliance l'a engagé dans la guerre de Thèbes , qu'il l'a entreprise contre la volonté des Dieux , & que pour surcroît de maux , il n'a point dans ses Etats de ressources suffisantes pour attaquer Créon.

Thésée fait un long discours sur la providence des Dieux, sur le respect dû aux Oracles, sur le danger des esprits remuans dans un Etat, en un mot sur l'imprudencce d'Adraste, & refuse absolument de le servir. Le premier mouvement d'Adraste est celui de la fierté, mais bien-tôt il en revient à des prières qui appuyées par celles du Chœur, seconnées par les larmes d'Ethra, ébranlent Thésée au point qu'il se rend, & l'Acte finit par des actions de grâces, par un éloge des Athéniens & de leur Roi.

Thésée députe vers Créon un Héraut d'armes qu'il charge d'offrir à ce Prince l'amitié des Athéniens s'il rend les morts d'Argos, mais de lui déclarer la guerre la plus forte, s'il les refuse. A l'instant même, arrive un Envoyé de Créon qui demande le Monarque d'Athènes: Thésée lui apprend qu'il est le Chef, non le Souverain de ses peuples (flatterie de la part d'Euripide) & cette réponse fait naître une très-grande discussion sur le Gouvernement Monarchique & Républicain, discussion qui retarde absolument la marche de la Tragédie.

Cependant Thésée outré de la liberté que l'Envoyé de Créon met dans ses discours, lui demande quel est le sujet de son ambassade, & l'Envoyé le lui annonce avec hauteur. Au nom de son Maître il défend à Thésée de recevoir Adraste,

& s'il est arrivé, il ordonne qu'on le chasse avant le coucher du soleil.

Adraсте ne peut se contenir, Thésée l'arête, & l'on doit pressentir quelle est sa réponse: fléau des impies, protecteur des malheureux, il maintiendra la loi sacrée de donner la sépulture aux morts, il redemandera les armes à la main les Argiens que l'on en a privés, & lui-même annoncera son arrivée à Créon. Partez, continue-t-il à l'Envoyé, & vous Adraсте, demeurez dans mes Etats: je me réserve l'honneur de la victoire. Le Chœur attend tout de son courage, & balancé tour-à-tour par la crainte & par l'espérance, il prie les Dieux de favoriser l'entreprise des Athéniens.

L'exécution suit le projet de près, car à peine les chants ont-ils cessé que l'on vient annoncer l'attaque & le triomphe de Thésée; il a recouvré les morts, il leur a rendu les derniers devoirs, & il fait rapporter chacun dans leur cercueil, les corps des sept Chefs qui présidaient à l'expédition de Polynice. Chaque mère, chaque épouse pleure un fils ou un mari, & les apprêts que l'on fait pour célébrer leurs funérailles sont un mélange de joie & de tristesse, de victoire & de deuil, qui produit un effet assez singulier.

Thésée est curieux de connaître le caractère des sept Capitaines qui assiégèrent Thèbes, & Adraсте

le; lui peint les uns après les autres. Ce morceau dans lequel Euripide donne une idée de la vertu des Grecs & de leur façon de la concevoir; ce morceau est-il placé dans une Tragédie, & sur-tout dans un moment où l'on ne devrait entendre que l'expression de la douleur? les Argiennes reviennent à ce sentiment & répandent de nouvelles larmes, tandis que l'on construit le bûcher de Capanée guerrier célèbre que Jupiter avait foudroyé pendant le combat. (*Voyez les Phœniciennes.*)

Sur la cime d'un rocher voisin paraît l'épouse de ce Capanée; c'est Evadné qui déclare publiquement qu'elle va se jeter au milieu des flammes pour y être consumée avec son mari, qu'elle s'est dérobée à la maison paternelle pour exécuter ce projet, & que rien ne pourra l'en détourner. Son père Iphis la suit, la demande, l'aperçoit & la presse de descendre; prière inutile, le bûcher est en feu & elle s'y précipite.

Le Chœur pousse les cris les plus attendrissans, & Iphis désespéré voudrait n'avoir jamais été père. Il a perdu son fils devant Thèbes, il voit périr sa fille, il jure de ne jamais retourner dans des lieux où il ne trouverait qu'une affreuse solitude, enfin il n'a plus & ne veut plus de ressource que la mort.

On recueille les cendres, on les apporte, Thésée

les remet aux Argiens & leur recommande de ne point oublier ce qu'il a fait pour eux. A l'instant même, Minerve descend, & elle exige que les Argiens s'engagent par serment à ne jamais porter les armes contre Athènes; Adraste le prononce au nom de son peuple, & se lie par les imprécations les plus terribles contre l'Argolide, si un jour ses habitans venaient à violer la sainteté de ce serment. Minerve promet ensuite aux enfans des morts qu'un jour ils vengeront leurs pères, & cette prédiction s'accomplit dix ans après, c'est-à-dire vers la 92^e. *Olympiade*, tems auquel ces jeunes Guerriers renversèrent Thèbes sous la conduite d'Alcméon fils d'Amphiaraiis.

Cette Tragédie purement politique n'a été faite que pour flatter les Athéniens, & à quelques détails près, nous sommes loin de croire qu'elle inspire beaucoup d'intérêt à nos Lecteurs; aussi en avons-nous fait l'analyse en peu de mots, & nous n'y ajouterons qu'une observation sur un usage des Anciens: c'était celui de la sépulture. On la refusait à quiconque avait été consumé par le feu du ciel, & Capanée fait exception à la règle. Mais son bûcher est élevé dans un endroit séparé des autres; la religion exigeait ces fortes de scrupules. (*Voyez Funérailles des Grecs, première Partie, Tome I.*)

www.libtqol.com.cn R H É S U S.

» **T**ÉLÉMAQUE, dit Pénélope dans une lettre qu'Ovide lui fait écrire à Ulyffe, Télémaque a fu de Nestor, & moi de ce cher fils, l'Histoire de Rhésus & de Dolon immolés par vos coups, & comment l'un fut la victime du sommeil, & l'autre d'une surprise. Quoi ! Ulyffe, vous avez perdu le souvenir de Pénélope, jusqu'à ofer pénétrer de nuit dans le camp des Thraces, & vous mettre tant d'ennemis sur les bras, sans autre secours que celui de Diomède ? Mais non, sans doute que l'idée d'une épouse vous avait fait prendre de justes mesures pour votre sûreté. J'ai tremblé toutes fois, & mon effroi n'a cessé que lorsqu'en me racontant cet exploit, on a fini par votre retour au camp des Grecs où vous êtes arrivé sur les courriers des Vaincus «.

Ce passage renferme tout le sujet de cette Tragédie qui n'est autre chose que le 10^e. Livre de l'*Iliade* mis en action, c'est-à-dire le stratagème de Diomède & d'Ulyffe qui pendant la nuit se glissent dans le camp des Troyens & tuent Rhésus dans sa tente.

D'un côté, on voit le camp des Troyens sous les murs de leur Ville, de l'autre & dans le loin-

tain, celui des Assiégeans, une mer & des vaisseaux. Un des Guerriers Troyens qui composent le Chœur, dit à l'autre d'avertir Hector; on l'appelle, il paraît à l'instant même & demande avec impatience le sujet pour lequel on le réveille. Aux armes, lui répond le Guerrier: le camp des ennemis est éclairé, je les crois rassemblés au quartier d'Agamemnon, & toute l'armée Grecque me paraît être en mouvement.

Hector qui la veille même a remporté sur eux un avantage assez considérable, qui les croit moins disposés au combat qu'à la fuite, Hector veut les poursuivre & brûler leurs vaisseaux. Enée survient, il demande ce que signifie le bruit qu'il a entendu, Hector lui fait part de ses projets, Enée les condamne comme dangereux, & son avis est que l'on envoie reconnaître le camp ennemi pour s'instruire de la cause du mouvement que l'on y a découvert. Le Chœur est du sentiment d'Enée, & cet Enée demande à haute voix quel est celui des Officiers qui veut se charger de la périlleuse, mais honorable commission d'aller découvrir par ses propres yeux, quel est le dessein des ennemis. Dolon se présente, c'est un des principaux Officiers de l'armée, & il saisit avec joie cette occasion de se signaler; mais il y met un prix, & ce prix, selon lui, l'emporte sur les richesses, sur la fille même de Priam qu'on lui propose, ce sont les courriers d'Achille

qu'il demande à Hector lorsqu'il aura vaincu les Grecs & qu'il reviendra chargé de leurs dépouilles.

*Qui quondam castra & Danaum speculator adiret ,
Ausus Pelidæ pretium sibi poscere currus.
Illum Tydides alio pro talibus ausis
Affecit pretio , nec equis aspirat Achillis.*

(VIRG. ENÉID. Lib. XII.)

C'est-à-dire : ce fut ce Dolon qui pour s'exposer à reconnaître de nuit le Camp des Grecs, osa porter son ambition jusqu'à demander le char d'Achille pour récompense de son audace : mais Diomède lui donna un tout autre prix, & le mit hors d'état d'aspirer aux coursiers du fils de Pélée.

Dolon prêt à partir, dit au Chœur qu'il va se déguiser en loup, & le Chœur fait des vœux pour qu'il tue Ménélas ou Agamemnon.

Dans la première scène du second Acte, un Berger du mont Ida vient raconter à Hector qu'il a vu passer dans la forêt un gros de troupes sous la conduite d'un Chef Thracien. A l'air majestueux de ce Chef qui, selon le Berger, ressembloit à un Dieu, à la magnificence de ses armes toutes d'or, à la richesse de ses équipages, au grand nombre de ses soldats, tant infanterie que cavalerie, Hector devine que c'est Rhésus, & il ne le voit arriver qu'avec peine. Ce font, dit-il,

de ces amis de la prospérité qui viennent cueillir les fruits de la victoire, sans avoir eu part aux travaux de la guerre. Cependant on conseille à Hector d'accepter son secours, mais fier de sa supériorité sur les Grecs, Hector croit se suffire, & ce n'est qu'après beaucoup d'instance qu'il consent à le recevoir, non comme allié mais comme étranger : le Chœur lui en fait gré, & se félicite d'avoir pour appui un Prince aussi belliqueux que Rhésus.

Il s'avance vers Hector, & celui-ci lui avoue franchement qu'il est très-étonné de le voir arriver si tard, malgré les sollicitations réitérées que les Troyens lui ont faites de venir à leur secours. Intéressé comme nous, lui dit-il, à combattre les Grecs, devenu Roi d'un grand Etat par mes soins, il n'a pas tenu à vous que Troye ne fût renversée. Se peut-il que vous ayez préféré le plaisir & le repos à la gloire de servir des amis qui méritaient quelque reconnaissance ? Je vous le répète, Seigneur, Hector ne saurait seindre, & il se plaint de vous à vous-même.

Rhésus justifie son retard par une guerre qu'il a eue à soutenir contre les ennemis de la Thrace, par les vents de l'Hellespont qui ont retardé sa marche, & malgré lesquels il est abordé à Troye dont il ne veut sortir que pour brûler les vaisseaux des Grecs. Il ne demande qu'un jour pour exécu-

ter une si grande entreprise, & l'orgueil ou l'excès de courage pouvaient seuls lui inspirer une pareille réponse, mais on n'en doit pas moins admirer & la fermeté d'Hector, & la bonne-foi avec laquelle Rhésus s'excuse de ses délais. Quel avantage aurait une armée si les Chefs qui la commandent avaient toujours la même franchise & le même esprit de subordination! c'est le défaut de l'une & de l'autre qui cause souvent la ruine d'un Etat.

Hector fait comprendre à Rhésus que les Grecs ne sont pas aussi faciles à vaincre qu'il le croit, & que sans compter Achille qui dans ce moment refuse de les servir parce qu'il est piqué contre les Atrides, ils ont Ajax, Diomède, & de plus Ulysse Prince aussi habile à faire un coup de main, qu'à séduire par les charmes de l'éloquence. Il a enlevé le *Palladium* du Temple de Minerve, il a paru dans Troye sous divers déguisemens, enfin il n'est rien que n'ait inventé son esprit toujours fertile en stratagèmes.

Mais la nuit avance, & le Général Troyen indique un quartier à Rhésus, ainsi qu'à ses troupes qu'il instruit du mot du guet. C'est *Phæbus*. Ensuite il ordonne aux sentinelles de veiller exactement, d'attendre Dolon qui doit bien-tôt reparaître s'il n'a été surpris, & il se retire avec Rhésus.

Ces

Ces mêmes sentinelles qui s'apperçoivent que le tems de leur garde est passé se partagent en deux troupes dont l'une va se livrer au repos, & dont l'autre sort pour aller au-devant de ceux qui doivent la remplacer. Cet éloignement, selon le père Brumoy, est un coup de maître de la part d'Euripide, qui par là laisse le champ libre à Diomède & à Ulyssé; mais le père Brumoy n'a pas réfléchi que sous quelque prétexte que ce soit, des sentinelles ne doivent point quitter leur poste, & que ce prétendu coup de maître est une maladresse impardonnable à Euripide.

Ulyssé & Diomède commencent le quatrième Acte, & comme les ténèbres ne sont pas dissipées, ils prêtent à tout l'oreille la plus attentive. Dolon qu'ils ont arrêté les a instruits du mot du guet, leur a désigné le quartier d'Hector, & Ulyssé va droit à sa tente dans le dessein de lui ôter la vie. Il est absent, & Diomède propose d'aller attaquer Enée ou Pâris. Le Roi d'Ithaque au contraire trouve plus à propos de repartir avec les dépouilles de Dolon mis à mort, & Diomède ne peut s'y résoudre, lorsque Minerve leur apparaît de manière qu'elle n'est vue & entendue que d'eux seuls.

Si les Dieux, leur dit-elle, dérobent à vos coups Enée, Hector & Pâris, ignorez-vous que Rhésus est une victime digne de vous? si le jour

le trouve en vie , ce sera fait des Grecs , votre salut dépend de sa perte. Sa tente est là , rendez-vous-y , & sur-tout enlevés ses coursiers, dépouille très-rare & très-précieuse.

Le fils de Tydée se charge de la première expédition , Ulyffe de la seconde, & au moment de partir , ils voient arriver Pâris qui court avertir Hector que l'on a cru voir des espions dans le Camp. Diomède brûle de l'attaquer à main armée, mais les Destins le défendent, Minerve le déclare, & au moyen du privilège qu'avaient les Divinités de la Fable de produire sur les sens l'impression qu'il leur plaisait d'y faire , cette même Minerve devient Vénus pour le Troyen qu'elle amuse , tandis que Diomède & Ulyffe vont massacrer Rhéfus & ravir ses chevaux qui , comme le dit Virgile , n'avaient eu le tems ni de goûter les pâturages de Troye, ni les eaux du Xanthe.

*Ardentes avertit equos in castra priusquam
Pabula gustassent Troja , Xantumque bibissent.*

Le bruit de ce massacre a réveillé une partie du Camp , & de droite & de gauche on voit sortir des soldats qui crient : *tue , tue* : Ulyffe est rencontré par le demi-Chœur qui lui tenant l'épée sur la gorge , lui demande *qui il est , d'où il vient , ce qu'il fait* : le mot du guet qu'il prononce désarme ses ennemis , & il leur échape ;

pendant ils ignorent encore ce qui s'est passé, mais ils craignent, si l'espion s'est sauvé, ils craignent les reproches d'Hector, & au milieu de ces inquiétudes qui augmentent à chaque moment, paraît un homme blessé, furieux, défolé, c'est l'Ecuyer de Rhésus. Teint du sang de son Maître, percé lui-même d'un coup qui l'a mis hors de défense, il impute à Hector le meurtre de Rhésus, & il le cherche pour l'accabler de reproches. Hector arrive, il écume de colère, & jure de faire punir de mort les sentinelles dont la négligence a causé ce funeste accident.

Les punir, s'écrie l'Ecuyer, lorsque vous-même vous êtes l'assassin de mon Maître ! nos tentes sont remplies de morts & de mourans, c'est votre ouvrage. Un vil intérêt vous a fait envier le char de Rhésus, & vous a fait plonger le poignard dans le sein de vos Alliés. . . Ne me dites point qu'un Grec s'est coulé dans le Camp, & que nous en sommes les victimes. Comment aurait-il pu forcer tant d'impénétrables barrières, ou les franchir à votre insçu ? Vos tentes sont devant les nôtres, qui de vous est blessé ? qui des autres Alliés ? c'est nous, malheureux, nous seuls qui périssons, nous seuls qu'on a trahis.

Hector attribue ces injurieux reproches à l'excès de la douleur, fait transporter le blessé dans son palais avec ordre d'en avoir le plus grand

soin , & presque certain que Dolon a été surpris , il présume que ce qui vient de se passer ne peut être que l'ouvrage du perfide Ulysse.

Rhésus était fils de Terpsicore & du fleuve Strymon au Promontoire de Pangée. Terpsicore en avait fait un mystère , & pour mieux se cacher de ses sœurs dont jamais , dit-on , la virginité n'avait été altérée , elle voulut que Rhésus fût élevé secrètement par des Nymphes. Il était devenu un grand Roi , & devait vivre tant qu'il ne sortirait pas de sa patrie : mais l'Oracle avait prédit qu'il périrait à Troye , & sa mère lui avait défendu d'y aller. Elle est instruite de son sort , elle l'enlève , & tout-à-coup elle paraît dans les airs , tenant dans ses bras le cadavre de ce fils dont elle déplore le trépas , & ce trépas retombera sur Ulysse qui en est l'auteur , sur Diomède & sur Achille qui bientôt seront immolés à sa vengeance. Cependant elle convient que Minerve est plus coupable que ces trois guerriers.

Hector demande à se charger de la pompe funèbre de Rhésus , mais Terpsicore veut en faire un demi-Dieu , un Prêtre de Bacchus , dont la demeure sera une grotte de la Thrace. Elle disparaît , & le Général Troyen donne ordre que l'on range l'armée en bataille , résolu de fondre sur les Grecs & de réduire leur flotte en cendres.

La Fable de cette Tragédie est si simple & si

peu chargée d'incidens que le Poète , quelques efforts qu'il ait faits , n'a pu la composer que de mille vers , quoique l'étendue ordinaire des Tragédies Grecques fût d'environ quinze cens. Les caractères des principaux personnages sont précisément les mêmes que dans Homère , excepté celui de Rhéfus que l'Auteur a créé d'après Hector qui moins présomptueux que le premier , avait la même bravoure & la même franchise ; en un mot , les mœurs , les sentimens , les maximes de politique & de morale renfermées dans cette Tragédie , tout , jusqu'à un grand nombre d'expressions est imité d'Homère.

On lit dans l'argument grec qui est à la tête , que quelques anciens Critiques soupçonnaient qu'elle n'était pas d'Euripide. Scaliger dans sa préface sur *Manile* décide affirmativement que non , & l'attribue à Sophocle ; Josué Barnès soutient qu'elle est du premier , & quelques Ecrivains assurent qu'elle n'est ni de l'un , ni de l'autre , mais d'un Poète postérieur qui avait étudié leur génie. Ce qu'il y a de certain c'est que Rhéfus n'est pas le meilleur ouvrage du Théâtre ancien , & que les Grecs n'ont pu en excuser les défauts qu'en faveur des allusions que l'Auteur y faisait à leur Gouvernement.



www.libtool.com.cn

HERCULE FURIEUX.

HERCULE fils de Jupiter & d'Alcmène, avait épousé en premières noces, Mégare fille de Créon Roi de Thèbes, & ce mariage était un appui considérable pour Amphitrion Général des armées Thébaines, qui passait pour être le père de ce même Hercule. Après plusieurs exploits, il voulut descendre aux Enfers, & comme il ne reparaisait plus on le crut mort. D'après ce bruit, Lycus fils d'un ancien Roi de Thèbes, se fait un parti, tue Créon, s'empare du trône, & dévoue au trépas toute la race d'Alcide. Ce Héros arrive, les affaires changent de face, & ce changement fait le sujet de cette Tragédie dont la scène est à Thèbes dans le vestibule du Palais d'Hercule, près de celui de Lycus.

Prosterné au pied d'un Autel avec sa belle-fille & trois petits-fils, Amphitrion déplore l'état affreux dans lequel il est réduit, Mégare joint ses plaintes aux siennes, & ce qui la touche le plus, c'est le sort de ses enfans qui chaque jour lui demandent leur père. Le Chœur arrive, ce sont des Vieillards, faible reste d'amis inutiles qui viennent consoler ces Princes malheureux. Cependant Amphitrion conserve encore une ombre d'espé-

rance , mais bientôt elle est détruite par Lycus qui après avoir rabaisfé la gloire d'Alcide , prononce de nouveau l'arrêt de mort prononcé contre fes enfans.

Ses enfans ! s'écrie Amphitrión , pourquoi attenter à leur vie ? que vous ont-ils fait ? Si un Tyran est sage de craindre les fils des vrais Héros , nous en est-il moins dur d'être facrifiés à ses craintes , comme il devrait l'être lui-même à notre vengeance ? Vous voulez régner dans ce pays : hé bien donnez-nous un exil pour reffource , ou craignez vous-même un funefte revers.

Il s'adresse enfuite aux Thébains , il leur reproche leur ingratitude envers Alcide ; le Tyran n'en est que plus aigri , & comme il n'ofe tirer ces infortunés de l'afyle qu'ils ont choifi , il ordonne qu'on les entoure d'un bûcher auquel on mettra le feu. A l'égard des Vieillards , il les fait fouvenir qu'ils ne font plus les fujets de Créon , mais les efclaves d'un nouveau Maître , & à ce mot d'efclaves , les Vieillards l'accablent des reproches les plus amers.

Hé de grâce , reprend Mégare , n'exposez ni vos biens ni votre vie : c'est à nous (à *Amphitrión*) de fubir la mort , livrons nous-y volontairement , & mourons dignes d'Hercule. Il eft couvert de lauriers , voudriez-vous les flétrir par un foupçon de frayeur ? J'avais fongé , comme vous , à demander un exil pour mes fils , mais eft-ce les

fauver que de les plonger dans l'indigence?... osez donc subir le trépas : aussi-bien il est inévitable.

Animé par la belle-fille, Amphitrion presse Lycus de percer son sein, & la seule grâce qu'il implore, c'est de périr avant ses enfans & de n'avoir pas au moins la douleur de les voir expirer à ses yeux. Mégare demande à les parer de leurs vêtemens funèbres, à les conduire dans le Palais qui jadis était à eux; Lycus le permet, Amphitrion s'empporte contre Jupiter, & le Chœur termine l'Acte par une Ode sur les travaux d'Hercule dont il gémit de ne pouvoir sauver les descendants.

Où est le Prêtre ? dit Mégare en rentrant, j'amène les victimes. Chers enfans, quelle funeste union ! c'est la mort qui nous réunit, & c'est pour la dernière fois que je jouis de votre vue. Cruelle destinée ! était-ce-là ce que m'avait fait espérer votre père ? Il vous réservait des trônes, & moi je m'occupais du soin de vous choisir des épouses dignes de vous. Je me faisais un plaisir secret d'assurer votre bonheur, de le fonder sur l'alliance d'Athènes, de Lacédémone & de Thèbes. Vains projets, tout s'est évanoui comme une ombre. Le Destin vous donne aujourd'hui les Parques pour épouses & ne me laisse que mes larmes pour bain nuptial. (Allusion à l'usage des mères Grecques qui se baignaient avant les nœces de leurs

enfants.) Votre ayeul, au lieu du banquet de l'hyménée, vous offre un tombeau, & donne Pluton pour gendre à votre père. Qui de vous dois-je embrasser le premier ? comment recueillir vos larmes & vous arroser tous ensemble de mes pleurs ? Cher époux, car hélas ! si les morts entendent nos cris, c'est à vous que je dois m'adresser : femme, père, enfans, tous les vôtres sont au tombeau..... Venez, secourez-nous, faites du moins paraître votre grande ombre, elle suffira pour accabler nos lâches meurtriers.

Amphitrion adresse encore à Jupiter des prières qu'il regarde comme inutiles, & dans le moment où tout paraît désespéré, Hercule se présente. Il voit son épouse en pleurs, & ses enfans couronnés de bandelettes funéraires : il les arrache, il frémit de colère au récit des persécutions dont sa famille est accablée, & jure d'en tirer la vengeance la plus éclatante. C'est peu pour lui d'égorger le Tyran, il veut envelopper Thèbes dans sa punition, il veut rougir de sang les eaux de l'Ismène & de Dircé, en un mot, tout ce qu'il a fait d'exploits, lui semble méprisable, si par la force de son bras il ne fauve ce qu'il a de plus cher. Mais sans doute, lui dit Amphitrion, sans doute que l'on vous a vu entrer dans la Ville, & c'en est assez pour rassembler contre vous tous ceux qui sont attachés au Tyran. Que

l'on m'ait vu ou non, répond Hercule, que m'importe ?

Cependant il ajoute qu'il est arrivé secrètement, qu'il revient des Enfers, qu'il en a tiré Thésée; & embrassé, ferré par tous les siens, comme s'ils craignaient qu'il ne leur échapât, il les console, il effuie leurs larmes & leur jure de ne pas les abandonner. Les Vieillards participent à la joie commune, & le seul regret qu'ils éprouvent dans ce moment, c'est de ne plus jouir des avantages de la jeunesse qui devrait au moins être doublée pour les gens de bien. Cette idée paraîtra étrangère au sujet, & c'était le défaut d'Euripide dans une grande partie de ses Chœurs.

Lycus impatient de se baigner dans le sang de ses victimes, somme Amphitrion de lui remettre Mégare & ses enfans : Amphitrion dissimule, le Tyran pénètre dans le Palais, & à peine y est-il entré, qu'il y reçoit la mort. Le Chœur fait éclater son allégresse, mais bientôt ses chants sont interrompus par Iris qui du haut des airs & accompagnée d'une Furie, vient déclarer de la part de Junon dont elle est la Messagère, qu'Alcide doit immoler, de ses propres mains, ces mêmes enfans qu'il vient d'arracher à la mort. L'Euménide atteste le Soleil qu'elle obéit malgré elle, mais Junon commande, elle ne peut lui résister, & forcée de

s'emparer d'Hercule ; elle disparaît aux yeux des Vieillards qui plongés dans la tristesse , croient déjà entendre un grand bruit & voir un massacre horrible dans le Palais.

Ces craintes ne sont que trop vérifiées , & au milieu d'un sacrifice que l'on offrait à Jupiter pour purifier le Palais souillé du sang de Lycus , Alcide demande son arc & ses armes. Il quitte l'Autel , il passe dans un appartement , croit être chez les Mégariens , à Corynthe , à Mycènes. Il se dépouille , il se bat en l'air ; son père se présente , il le prend pour Eurysthée , & ses enfans pour ceux de son ennemi. Il les poursuit , il en égorge un derrière une colonne , un autre sous l'Autel , & le troisième dans les bras de sa mère qu'il poignarde du même coup. De-là il court vers son père , mais Pallas l'arête & le renverse. Un sommeil profond s'est emparé de tout ses sens , & ses malheureux sujets l'ont lié à des débris de colonne.

On ouvre , & des portes brisées , des cadavres étendus , des piliers renversés , Hercule enchaîné , Amphitryon au désespoir , tout le Palais teint de sang , voilà le tableau qui s'offre aux yeux des spectateurs.

On craint de réveiller Alcide , mais peu-à-peu il sort de son assoupissement & ne fait que penser des objets qui l'environnent. Attaché , couché par terre , il voit son arc loin de lui , ses flèches éparfes ,

& se croit redescendu aux Enfers. Où suis-je ; s'écrie-t-il ? Mon père, pourquoi pleurez-vous ? pourquoi vous éloignez-vous de moi ? tournez vos regards, lui répond Amphitryon, voyez ces cadavres.

Débarassé de ses chaînes, convaincu de son malheur, pénétré du repentir le plus affreux, Hercule est résolu de se donner la mort, & sur le point d'exécuter son dessein, il apperçoit Thésée à la vue duquel il s'enveloppe de ses vêtemens pour ne point, dit-il, fouiller les regards de son ami.

Thésée vient lui offrir son bras sur le bruit qui s'est répandu que Lycus s'était emparé du sceptre de Thèbes, il craint d'être arrivé trop tard, & le récit que lui fait Amphitryon l'accable de la plus vive douleur.

Malheureux Prince, dit-il à Hercule, montrez-vous du moins à un ami. Pourquoi me faire signe de tourner les yeux sur le sang que vous avez répandu ? Croyez-vous que Thésée puisse vous abandonner sous le vain prétexte de craindre une fouillure ? Si je suis assez heureux pour m'être tiré des Enfers, n'est-ce pas à vous à qui je dois ce bonheur ? Loin de moi ces lâches amis dont la reconnaissance vieillit, & dont l'amitié mercénaire dans le calme n'ose affronter la tempête. Levez-vous donc & quittez ces voiles.

Amphitryon joint ses prières à celles de Thésée.

fee, mais Alcide est trop infortuné, Alcide a été bravé par les Dieux, il veut les braver à son tour & redescendre aux Enfers. Cependant il convient que ce serait une lâcheté de mourir dans un excès de chagrin, & il consent à partir pour Athènes avec son Ami..... O mon père! vous voyez en moi un fugitif & un parricide; faites ce que m'interdit la loi, pleurez ces chers enfans dont, malgré moi, je viens d'être le bourreau: inhumez-les sur le sein de leur mère, & rendez-leur les derniers devoirs. Réglez ensuite sur cette Ville, & forcez votre courage à supporter la vie. Tristes enfans, innocentes victimes de ma fureur, chère épouse trop mal payée de votre fidélité, & de vos tendres soins, me voilà séparé de vous pour toujours!... & mes armes qui m'ont trop cruellement servi, dois-je encore les reprendre? Partons, cher Thésée, rendons-nous à Argos chez Eurysthée, & vous Thébains, honorez de vos larmes les funérailles de mes fils. Hélas! Junon nous a tous frappés, & nous sommes tous au rang des morts.

Il jette encore les yeux sur ses enfans, il embrasse son père & s'éloigne en s'écriant: malheureux quiconque préfère les biens ou la gloire à un véritable ami.

Cette dernière réflexion est la seule moralité que l'on puisse tirer de cette Tragédie qui outre

la duplicité de son action , est trop éloignée de nos mœurs pour nous inspirer un intérêt bien vif. Nous en exceptons les détails qui regardent Mégare & ses enfans. La nature à ses droits sous quelque aspect qu'on la présente , & nous ne connaissons aucuns préjugés , qui puissent affaiblir son empire. Mais une remarque assez singulière que l'on peut faire d'après cet ouvrage , c'est la contradiction dans les idées que les Payens avaient de leurs Dieux. La note suivante en fera la preuve.

Les Dieux , dit Thésée , habitent le ciel , & font se consoler de la honte de leurs forfaits. Les exemples de ces Dieux , lui répond Hercule , sont étrangers à mon infortune. Non , je ne les crois pas capables des crimes qu'on leur impute. Jamais je ne compris qu'un Dieu pût être le souverain d'une autre Divinité : un Dieu véritablement Dieu n'a besoin de personne.

C'est Alcide qui parle , Alcide qui attribue tous ses malheurs à Junon , & qui d'un mot renverse le Polythéisme au milieu d'un peuple de Payens. Les Philosophes n'étaient donc pas les seuls qui eussent quelques notions justes de la Divinité , & leurs sentimens sur cet article étaient au moins répandus dans une partie de la Grèce.



LES HÉRACLIDES.

NON content d'avoir imposé les travaux les plus pénibles à Hercule pendant sa vie, Eurysthée voulut encore le persécuter après sa mort dans les enfans qu'il avait eus de sa seconde femme, & résolu d'exterminer les restes d'un nom si odieux pour lui, il poursuit ces mêmes enfans jusques à Athènes, où sous la conduite d'Iolas Ecuyer & parent d'Alcide, ils embrassent un Autel qui leur sert d'asyle. Hyllus l'aîné de tous, est allé avec quelques-uns de ses frères s'assurer encore de quelques amis, en cas que les Athéniens les abandonnent, & Alcmène s'est retirée avec les filles dans l'intérieur du Temple.

L'Envoyé du Tyran paraît, c'est Coprée qui leur ordonne de le suivre pour aller subir le supplice qui les attend, & ce supplice est la mort : Iolas montre l'Autel, Coprée les menace de les en faire arracher, & dans le moment où il s'y dispose, on voit entrer les Vieillards de l'Attique qui instruits de la qualité des supplians, retardent l'effet des projets de Coprée jusqu'à l'arrivée de Démophon leur Roi. Il s'avance suivi de son frère Acamas, & malgré la demande de l'Ambassadeur, demande qui est plutôt un déclaration de guerre

qu'une prière , il prend sous sa protection des infortunés que l'honneur , la reconnaissance & le nom de leur père , lui font une loi de protéger. Coprée veut employer la violence , Démophon jure de repousser la force par la force , & le premier fort en protestant que les troupes d'Eurysthée vont bientôt investir les murs d'Athènes. De concert avec les enfans d'Hercule , Iolas rend les actions de grâces les plus vives à Démophon , celui-ci se propose de réunir ses soldats , d'envoyer ses espions , d'offrir un sacrifice aux Dieux , s'éloigne & laisse le Chœur qui termine ce premier Acte par un retour sur les menaces d'Eurysthée que les Athéniens feront bientôt repentir de sa témérité.

Balancé entre la crainte & l'espérance , Iolas voit revenir Démophon qui la tristesse peinte dans les yeux lui annonce que les troupes du Tyran sont arrivées. Mais ce n'est ni leur nombre ni leur disposition qui l'affligent , c'est un Oracle qui pour prix du sacrifice qu'il vient d'offrir aux Dieux , demande que l'on immole à Cérés une fille née d'un père illustre. A cet ordre terrible , la Ville s'est divisée en deux partis. Si la victime est Athénienne , une guerre civile fera la suite de sa mort. Comment Démophon accordera-t-il sa gloire & le salut des Héraclides ? Comment les garantira-t-il du trépas sans s'exposer à la haine de son peuple dont il est le père & non le Tyran ?

Iolas

Iolas qui de ce moment regarde comme certaine la perte des Héraclides, offre sa vie pour sauver la leur, mais son sang ne peut suffire.

Attirée par ses cris, & par son inquiétude sur le sort de ses frères, Macarie sort du Temple, c'est une des filles d'Hercule. Iolas l'instruit de ce qu'il vient d'apprendre. . . . & de cela seul, dit-elle, dépend notre salut? Hé bien, ne craignez donc plus l'armée d'Argos: voici la victime, c'est moi. Hé que dirait-on de nous si d'un côté, l'on voyait un peuple entier s'exposer en notre faveur au péril dont il ne tient qu'à nous de le délivrer, & de l'autre, des fugitifs ingrats qui redouteraient la mort. . . . Je fais à quoi m'engage le sang dont je fors, conduisez-moi à l'Autel, mon cœur est prêt, & je déclare que je meurs librement pour le salut de mes frères & pour ma gloire.

Iolas la plaint & l'admire, mais il voudrait au moins que l'on fasse venir ses sœurs & que le sort décide de la victime. Le sort! reprend Macarie, ma mort est volontaire, & j'y renonce s'il faut la subir par l'arrêt du Destin.

La seule grace qu'elle demande, c'est d'être revêtue des ornemens funèbres par Iolas, c'est d'être conduite par lui au pied de l'Autel qu'elle va rougir de son sang: mais Iolas ne pourrait supporter ce funeste spectacle, & Macarie expirera entre les bras de ses femmes.

Recevez donc, s'écrie-t-elle, recevez mes adieux, sage Vieillard, inspirez à mes frères votre courage & vos vertus. Vivez, & ne songez qu'à garantir leurs jours en ménageant les vôtres. Vous leur avez servi de père, c'est pour eux que je meurs. Et vous, chers enfans, puisse ma mort vous procurer une félicité conforme à vos souhaits. Honorez Iolas, Alcmène & les Athéniens, égalez, s'il se peut, votre reconnaissance à leurs bienfaits, & si les Dieux touchés de vos malheurs, vous rétablissent un jour dans votre patrie, rappelez-vous alors quels honneurs funèbres mérite une sœur dont la mort aura procuré votre conservation, &c. . . .

Macarie s'éloigne ; Iolas qui, comme nous l'avons vu dans *Iphigénie en Aulide*, n'a pas le droit de s'opposer à un dévouement volontaire, Iolas reste accablé de la douleur la plus profonde, & le Chœur fait de vains efforts pour le consoler par l'image de la gloire dont cette jeune Princesse va se couvrir.

Euripide a puisé cet épisode dans les traditions anciennes dont une partie nous a été transmise par Pausanias : voici comment il s'exprime au sujet de celle-ci. » Il y a encore à Marathon une » fontaine nommée Macarie dont on rapporte » cette particularité. Hércule fuyant de Tyrinthe » pour se dérober à la fureur d'Eurysthée, se re-

» tira chez Ceyx Roi de Trachine. Après la mort
» d'Hercule, Eurysthée recherchant les enfans de
» ce Héros, Ceyx se crut trop faible pour les
» défendre & les envoya à Thésée. Eurysthée
» les redemande, Thésée refuse de les livrer, &
» la guerre est déclarée de part & d'autre. Un
» Oracle annonce que les Athéniens seront vain-
» cus si l'un des enfans d'Hercule ne s'offre volon-
» tairement à la mort; Macarie se dévoue, & par
» son trépas elle donne la victoire à ses protec-
» teurs, & son nom à la fontaine «... La fable
est la même dans l'Auteur grec, excepté que Thé-
sée ne vit plus, & que l'action se passe sous le règne
de son fils Démophon.

Cependant un esclave qui se présente, demande
Alcmène & Iolas: celui-ci sort de l'état d'anéan-
tissement dans lequel il était tombé, & sur l'es-
poir des nouvelles heureuses dont cet envoyé dit
être chargé, Iolas engage Alcmène à sortir du
Temple. Cet esclave est à Hyllus, fils aîné d'Al-
cide, il a trouvé le moyen de rassembler une ar-
mée, & déjà elle est unie à celle des Athéniens.
Iolas oublie son âge, se fait apporter son armure,
& malgré les représentations d'Alcmène, il veut
voler au combat; le Chœur fait des vœux pour
la victoire, & guidé par les Dieux auxquels il
redemande la force de ses premières années, le
Vieillard laisse la mère d'Hercule sous la garde

de Jupiter. Il fut votre Amant, dit-il, il ne vous abandonnera pas. C'est à moi de courir au danger, & à vous de protéger ceux qui me survivront.

Le Chœur continue ses prières, & à peine a-t-il fini l'hymne qu'il adresse à Minerve, que le même esclave qui a paru vient annoncer la victoire. Hyllus a voulu combattre seul contre Eurysthée, mais le lâche a refusé, & l'action est devenue générale.

Au son des trompettes Tyrrhéniennes, on s'approche, on se choque, & le brave Iolas voyant Hyllus s'exposer hors de son rang, le presse à grands cris de le recevoir sur son char. Le Vieillard en prend les rênes, & poussant ses coursiers droit à Eurysthée, il prie Jupiter & la Déesse Hébé de le rajeunir; prodige incroyable! on voit à l'instant deux Astres s'arrêter sur le char d'Hyllus, & le couvrir d'un nuage épais. C'étaient, disent les Sages, Hercule & son épouse Hébé. Le nuage se dissipe, & l'on voit Iolas en sortir sous la forme d'un jeune homme plein de vigueur & de feu. Il vole vers son ennemi, il le rencontre aux rochers de Scyron. Il le saisit dans son char, & lui liant les mains, il l'amène vivant aux pieds d'Alcmène. Cette Princesse accorde la liberté à l'esclave en faveur de la nouvelle qu'il vient de lui apporter, & par ses cris de joie le Chœur célèbre cet heureux événement.

Eurysthée paraît chargé de fers, & après l'avoir accablé de reproches les plus vifs, Alcène le condamne au trépas, mais les Athéniens s'y opposent, parce que suivant la coutume d'Athènes, on ne se permettait pas de tuer de sang froid un prisonnier de guerre. Cependant Alcène l'emporte, & le Tyran est livré à la mort.

Il y a dans cette Pièce de belles scènes parmi lesquelles on peut compter le sacrifice de Macarie, mais il est bien singulier qu'elle expire sans qu'Alcène en soit instruite, & qu'il n'en soit question que dans un seul Acte; il est bien singulier que l'on ne voie point Hyllus après la bataille, que l'on n'entende plus parler d'Iolas, que Démophon ne reparaisse point, enfin que l'on ignore ce qu'Athènes fait des Héraclides.

H É L È N E.

Nos Lecteurs ont vu Hélène adultère quitter Ménélas pour suivre Pâris, & susciter contre les Troyens cette guerre funeste qui mit leur Ville en cendres. Ici c'est Hélène en Égypte, mais Hélène vertueuse & désolée de la privation d'un époux auquel elle n'a jamais été infidèle. La première scène développera cette énigme.

La Princesse y raconte au spectateur que le

fort l'a conduite en Egypte & qu'elle y vit ignorée dans l'île de Pharos que l'ancien Roi Protée avait choisie pour sa demeure ordinaire, & dont, en mourant il a laissé le gouvernement à son fils Théoclymène. Elle proteste que ce ne fut point elle que Pâris enleva, mais un fantôme semblable à elle que Junon remit dans les bras de ce même Pâris pour le punir de ne lui avoir pas adjugé le prix de la beauté !

Désolée de tous les maux qu'elle a causés sans le vouloir, Hélène aurait déjà quitté la vie, mais le Dieu Mercure lui a promis qu'un jour Ménélas lui rendrait son cœur, & cet Oracle la soutient. Ce qui l'affecte le plus, c'est la passion que Théoclymène a conçue pour elle, & résolue de ne brûler que pour Ménélas, elle se jette sur le tombeau de Protée dont l'ombre bienfaisante la sauvera de l'amour de son fils.

Tandis qu'elle implore cette ombre chérie, un étranger s'avance, s'arrête, la reconnaît, frémit & n'épargne sa vie que par le respect qu'il a pour les Dieux du pays. O étranger ! lui dit Hélène, pourquoi me haïssez-vous comme l'épouse de Ménélas ? suis-je coupable de lui ressembler ? Pardonnez, reprend l'inconnu, le nom d'Hélène est si odieux à tous les Grecs que vous devez excuser mon emportement.

Mais quel est cet inconnu ? c'est Teucer frère d'Ajax, Teucer que le sort a contraint de cher-

cher un asyle en Egypte, & qui vient consulter la Prophétesse Théonoé, sœur de Théoclymène, sur l'expédition à laquelle il se dispose d'après un Oracle d'Apollon qui lui a prédit qu'il bâtirait une autre Salamine à Chypre.

La Princesse ne se nomme point & se fait raconter à elle-même toutes les aventures de la fausse Hélène. Teucer a vu Ménélas l'entraîner sur un vaisseau pour la ramener dans la Grèce, mais la flotte a été dispersée, & la renommée publie que ce Ménélas a péri : Hélène soupire, mais elle se contraint, forme des vœux pour Teucer & le presse de partir avant le retour de Théoclymène dont la barbarie fait égorger tous les Grecs qui abordent à Pharos ; Teucer la remercie & se retire après lui avoir désiré autant de prospérités qu'il souhaite de maux à Hélène.

Celle-ci se livre à la douleur la plus amère, & le Chœur attiré par ses cris, vient mêler ses larmes aux siennes. Ce sont des filles Grecques qui avaient été prises par des Pirates Egyptiens, & la Princesse leur confie les nouveaux sujets de chagrin que Teucer vient de lui donner. L'exil auquel les Dieux l'ont condamnée, son séjour dans un pays barbare, les suites de l'esclavage, tout concourt à l'affliger. Une seule espérance l'empêchait de succomber, c'était de revoir quelque jour son Libérateur dans son époux, & cet époux

est perdu pour elle. Sa mère Lédæ n'est plus, & c'est elle qui a causé son trépas : ses deux frères Castor & Pollux sont morts, en un mot, elle ne tient plus à la vie que pour sa fille Hermione qui languit dans la solitude. Retournera-t-elle en Grèce ? Quel traitement lui ferait-on ? Epousera-t-elle un barbare ? Elle aime mieux mourir, c'est son unique ressource, & elle ne balance que sur le choix, c'est-à-dire entre le poignard & le nœud fatal. Une de ses femmes la détourne de ce cruel dessein & l'invite à consulter la Prophétesse Théonoé : Hélène n'écoute ces conseils qu'avec peine, mais elle finit par s'y rendre & elle se retire en s'écriant :

O déplorable Troye ! c'est pour moi que tu péris ! que Vénus à mon sujet a fait répandre de larmes ! que d'horreurs ! quel carnage ! les mères ont vu mourir leurs fils, & les filles ont porté leurs chevelures sur les bords du Scamandre pour en couvrir les tombeaux de leurs frères morts. La Grèce éplorée a fait retentir l'air de ses cris, elle s'est frappé le sein, & son visage ensanglanté porte les marques de son désespoir.

A C T E I I.

Tandis hélas ! que les débris de la Grèce & les restes de Troye vont porter ailleurs les noms &

la mémoire de ceux que cette guerre a moissonnés, malheureux, j'erre de mers en mers & je ne puis obtenir des Dieux le retour dans ma patrie qui est l'unique objet de mes vœux. J'ai parcouru tous les bords de la Lybie & quand j'approche de la Grèce, un vent contraire m'en écarte. Pour surcroît de maux, je fais naufrage sur ce rivage inconnu, je perds presque tous mes Compagnons & me sauve à peine sur le débris rassemblé de mon vaisseau avec Hélène que j'ai arrachée des mains des Troyens. Je l'ai laissée dans une grotte voisine : à qui m'adresser, à qui demander des secours & pour elle & pour moi ?

C'est ainsi que s'annonce Ménélas qui après ce monologue, va frapper à la porte du Palais. Une Vieille se présente. Il est assez mal vêtu, de plus il est Grec, & cette Vieille le rebute. Ménélas l'interroge, la presse, & elle lui apprend qu'il est en Egypte, qu'il y a dans le Palais une Princesse nommée Hélène, qu'elle est issue de Jupiter & de Tyndare, qu'elle est de Sparte ; & qu'enfin elle était à Pharos avant le siège de Troye. Ménélas ne peut revenir de sa surprise, & la Vieille lui conseille de partir à l'instant même, s'il veut éviter la mort.

La cruauté de Théoclymène ne l'effraie point ; il est résolu de l'attendre & quoi qu'il puisse lui en coûter, il veut savoir ce que c'est que cette

Hélène. Elle paraît & s'avance vers le tombeau de Protée. Elle apperçoit un homme qui la fuit, elle l'évite, elle crie, elle appelle du secours, & revenue de son premier trouble, elle reconnaît Ménélas qu'elle veut embrasser comme son époux : moi votre époux ! lui dit-il. Plus il en voit de preuves, plus il est confondu. Mais enfin survient un Officier Grec qui crie au prodige & qui annonce qu'Hélène s'est évanouie dans les airs après avoir prononcé les paroles suivantes :

Grecs & Phrygiens, qui avez péri pour moi aux rives du Scamandre, que je plains votre illusion ! Junon vous abusait. Vous crûtes Hélène au pouvoir de Pâris, il ne la posséda jamais. Pour moi, ma destinée est remplie, & je retourne dans les airs dont je suis formée, mais apprenez que la fille de Tyndare est innocente.

L'Officier se retourne, voit Hélène & demeure anéanti ; mais Ménélas se rend à l'évidence de ce prétendu miracle & comble sa femme des caresses les plus tendres. Cependant la loi du pays le condamne à la mort, & le seul moyen de l'y soustraire, c'est d'engager Théonoé à garder le silence. Si elle refuse, Hélène sera forcée de s'unir au Tyran, mais elle se percera du même glaive qui aura ôté la vie à son époux, & cet époux jure que le barbare versera bien du sang avant d'en venir à cette cruelle extrémité. Approchez, s'écrie-t-il, approchez,

vils ennemis , je saurai soutenir la gloire que je me suis acquise à Troye. Que dirait-on , si le vainqueur d'Achille & le témoin de la mort d'Ajax n'exposait pas sa vie pour son épouse ?

Théonoé paraît , & la craintive Hélène voudrait lui cacher Ménélas , mais comment tromper une Prophétesse qui pénètre les mystères les plus obscurs ?

A C T E III.

Précédée de deux de ses femmes qui un flambeau à la main purifient l'air qu'elle va respirer , Théonoé fait sa prière & demande à Hélène ce qu'elle pense de ses Oracles qui lui promettaient le retour de Ménélas.

Malheureux Prince , continue-t-elle , que de dangers vous avez essuyés sans savoir si vous retournerez dans votre patrie , ou si vous terminerez ici votre destin ! Les Dieux sont partagés & Jupiter assemble aujourd'hui son Conseil. Junon qui fut votre ennemie , vous devient favorable & souhaite votre retour dans la Grèce pour désabuser les Grecs au sujet d'Hélène , mais Vénus s'y oppose : elle craint de paraître avoir reçu de Pâris le prix de la beauté à la faveur d'un hymen vénal. Du reste , votre sort est dans mes mains. Je puis , à mon gré , prendre le parti de Vénus ou de Junon , cacher ou révéler au Roi mon frère , votre

arrivée en ces lieux, vous perdre enfin ou vous sauver.

www.libtool.com.cn
 Ah ! Madame, s'écrie Hélène, vous me voyez à vos genoux & sur ce tombeau qui sert d'asyle à deux malheureux : n'aurais-je retrouvé mon époux que pour le voir mourir ! Ne révélez pas, je vous conjure, un secret qui nous est si cher, & n'achetez pas l'amitié d'un frère barbare au prix de toute votre piété ! Je fus confiée au Roi votre père, pour qu'il me rendît à cet époux qui me redemande aujourd'hui. Ne serait-ce pas une tache pour un cœur dépositaire des secrets divins, qu'on le vît violer les ordres paternels pour féconder l'inhumanité ! Le nom d'Hélène est odieux à tous les mortels, les Grecs me traitent d'épouse perfide, souffrez que mon retour à Sparte les détrompe. Sachez, ajoute Ménélas, que nous avons fait serment de nous défendre au prix de notre vie. Il faut que votre frère meure, ou qu'il nous immole. S'il refuse le combat & qu'il nous force par la faim jusques dans cet asyle, j'ai juré de retirer le poignard encore tout sanglant du sein d'Hélène, pour le plonger dans le mien. Notre sang coulera sur le tombeau de votre père, & ce tombeau deviendra le nôtre..... Mais sied-il de m'attendrir ? plus héros que malheureux, je préfère ma gloire à votre pitié. Ayez soin de votre propre gloire & rendez-nous justice.

Théonoé promet de garder le secret & se retire après avoir conseillé à Ménélas de se rendre Vénus propice. Mais le moment approche, Théoclymène va reparaitre, les frayeurs d'Hélène augmentent & elle développe à Ménélas le dessein qu'elle conçoit de le faire passer pour mort. Ménélas y consent, elle implore Vénus, elle laisse son époux derrière le tombeau qui doit lui servir d'asyle, & va faire les préparatifs nécessaires pour le succès du stratagème que l'amour lui inspire. Le Chœur plaint les deux époux, déplore la destinée de Troye, remonte jusqu'à Pâris qui fut la source de tant de maux, enfin il se rappelle le dépit de Nauplius qui pour venger la mort de son fils Palamède sur les Grecs & les attirer à un naufrage certain, alluma des feux sur les rochers de l'Eubée.

Ulysse contrefaisait l'insensé pour ne point aller au siège de Troye. Palamède se présente, prend Télémaque encore au berceau & le met devant le foc d'une charrue; Ulysse court aussi-tôt à son fils, le retire du danger & se voit contraint de partir pour le siège. Mais à peine y fut-il arrivé, qu'il cacha dans la tente de Palamède une somme d'argent qu'il dit lui avoir été volée. Palamède fut pris & lapidé. Son père Nauplius en fut indigné au point que pendant l'absence des Princes Grecs, il fit les plus grands ravages dans leurs Etats. Sa vengeance n'en fut point encore satisfaite, & voyant

après la prise de Troye, la flotte dispersée, battue par la tempête; il rassembla ses sujets, leur ordonna d'allumer des feux sur les côtes de la mer, vis-à-vis les endroits où étaient les écueils les plus dangereux, & la plupart des Grecs vinrent s'y briser. Instruit que Diomède & Ulysse étaient échapés au danger, Nauplius se précipita dans les eaux.

A C T E I V.

Ménélas est caché derrière le tombeau, Théoclymène arrive en équipage de chasse, suivi de chiens & de chasseurs. Il a vu qu'un Grec arrivé dans l'île était échapé aux sentinelles, il soupçonne que c'était un ravisseur qui voulait lui enlever Hélène, il ne la voit point dans l'enceinte du sépulchre, il croit ses doutes confirmés, il va courir après le coupable & demande un char au moment où Hélène reparaît.

Elle est en habit de deuil & verse des larmes simulées sur la mort prétendue de son mari. Un Grec est venu lui apporter la nouvelle de son naufrage, & ce Grec est Ménélas lui-même qui s'avance vers le Roi. Hélas ! s'écrie Hélène, il me semble voir mon époux en cet état. Théoclymène lui fait sentir qu'elle n'a plus d'obstacle à lui opposer, Hélène lui déclare qu'elle consent à couronner ses vœux, & la seule grâce qu'elle désire, c'est qu'il

lui permette de rendre les derniers devoirs à la mémoire de Ménélas ; il a péri sur les eaux , & suivant l'usage des Grecs , il faut que ce soit sur les eaux même qu'elle célèbre ses funérailles , mais loin du rivage , afin que les flots ne rejettent pas sur les bords les restes sacrés du sacrifice.

Aveuglé par son amour , Théoclymène n'examine rien & veut fournir tout ce qui est nécessaire pour la pompe funèbre , c'est à-dire des victimes , des lits , des armes & des fruits : : c'est Ménélas lui-même qui en fait le détail.

Consolez-vous donc , Madame , reprend Théoclymène , & ne vous livrez point à d'inutiles regrets , ils ne vous rendront pas Ménélas. Non sans doute , ajoute l'Inconnu , & votre devoir est d'aimer le mari qui vous parle. Si je suis assez heureux pour retourner dans la Grèce , je rétablirai votre gloire injustement flétrie , pourvu que vous soyez telle que vous devez être envers votre époux. Hélène soutient jusqu'à la fin ce ton d'équivoque & rentre dans le Palais accompagnée de Théoclymène & de Ménélas. Le Chœur n'ose révéler la fuite de cette Princesse , mais par allusion au projet qu'elle en a conçu , il parle du ravissement de Proserpine & des maux que fit éclore le chagrin de Cérès. Nous détaillerons cette Fable lorsque nous parlerons de la *Proserpine* de Quinaut.

A C T E V.

www.libtool.com.cn
Hélène vient rendre compte aux femmes Grecques du succès de son entreprise, les prie de garder le secret le plus inviolable & leur promet de contribuer un jour à leur délivrance. Théoclymène la suit, il fait tous ses efforts pour la dissuader du voyage qu'il a permis & ne voit qu'avec peine les larmes qu'elle verse pour un mort qu'il regarde encore comme un rival : il brûle même d'accompagner Hélène & d'assister à la cérémonie, mais Hélène vient à bout de l'en détourner, & le Roi prie Ménélas de la lui ramener au plus tôt. Elle s'éloigne avec toute sa suite ; Théoclymène ordonne les préparatifs de son mariage, le Chœur fait des vœux secrets pour le retour d'Hélène dans sa patrie, & après ce court intervalle, un Officier vient annoncer au Roi que sa perfide Maîtresse a disparu.

Arrivez au port, lui dit-il, nous en détachons une galère de cinquante rames. Le ravisseur y fait entrer une troupe d'hommes qui se présentent tout-à-coup ; il égorge le taureau & sans faire mention d'aucun mort, il s'écrie : Dieu des mers ! & vous chastes filles de Nérée ! conduisez mon épouse aux rivages de la Grèce. Nous voyons la perfidie & le Pilote veut tourner le gouvernail, mais tout fumant du sang de la victime, le fils
d'Atrée

D'Atrée appelle ses Compagnons. Que tardez-vous, leur dit-il, massacrez nos ennemis & précipitez-les dans les flots : notre Chef nous donne les mêmes ordres, on se lève, on s'anime. Les uns sont armés de poignards, les autres de tout ce que le hasard leur fournit : Hélène encourage les siens, & dans cette ardeur mutuelle vous eussiez vu se confondre les vaincus & les vainqueurs : Ménélas examine où il faut porter du secours, & il y vole à l'instant : il frappe, il renverse tout ce qui lui résiste & culbute enfin tout nos Nautonniers dans la mer, puis s'emparant du gouvernail : c'est en Grèce, dit-il, que je prétends aller. On tourne la voile, un vent favorable vient l'enfler, & le vaisseau disparaît à mes yeux.

Théoclymène est confondu, mais bientôt la fureur s'empare de son ame, & trahi, abandonné par la femme qu'il adorait, sa vengeance retombera sur sa propre sœur : elle a vu l'arrivée de Ménélas à Pharos, son devoir était de l'en instruire, & malgré les représentations du Chœur, il court se baigner dans son sang. Mais il est arrêté par Castor & Pollux qui du haut des airs lui annoncent que Théonoé a rempli la volonté des Dieux, qu'Hélène va être rendue à sa patrie, qu'elle donnera son nom à une Ile, (c'est l'Ile d'Hélène, l'une des *Sporades* du Pomontoire Suminium ;) que Ménélas habitera celles que l'on appelle

Fortunées , & qu'après sa mort son épouse jouira des honneurs divins.

Cette fable Athénienne est le but de toute la Pièce , & c'était en général celui que se proposaient les Poètes Grecs qui cherchaient toujours les moyens de flatter leurs compatriotes par des allégories qui leurs étaient relatives. Un Ménélas courageux & une Hélène vertueuse sont deux phénomènes pour le Lecteur , & comme Hélène était Lacédémonienne , il est aussi naturel de présumer qu'Athènes n'était point en guerre avec Lacédémone quand on joua cette Tragédie , que de penser que les deux Républiques étaient divisées quand on représenta celles où Sparte & Ménélas sont peints sous les couleurs les plus défavorables. Quoiqu'il en soit , l'idée de cet ouvrage est exactement la même que celle d'*Iphigénie en Tauride* , excepté que les scènes de celle-ci sont vraiment attendrissantes , & que les incidens d'*Hélène* tiennent plus à la Comédie qu'à la Tragédie.



www.libtool.com.cn

I O N.

CREÛSE, fille d'Erechthée Roi d'Athènes, fut séduite par Apollon, & accoucha d'un fils. Jalouse de conserver son honneur, elle coucha l'enfant dans un corbeille avec quelques-unes de ses parures, & l'exposa au fond de la même grotte qui avait été l'unique témoin de sa faiblesse. A la prière d'Apollon, Mercure tira cet infortuné de la grotte & le transporta au Temple de Delphes. Il y fut élevé à l'ombre des Autels, sans que lui, ni la Prêtresse eussent aucune lumière sur ceux dont il avait reçu le jour, & en grandissant, il s'acquit tant d'estime parmi les Delphiens, qu'ils lui confièrent la garde des trésors du Temple.

Les Athéniens avaient alors une guerre considérable à soutenir, Xuthus fils d'Hellen, vint à leur secours, leur fit remporter la victoire la plus complète, & pour prix de sa valeur, il épousa Creüse avec laquelle il partagea le sceptre d'Athènes. Privez du plaisir d'avoir des héritiers après plusieurs années de mariage, tous les deux résolurent d'aller consulter l'Oracle de Delphes & c'est ici que commence la Pièce dont Mercure remplit la première scène. Il y instruit le spectateur des détails dont nous venons de donner une

idée. Il ajoute que le dessein d'Apollon est de faire passer Ion, cet enfant qu'il a eu de Creüse, pour le véritable fils de Xuthus & de lui procurer la gloire d'être un jour le Fondateur de l'Ionie, partie considérable de la Grèce.

Mercurc se retire, & l'on voit paraître Ion accompagné d'une troupe de Ministres du Temple. Déjà, dit-il, le Dieu de la lumière fait briller son char sur la terre : les astres en sa présence fuyent dans le sein de la nuit sacrée. Le sommet de la double colline reçoit un double éclat, les parfums montent jusqu'à la voûte du Temple & la Prêtresse assise sur le trépié, est prête d'annoncer au peuple les Oracles du Dieu. Allez, Ministres saints, allez à la source de Castalie, & après vous être lavés dans ses eaux pures, rentrez dans le Temple. Purifiez sur-tout ces lèvres pour interpréter heureusement les mystères d'Apollon. Pour moi, satisfait de l'humble emploi que j'exerce depuis mon enfance, je vais orner ce vestibule de couronnes de laurier, en netoyer l'entrée, écarter à coups de flèches les oiseaux qui pourraient souiller les offrandes. Privé d'un père & d'une mère, je regarde ce Temple qui m'a servi de berceau, comme un lieu sacré qui exige tous mes soins.

Une troupe de filles Athéniennes se présente : elles examinent d'un œil curieux les beautés du vestibule, & le jeune Ion leur en explique les dif-

férés sujets. Ici c'est Alcide qui de sa faux dorée tue l'Hydre de Lerne, là c'est Bellérophon qui monté sur un cheval aile, est prêt à percer le monstre à trois corps, &c..... On retrouve l'imitation de ce morceau dans le premier livre de l'*Énéide* ou Enée parcourt les peintures d'un des Temples de Carthage.

Ces Athéniennes se font connaître pour les suivantes de Creüse qui s'avance la douleur peinte dans les yeux. Elle attend son époux que le chagrin de n'avoir point de postérité amène à Delphes, & elle espère que le Dieu fera favorable à ses vœux. Quoi, lui dit Ion, vous n'avez jamais eu d'enfans : hélas ! lui répond Creüse, Apollon le fait. Ion lui avoue que jamais il n'a connu ses parens. Creüse répond que la mère qui lui a donné le jour doit être malheureuse, & finit par lui raconter sa propre aventure sous le nom d'une amie. Cette amie a brûlé malgré elle pour Apollon, elle en a eu un fils qu'elle a exposé & qui doit être de votre âge s'il respire encore ; elle ignore son destin, c'est en sa faveur que je viens interroger l'Oracle.

Ion est surpris de la conformité qui se trouve entre son sort & celui de cet enfant, mais il n'ose penser qu'un Dieu ait jamais eu commerce avec une mortelle, & Creüse qui voit arriver Xuthus, prie le jeune Ministre de garder le plus

profond silence sur ce qu'elle vient de lui raconter.

Xuthus vient de l'autre de Trophonius fils d'Apollon. C'était-là que ce Devin rendait ses Oracles, & l'on ne pouvait y pénétrer sans avoir été purifié. Cette condition une fois remplie, on y était reçu, on s'y endormait, & l'on voyait, ou l'on entendait en songe ce que l'on demandait.

Ce Trophonius n'a point voulu prononcer avant son père, mais il a promis à Xuthus qu'il ne s'en retournera point sans enfans, ni Créüse sans réponse. L'un & l'autre se retirent dans le Temple, & tandis que l'on est allé chercher l'eau pour faire les aspersions, Ion condamne hautement la conduite d'Apollon.

A quel dessein, lui dit-il, séduire des beautés mortelles & abandonner leurs enfans au trépas ! Songez qu'étant Dieu vous devez des exemples de vertu. S'il est des méchans parmi nous, vous les punissez, sied-il donc aux Législateurs de violer les loix ? Si cela était, ce que je ne puis croire, les mortels vous puniraient à leur tour, & vos Temples feraient bien-tôt déserts. Si vous succombez à d'indignes passions, il ne faut plus accuser les hommes, c'est à vous qu'il faut s'en prendre. Ils ne sont que les imitateurs de vos vices : vous êtes leur Maître.

Ion sort, & le Chœur adresse des vœux à Mi-

nerve, à Diane, enfin à Lucine qu'il prie d'accorder à ses Souverains une postérité qui soutienne la gloire de leur nom, & sur-tout de celui d'Erécthée père de Creüse, mortel respectable qui sacrifia ses filles pour le salut de la patrie.

L'Oracle vient de répondre à Xuthus que la première personne qu'il rencontrera en sortant du Temple, ce sera son fils, Ion est le premier qui s'offre à ses regards, & Xuthus est au comble de ses vœux. Ion lui demande quelle est sa mère, Xuthus l'ignore & tout ce qu'il peut lui en dire, c'est qu'avant son hymen il a été aimé de quelques jeunes filles dans un pèlerinage qu'il avait fait à Delphes pendant les fêtes de Bacchus. Par déférence pour le Dieu, l'un & l'autre consentent à se reconnaître, & cette crédulité réciproque suppose que les Grecs avaient une confiance bien aveugle dans leurs Oracles.

Cependant Ion devient rêveur, Xuthus en est alarmé & son fils lui répond qu'il préfère la tranquillité dont il jouit à l'éclat du Trône que le sort lui présente. Un doux loisir, lui dit-il, point de trouble, point d'envieux, telle est ma félicité, & ce qui me paraît un bien inestimable, c'est que mon cœur d'accord avec mon devoir contribue à me rendre digne du Dieu que je sers. Jugez si je dois balancer entre ces biens & ceux que vous m'offrez.

Ce morceau est plein de sentiment & de naïveté : Racine l'a mis presque en entier dans la bouche de Joas auquel il a donné quelques traits du caractère d'Ion! (*Voyez Athalie.*) Xuthus fait entendre à celui-ci qu'il doit céder à sa nouvelle fortune , Ion se rend & son père défend au Chœur , sous peine de mort , d'instruire Créüse de cette nouvelle. Mais plus fidèles au sang d'Erechthée qu'à Xuthus , les femmes sont résolues de découvrir à la Princesse le secret de son époux , & de perdre Ion , s'il le faut , pour venger Créüse & la liberté d'Athènes.

Créüse paraît , & après avoir chargé le vieux Gouverneur d'Erechthée d'employer tous ses soins pour obtenir d'Apollon un Oracle qui soit favorable à ses désirs , elle demande au Chœur quelle est la réponse que le Dieu a faite à Xuthus. Le Chœur s'exprime par des mots interrompus & finit par tout révéler : la Reine en est frappée comme d'un coup de foudre , mais le Vieillard prend la parole , & outré d'une action qui lui paraît indigne d'un Souverain , il s'écrie : Madame , on vous trahit & votre époux vous détrône. C'est moins par haine pour lui que par fidélité pour vous que j'ose vous parler ainsi d'un étranger qui après vous avoir épousée , n'a pas rougi de violer la foi qu'il vous avait jurée , & de se procurer des héritiers qui ne sont pas de vous.

Votre stérilité, le voyage de Delphes, la rencontre & la reconnaissance précipitée d'un enfant, tout a l'air d'un artifice concerté pour placer le fils de quelque esclave sur le Trône des Erectides. Il ne vous reste plus de ressource que la mort, mais elle doit être précédée de celle de vos deux ennemis, & moi-même je serai l'instrument de votre vengeance.

Dois-je parler, ou me taire encore, reprend Creüse? Pudeur trop scrupuleuse! cesse de me contraindre. Qui m'arête désormais? chassée de mes Etats, privée de l'espoir d'avoir des successeurs de mon sang, est-il quelque devoir qui me lie à mon perfide époux? les larmes coulent de mes yeux, la rougeur me couvre le front, mais c'en est fait, je révélerai ma honte & celle du plus ingrat de tous les hommes. Apollon! Dieu cruel! c'est toi qui m'as perdue, toi qui as triomphé de ma vertu, & tu as souffert que ton fils soit devenu la proie des oiseaux, tandis que tu rends au traître Xuthus un enfant qui n'est pas à moi.

Le Chœur est confondu, & Creüse ne rougit pas de lui dire que malgré les cris de son fils qui lui tendait les bras, elle l'a laissé dans une grotte & a sacrifié l'amour maternel aux égards d'un honneur sévère qu'il fallait mettre à couvert.

Cruelle mère, s'écrie le Vieillard, Dieu plus barbare! il a causé votre perte, vengez-vous-en,

& brûlez le Temple de Delphes : si la Religion vous arête, perdez votre époux, mais du moins étouffez ce monstre naissant, cet Ion qui s'élève contre vous.

Creüse adopte cette dernière idée, & sa victime périra par le poison : la Princesse en a un qui lui vient de Minerve : ce sont deux gouttes du sang de Méduse que la Déesse avait données à Erycthonius, & dont l'une a la propriété de procurer un prompt trépas, l'autre une guérison subite. Elle remet la liqueur mortelle au Vieillard, mais elle desire que son ennemi ne meure que dans les remparts d'Athènes : le Vieillard au contraire veut l'immoler à l'instant même ; Creüse cède, se retire & laisse le Chœur qui fait les vœux les plus vifs pour la mort du malheureux Ion. Quelle impatience ces femmes ne devaient-elles pas avoir d'après l'emportement du Gouverneur & l'horrible sentence qu'il prononce pour s'encourager au crime ! Soyons vertueux, dit-il, quand tout nous rit, mais s'agit-il de se venger d'un ennemi ? n'écoutons plus une vertu importune.

Dans la première scène du quatrième Acte, arrive un Domestique de Creüse, qui d'un air effrayé demande au Chœur où peut être sa Maitresse. On l'interroge, on le presse, & il rend compte de l'évènement qui vient de se passer.

Les Delphiens étaient rassemblés dans une su-

perbe tente pour assister au festin que Xuthus avait ordonné en l'honneur de la naissance d'Ion. La salle était remplie & les convives ornés de couronnes, avaient commencé le repas, lorsqu'un Vieillard a paru dans l'assemblée & a réveillé la joie en se faisant l'Echançon public. La Musique & Bacchus ayant échauffé les esprits, le Vieillard fait apporter de plus grandes coupes & se fait un mérite de servir lui-même son nouveau Maître. Il avait mêlé dans le vin un poison qu'il avait, dit-on, reçu de Creüse. Ion faisait déjà la libation, quand une parole échappée à un des Officiers lui a fait entrevoir un fâcheux présage. Il demande une autre coupe & fait une libation de tout le vin qui était dans la sienne, en invitant les convives à l'imiter. Cependant une troupe de colombes entre dans la tente & goûte de ce vin répandu par les conviés. On n'en voit aucun effet funeste pour ces oiseaux; mais la colombe qui s'était arrêtée proche d'Ion, trempe à peine son bec dans le vin empoisonné, qu'elle s'agite violemment, fait entendre une voix plaintive & tombe étendue aux pieds des spectateurs. Ion déchirant aussi-tôt ses vêtemens, s'écrie : Quel mortel attente à mes jours? C'est à toi, Vieillard, de me le déclarer, puisque c'est de ta main que j'ai reçu le poison. Après quelques détours, le Vieillard confesse le forfait de Creüse; Ion, à la tête des conviés, court à l'instant demander justice

aux Ministres du Temple , & tous , d'une voix unanime , ont condamné la Reine à être précipitée du haut du rocher.

Ce récit est précédé d'une brillante description des ornemens de la tente , description qui offre un très-beau tableau poétique , mais qui est absolument déplacée dans cet endroit.

Ambitiosa rescide ornamenta.

Le Chœur qui se sent complice du crime de la Reine , ne voit aucun moyen d'échapper au supplice & s'abandonne aux frayeurs les plus vives. Creüse paraît , elle fait sa condamnation , & accompagnée de ses femmes , elle se réfugie au pied de l'Autel dont elle défend l'approche à Ion qui arrive suivi d'une foule de gens armés. L'un & l'autre s'accablent des reproches les plus vifs , celui-ci sur le poison dont la Reine a voulu le rendre la victime , celle - la sur la coupable audace du fils d'une Etrangère qui ne rougit pas d'usurper le trône d'Athènes.

Malgré la fureur dont il est animé , Ion n'ose arracher Creüse de son asyle , & dans l'instant s'avance la Prêtresse du Temple , qui après lui avoir défendu de tremper ses mains dans le sang de son ennemie , lui remet le berceau dans lequel il a été trouvé. . . C'est celui dans lequel je vous exposai , s'écrie la Reine & j'abandonne cet Autel , dût-il m'eu

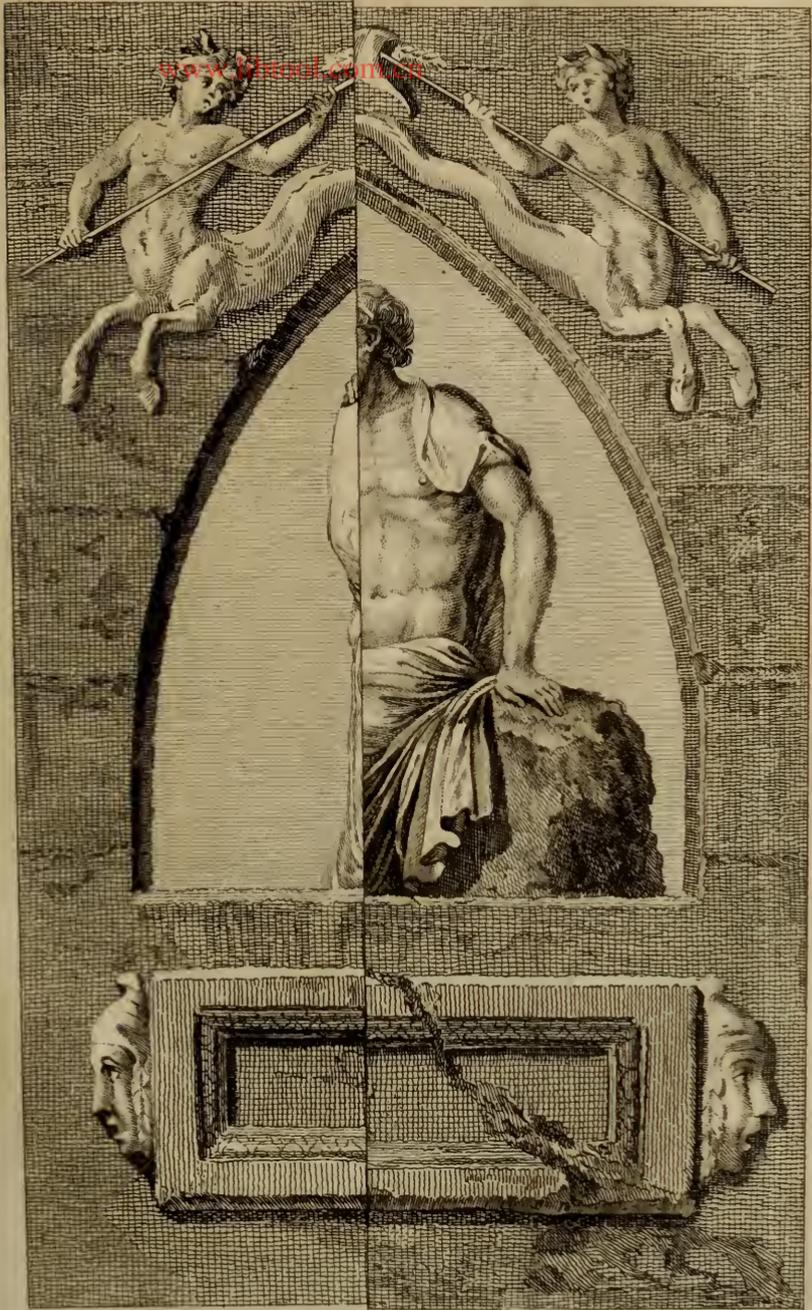
coûter la vie. Ion veut qu'on la faiffiffe, mais elle s'obftine à l'appeller fon fils, & pour la convaincre de fupercherie, il l'oblige à nommer, avant qu'il l'ait ouvert, tout ce que renferme ce berceau. Le Lecteur devine aifément qu'elle ne peut s'y tromper, & Ion vole dans fes bras. Mais il doit favoir qu'il n'est pas fils de Xuthus, & Creüfe ne l'avoue qu'avec le plus grand embaras. Ion ne peut croire qu'il est iffu d'Apollon, & Minerve qui tombe des nues, vient lui confirmer le fecret de fa naiffance. Elle ordonne à fa mère de le placer fur le trône comme rejetton des Erechthides, & ce jeune Prince deviendra célèbre dans toute la Grèce. Il aura quatre fils qui feront les Chefs de quatre Tribus d'Athènes, & fes petits-fils habiteront les Cyclades & les Villes d'Ionie, nom qu'elles devront à Ion. Pour Creüfe, elle mettra au monde deux enfans dont l'un donnera fon nom à l'Achaïe, & l'autre à la Dorie. Euripide n'a rapporté tout cet hiftorique que pour flatter la vanité des Grecs qui étaient très-jaloux de leurs anciennes origines.

Il n'est question dans ce dénouement, ni du Vieillard ni de Xuthus : le premier fans doute obtient fon pardon en faveur de la Reine, le fecond est occupé à faire des facrifices. D'après tout ce qui s'est paffé, fon abfence était néceffaire, & Minerve ajoute qu'il doit ignorer qu'lon n'est pas fon fils. Voilà donc dans cette Pièce un mari dupe

de la femme , un Apollon séducteur , une Minerve entremetteuse , une épouse barbare & un jeune Prêtre vindicatif. Exceptons les beautés de détail , la situation d'une mère qui veut immoler son fils sans le connaître , situation vraiment tragique ; & le reste n'offrira qu'un assemblage d'incidens qui loin de nous intéresser , ne pourroit que nous paraître ridicules.

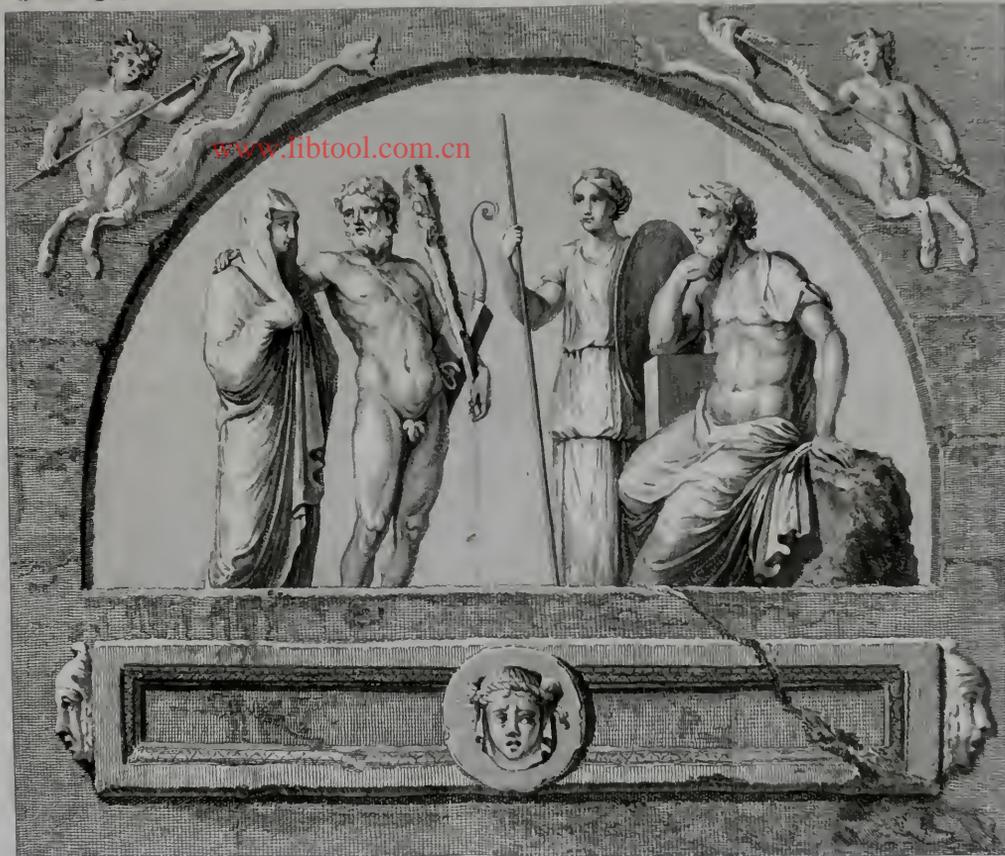
A L C E S T E.

O Palais d'Admète ! dit Apollon dans la première scène de cette Tragédie , lieux témoins de mon esclavage , vous savez que je n'ai pas rougi , tout Dieu que je suis , de me voir rabaisé à recueillir le fruit de mes travaux , ainsi l'ordonna Jupiter. Ce Dieu armé de la foudre écrase mon fils Esculape ; pour venger un mort si cher , j'immole à mon tour les Cyclopes dont l'art fatal avait fabriqué le feu qui le dévora ; voilà la cause de la punition que je souffre. Arrivé dans cette terre , je gardai les troupeaux du fils de Phérès (Admète Roi de Thessalie) ; mais pour prix de sa piété , je devins en même-tems le Dieu tutélaire de sa maison. Déjà ce Prince touchait à sa dernière heure , je trompai les Parques & j'eus le bonheur de le dérober à leurs inévitables coups. Oui , ces



J. D. Dugoure del.

Thomas Sculp.



J. D. Dugure del.

Thomas Sculp.

ALCESTIS ET ADMETUS.

Déesse me l'ont promis. *Admète*, m'ont-elles dit, *ne verra point les sombres bords, si quelqu'autre prend sa place au tombeau.* Telle fut la condition imposée : mais hélas ! malheureux Prince, il a eu beau fonder ses proches & ses amis : père vieux, mère sur le déclin de l'âge, personne, excepté son épouse, n'a voulu sacrifier ses jours pour sauver ceux d'*Admète*. Cependant *Alceste*, la trop fidèle *Alceste* entre les bras de son époux, ferme déjà les yeux à la lumière. Ce jour fatal est arrivé pour elle : victime de sa tendresse, il faut qu'elle paye aux Parques ce funeste tribut, & pour comble de disgrâce, je suis contraint d'abandonner une maison si chère, pour ne pas souiller mes yeux d'un spectacle funèbre dont il ne m'est pas permis d'être le témoin. C'en est fait, voici la Mort qui s'approche : je vois cette Prêtresse des Enfers, elle vient enlever sa proie : la Cruelle n'avait garde de manquer le jour assigné par les Destins.

Cette espèce de prologue renferme tout le sujet de la Pièce, & le dénouement en est indiqué par le monument ancien dont nous donnons ici le dessin, d'après le trésor des antiquités Grecques, & recueilli, à ce que l'on croit, du tombeau des Nafons sur quel sont représentés plusieurs travaux d'*Alcide*. *Hugin*, *Apollodore* & *Lucien* prétendent que *Pluton* & *Proserpine* rendirent gratuitement *Alceste* aux instances d'*Hercule*, mais l'opinion

commune, c'est que ce Héros ne l'obtint que les armes à la main. Cette opinion semble confirmée par le monument même où il est représenté avec son arc & sa massue. Il ramène Alceste couverte encore du voile dans lequel elle avait été ensévelie. Vis-à-vis, on voit Admète assis & douloureusement occupé de la perte qu'il a faite. Il a le menton appuyé sur une de ses mains, & le coude sur la partie élevée de son siège. Selon le plus grand nombre d'Auteurs qui ont parlé de ce monument, la figure qui est à côté de lui représente la Déesse Pallas. Le P. Montfaucon donne de ce bas-relief une explication toute différente, & voici ses propres paroles.

On lit dans la Fable qu'Hercule descendu aux Enfers pour délivrer Alceste, lia la Mort avec des chaînes de diamant, & qu'il ne voulut les briser que lorsqu'elle lui eut rendu sa victime. Ce Héros ayant la massue, l'arc & la trouffe, tient les mains sur l'épaule d'Alceste habillée en Matrone. Pluton assis sur une pierre, semble consentir qu'Alcide la délivre. On ne fait ce que fait là une femme qui tient un bouclier & une pique : ce pourrait être Proserpine.

Nous ne prononcerons point entre ces deux explications, & nos Lecteurs jugeront eux-mêmes de leur plus ou moins de vraisemblance. D'ailleurs quelles conjectures pourrions-nous ajouter sur un monument

monument qui existe en effet , mais dont ni l'Artiste ni ses contemporains ne nous ont transmis la véritable idée? www.libtool.com.cn

A la fin de la première scène , ou si l'on veut du prologue , Apollon a vu la Mort s'approcher du Palais , & de son côté , la Mort ne l'y a rencontré qu'avec peine. Que faites-vous ici , lui dit-elle & quel dessein vous y arête ? Est-ce l'espérance de me ravir encore le tribut destiné aux Enfers ? ne vous suffit-il pas d'avoir déjà privé les Parques d'une victime ? à quoi bon cet arc dans vos mains ? prétendez-vous défendre la fille de Pélidas , malgré la parole qu'elle a donnée de s'immoler pour son époux ?

Je ne ferai point usage de mes armes , lui répond Apollon , mais souffrez que je vous supplie pour Admète ; épargnez , épargnez les jours de son épouse. — Non. — Cruelle ! mais toute impitoyable que vous êtes , il faudra bien que vous vous laissiez fléchir. Connaissez-vous ce Héros qu'Eurysthée envoie au fond de la Thrace pour enlever le char de Diomède ? Il arrivera bientôt dans la maison d'Admète & il saura vous ravir votre proie. Je ne vous devrai point la délivrance d'Alceste , vous la rendrez toutefois & je ne vous en haïrai pas moins.

Apollon parle ici du neuvième des travaux d'Hercule : ce fut la mort de ce Roi que nous ve-

nons de nommer , & qui nourrissait ses chevaux de chair humaine.

Menaces inutiles , répond la Mort , Alceste me fuivra. Je vais de ce pas presser le sacrifice & le commencer avec ce fer. Ceux dont il a une fois coupé la chevelure , sont dès-lors consacrés aux Dieux infernaux.

Par le mot de *fer* , Euripide fait allusion à la coutume superstitieuse qu'avaient les Anciens de couper aux mourans l'extrémité de leurs cheveux , comme les prémices du sacrifice dû aux Divinités des Enfers. Virgile en parlant de Didon , décrit cette cérémonie dans les vers les plus élégans.

*Nondum illi flavum Proserpina vertice crinem
Abstulerat , stygioque caput damnaverat orco :
Ergo iris croceis per cælum roscida pennis
Devolat , & supra caput adstitit. Hunc ego diti
Sacrum jussa fero , teque isto corpore solvo.
Sic ait , & dextra crinem secat : omnis & una
Dilapsus calor.*

Apollon se retire ainsi que la Mort , & l'on voit arriver une troupe de Citoyens de Phère qui gémissent sur le sort d'Alceste & qui accourent pour en apprendre des nouvelles. Ils sont effrayés du funeste silence qui règne devant le palais ; cependant ils n'entendent point les cris lamentables des jeunes femmes , ils ne voient dans le vestibule ni bassin d'eau lustrale , ni cheveux coupés , & leur

ame s'ouvre encore à l'espérance. Mais bien-tôt elle est détruite par une des femmes de la Reine qui paraît & qui annonce qu'Alceste touche à son dernier moment. Malheureux Admète, continue-t-elle, qu'elle épouse vous perdez ! à peine s'est-elle aperçue que l'heure fatale approchait, qu'elle s'est lavée dans l'eau pure d'un fleuve & s'est parée de ses plus riches habits. Puis s'arrêtant en présence de Vesta : Déesse, dit-elle, je vais descendre dans les Enfers. Je viens donc me prosterner à vos pieds pour la dernière fois. L'unique faveur que j'ose vous demander, c'est de tenir lieu de mère à mes enfans orphelins. Donnez à l'un une épouse qu'il aime, & à l'autre un époux digne d'elle. Puissent-ils jouir d'un sort plus heureux que n'a fait leur mère ! puissent-ils ne pas mourir comme elle d'une mort prématurée & remplir dans leur terre natale toute la mesure de leurs jours fortunés !

Après ce peu de paroles, elle visite tour-à-tour les Autels répandus dans le palais d'Admète. Elle les couronne de fleurs, elle les parfème de feuilles de myrte, elle prie sans laisser échaper un cri, sans pousser un soupir. Mais tout-à-coup elle passe dans son appartement, & se jettant sur sa couche nuptiale, elle exhale sa douleur en ces mots.

Chaste dépositaire de ma tendresse envers un époux

pour qui je meurs, écoute mes derniers regrets, car je ne puis te haïr quoique tu m'aies été funeste. . . . Si tu reçois une autre épouse en ma place, peut-être sera-t-elle plus heureuse, mais elle ne sera ni plus chaste, ni plus fidèle que moi.. Cependant ses enfans baignés de larmes, s'attachent aux habits de leur mère, qui prenant tantôt l'un, tantôt l'autre, leur prodigue ses dernières caresses. Tous les esclaves errent çà & là & pleurent sur la destinée de la Reine. Elle les appelle tous par leur nom, elle leur présente la main, enfin il n'en est aucun qu'elle n'ait consolé & dont elle n'ait reçu les adieux. Admète livré à la plus amère douleur, Admète tient son épouse entre ses bras, la presse & la conjure de ne pas le quitter. Un feu secret la consume & la dévore insensiblement. Déjà ses froides mains ont perdu leur usage, mais quoiqu'elle respire à peine, elle veut encore dérober quelques regards à la Mort qui la réclame, & elle va venir en ces lieux jouir de la lumière du soleil qu'elle ne verra plus.

O Jupiter, s'écrie le Chœur, quel remède trouver à des maux si cruels!... Mais voici Alceste & Admète. Pleurez, gémissiez, ô région de Phère, à la vue de la meilleure des femmes qu'un mal secret mine peu-à-peu & va bientôt engloutir dans le séjour souterrain de Pluton. Oui, après

ce que j'ai vu tant de fois, & sur-tout à ce triste spectacle, je suis bien-loin de croire que l'hymen ait plus de félicité que de chagrins.

O soleil, s'écrie Alceste entre les bras de ses femmes, (c'est la première Scène du second Acte,) ô lumière du jour, ô nuages qui roulez sur nos têtes ! ô terre, ô palais, ô lit nuptial d'Iolas ma patrie ! je vois déjà la double rame, je vois la funeste barque. Déjà le Nocher des morts me répète à grands cris : » Qui t'arête ? descends : tu diffères, & tout est préparé pour ton passage «.

Ce morceau a été traduit par M. Racine dans sa préface sur Iphigénie où il défend Euripide contre quelques modernes.

Je vois déjà la rame & la barque fatale :
 J'entends le vieux Nocher sur la rive infernale :
 Impatient, il crie, on t'attend ici-bas,
 Tout est prêt, descends, viens, ne me retarde pas.

A D M È T E.

Cruelle navigation ! malheureuse épouse ! dans quel gouffre de maux sommes-nous tombés.

A L C E S T E.

On m'entraîne, Admète, on m'entraîne à la Cour infernale. Ne le voyez-vous pas ? c'est Pluton lui-même, il vole autour de moi. Dieu barbare ! que voulez-vous ? .. infortunée ! dans quelle région inconnue commençai-je d'entrer ? .. Qu'on

m'étende sur ce lit , je ne me soutiens plus. Un nuage sombre se répand sur mes yeux. O mes enfans ! mes enfans ! vous n'avez plus de mère.

A D M È T È.

Alceste ! Alceste ! au nom des Dieux ne m'abandonnez pas , ne vous abandonnez pas vous-même. Je meurs si vous mourez , ma vie & ma mort sont entre vos mains , la tendresse qui nous lie ne fait qu'un cœur du vôtre & du mien.

A L C E S T E.

Cher Admète ! je touche à mon heure suprême ,
 Voyez ce que j'ai fait pour un époux que j'aime.
 Pour vous sauver le jour je me livre à la mort ,
 Et ma seule tendresse a voulu cet effort.
 Je pouvais , jeune encore , & veuve couronnée ,
 Aspirer aux liens d'un nouvel hyménée :
 Mais je n'ai pas voulu survivre à vos destins ,
 Pour nourrir dans le deuil des enfans orphelins.
 Ma vie est par mon choix , éteinte à son aurore ,
 Vos parens à leur fils se devaient plus encore :
 Vous étiez leur seul bien : par l'âge appesantis ,
 Ils n'avaient pas le droit d'espérer d'autre fils ,
 Et si votre bonheur eût fait leur seule envie ,
 Vous pouviez conserver votre épouse & la vie.
 Mais ils vous ont trahi : les Dieux l'ont ordonné ,
 A pleurer mon trépas vous étiez destiné.
 Le ciel à mes enfans dut ravir une mère ,
 O vous , pour qui je meurs , écoutez ma prière !
 Je ne demande pas pour prix de mes bienfaits ,
 Un sacrifice égal à celui que je fais ;

Et quel bien , après tout , pourrait valoir la vie ?
Mais si de mon époux ma mémoire est chérie ,
S'il aime nos enfans , s'il se souvient de moi ,
Ah ! que jamais l'hymen démentant votre foi ,
Ne fasse dans mon lit entrer une autre épouse ,
Qui régna sur mon sang en marâtre jalouse ,
Accablerait bientôt sous son joug odieux
De nos premiers amours les gages précieux :
On ne connaît que trop les haines implacables ,
D'un second hyménée effets inévitables.
Gardez dans ce Palais d'introduire un Tyran ;
De mon fils , il est vrai , le péril est moins grand ,
Son sexe est sa défense , il croîtra près d'un père ,
Mais à ma fille ici qui tiendra lieu de mère ?
Fille trop chère , hélas ! s'il fallait quelque jour
Qu'une femme étrangère osât dans cette Cour ,
A la honte , au mépris dévouer ton enfance ,
Et d'un hymen heureux te ravir l'espérance !
Si tu dois de Lucine éprouver les travaux ,
Qui fera près de toi pour adoucir tes maux ,
Pour t'offrir les secours de l'amour maternelle ?
Je meurs , ah ! par pitié pour moi-même & pour elle ,
Admète , jurez-moi de souscrire à mes vœux ,
Joignez cette promesse à nos derniers adieux.
Il faut nous séparer : la mort qui me menace ,
N'admet point de délai , n'accorde point de grâce :
Adieu , mes chers enfans , adieu , mon cher époux ;
Vous que j'ai tant aimé , vivez , souvenez-vous
Qu'Alceste à cet amour appartient toute entière ,
Fut la plus tendre épouse & la plus tendre mère.

(M. DE LA HARPE).

Admète lui jure que jamais il ne formera d'autres nœuds , qu'il renonce pour toujours aux fêtes & aux ~~chants dont son palais a retenti~~ jusqu'à présent. Mon amour ingénieux, ajoute-t-il, va occuper les mains les plus habiles à me retracer votre image. Je la placerai sur ma couche, & tombant à ses pieds, je l'embrasserai mille fois.... Que n'ai-je la vertu d'Orphée ! que ne puis-je imiter ses accords ! que mon amour saurait bien toucher la fille de Cérès & son inexorable époux ! vains souhaits ! Alceste, je vous suis, préparez la demeure que je dois habiter éternellement avec vous... Je ne veux d'autre tombeau que le vôtre.

Cependant Alceste touche à son dernier moment, elle l'annonce, & malgré la douleur de son époux qui la rappelle à grands cris, malgré le désespoir de ses enfans qui embrassent ses genoux, malgré les larmes de ses femmes qui la redemandent à la Mort, la Mort s'avance & lui ferme les yeux. Admète se voile le visage, & accompagné de toute sa Cour, il fuit le corps de la victime que l'on enlève pour le parer de ses ornemens funéraires. Le Chœur demeure & termine l'Acte par des chants analogues à cette cruelle situation, par des prières au Dieu des Enfers, enfin par des louanges sur la générosité d'Alceste qui n'a pas craint de mourir, tandis que le père & la mère d'Admète ont refusé de s'immoler pour lui.

Hercule arrive ; il va en Thrace pour y faire la conquête des Chevaux de Diomède, il n'a pas voulu passer à Phère sans voir Admète, il le demande, & Admète se présente. Il porte déjà les marques de son deuil, Hercule veut savoir quel est l'objet de ses regrets & se retirer dans la crainte de lui être importun, mais les droits de l'hospitalité sont sacrés pour Admète, & pour engager Alcide à rester, il lui dit, non pas qu'Alceste est morte, mais qu'elle est au moment d'expirer. Désolé de l'état de cette épouse chérie, vaincu par les sollicitations d'Admète, Hercule entre dans l'appartement destiné aux étrangers, & le Chœur fait l'éloge de la piété de son Roi qui oublie les chagrins les plus cuisans pour faire honneur à celui qui traverse ses Etats.

Chers amis, répond ce malheureux Prince, chers amis dont la présence est si consolante pour moi, j'ai besoin de votre secours. On porte Alceste au bûcher & de-là au tombeau. Vous allez voir paraître l'appareil de ses funérailles. Rendez-lui les devoirs ordinaires & faites éclater vos regrets en faveur de votre Reine qui sort de son palais pour n'y plus rentrer.

On apperçoit le convoi, & Phérès père d'Admète, Phérès l'accompagne suivi d'une troupe d'Officiers qui portent des dons pour Alceste. Mais ce Vieillard a refusé de mourir pour son

fil, Admète le lui reproche, Admète dédaigne ses dons, & cet incident fait naître une très-longue Scène, qui ne ferait nullement dans nos mœurs.

Emportez nos regrets, s'écrie le Chœur après la querelle de Phérès & d'Admète, emportez nos regrets, ô la plus généreuse, la plus fidèle de toutes les épouses ! Que les Dieux infernaux, que Mercure & Pluton vous reçoivent favorablement aux Enfers; & s'il est dans cet autre monde des récompenses & des biens véritables réservés aux Justes, puissiez-vous en jouir, puissiez-vous goûter, auprès de Proserpine les fruits de votre piété. (*On emporte le corps d'Alceste au bûcher, & le convoi passe suivi d'Admète & du Chœur*).

L'Officier que le Roi a chargé de traiter Hercule est indigné de ce que ce Héros qui lui est inconnu, n'ait pas rougi de se livrer à la joie d'un festin dans un palais rempli de deuil, & il en fait les plaintes les plus vives dans un monologue qui commence le quatrième Acte. Hercule paraît & lui reproche à son tour l'air sombre avec lequel il a servi le meilleur ami de son Maître. Approchez donc, lui dit-il, & apprenez de moi à tenir une conduite plus sensée. Savez-vous quelle est la nature des choses humaines ? Tout mortel est dévoué à la mort, & il n'en est aucun qui sache s'il doit vivre demain. Tel est le cours de notre

destinée. Son terme est tellement incertain qu'il n'est ni art, ni science qui puisse nous le marquer. Instruit de ce grand principe, goûtez les plaisirs de la table, & songez que l'instant présent est à vous, mais que le reste est à la fortune.

Sais-tu bien quelle est la condition
De la chétive humaine nation ?
Non, que je crois ; car d'où aurais-tu telle
Instruction ? Oy-moi donc parler d'elle.
A tous humains il est prédestiné
Mourir à jour préfix & terminé,
Et n'y a nul qui sache si vivante
Ame il aura la journée suivante.
Car impossible il est de deviner
Là où se doit la fortune tourner.

(PLUT. trad. d'AMYOT.)

Trop affligé pour se rendre aux avis d'Alcide, l'Officier ne peut plus lui dissimuler le sujet de sa douleur & il l'instruit de la mort d'Alceste. Anéanti, honteux d'avoir couronné sa tête de fleurs dans la maison d'un ami au désespoir, Hercule demande où est le tombeau d'Alceste, l'Officier le lui indique & se retire.

HERCULE, *seul.*

C'est ici, Hercule, qu'il faut montrer à l'univers quel fils Aclmène a donné au Souverain des Dieux. Tu as rempli tant de pénibles travaux, ta reconnaissance pour Admète exige encore ce-

lui-ci de ta valeur. Il s'agit de sauver Alceste, & de la rendre à son époux. Allons trouver la Mort, cette orgueilleuse Reine des ombres : je la verrai sans doute au tombeau, parée de ses habits funèbres & occupée à se rassasier du sang de ses victimes. Mettons-nous en embuscade & fondons tout-à-coup sur elle. Si je suis assez fortuné pour la surprendre & pour la saisir, elle aura beau s'agiter : malgré ses vains efforts, il n'est rien qui puisse me l'arracher qu'elle ne m'ait remis Alceste. Si je manque cet heureux projet, si la cruelle ne vient pas au tombeau favoriser les gâteaux arrosés de sang, j'irai, oui, j'irai aux Enfers. Je descendrai tout vivant au ténébreux palais de Proserpine & de Pluton : je la redemanderai, & sûr de l'obtenir, je la ramènerai à son fidèle époux. Que ne dois-je point à un ami qui frappé d'un si terrible coup, & loin de m'alléguer cette excuse trop légitime pour ne pas me recevoir, a respecté l'amitié au point de me cacher son désespoir par la plus héroïque fermeté ? Non je ne souffrirai pas qu'il ait obligé un ingrat, & qu'Admète ait pu surpasser Hercule en générosité !

Il sort, & suivi du Chœur, Admète revient de célébrer les funérailles d'Alceste. Où me retirer, s'écrie-t-il, où m'arrêter ! que faire ! qui me procurera la mort ! O tendresse ensévelie sous la terre ! ô douleur éternelle ! ô regrets sans fin ! pourquoi

cruels que vous êtes, m'avez-vous prêté un funeste secours pour me ravir le plaisir de m'enterrer tout vivant avec elle?... Avec elle j'aurais passé l'onde infernale : Pluton aurait eu une double victime, & ce Dieu, tout impitoyable qu'il est, ce Dieu n'aurait pas eu la cruauté de séparer deux cœurs qu'un si tendre amour avait joints..... Comment soutiendrai-je la vue de ces murs ! Alceste n'y est plus. Je ne pourrai ni lui parler, ni l'entendre. De quel côté mon amour inquiet tournera-t-il ses regards ! Hélas ! il ne trouvera partout qu'une solitude qui me fera sécher de douleur. Quel supplice de voir autour de moi ces lits, ces sièges où je la vis autrefois & où je ne la reverrai plus. Cet appareil lugubre, cet appartement obscur, cet air funèbre & négligé de mon palais, tout me rappellera sans cesse une idée si chère. Que sera-ce quand mes tristes enfans baignez de larmes embrasseront mes genoux & me redemanderont leur mère ! quand j'entendrai les longs gémissemens & les regrets éternels des esclaves ! Dieux, s'écrieront-ils, de quelle Souveraine nous avez-vous privés ! Voilà, voilà les horribles tourmens que me prépare ce palais. En fortirai-je pour être le témoin des hymens de Thessalie ? Les riantes assemblées des jeunes épouses feront pour moi le sujet de la plus cuisante douleur. Malgré l'ordre d'Apollon qui m'a forcé de laisser descendre Alceste

au tombeau, mes ennemis ne manqueront pas de répandre que je l'ai livrée au trépas pour m'y dérober. Ah! Dieux! voilà le dernier coup que vous me réserviez.

Le Chœur fait tous ses efforts pour le consoler, mais ses efforts sont inutiles, & il finit par lui représenter qu'il est impossible à l'homme de se soustraire aux arrêts du Destin, Divinité sévère dont le Temple est inaccessible & que l'on ne fléchit ni par les prières, ni par le sang des victimes.

A l'instant même, reparaît Alcide accompagné d'une femme voilée : il s'avance vers Admète & lui fait de tendres reproches sur le peu de confiance qu'il lui a témoigné. Cependant, ajoute-t-il, vous voyez cette femme, je viens la remettre dans vos mains, & j'exige de votre amitié que vous la gardiez jusqu'au moment où je reviendrai triomphant de Diomède & possesseur de ses chevaux : cette beauté est le prix de mon courage, prenez-en soin & recevez-la comme la conquête précieuse, non d'un ravisseur, mais d'un combattant couronné.

Admète se justifie du mystère qu'il a fait au fils d'Alcmène & le supplie dans les termes les plus pressans de confier à un autre cette femme à laquelle ses chagrins & la décence même ne lui permettent pas de donner asyle... Au nom des Dieux,

Seigneur , ôtez - moi cet objet qui me trouble. Epargnez un Amant désespéré. Plus je la vois , plus je crois voir mon épouse. Les larmes coulent malgré moi de mes yeux.... Malheureux que je suis , c'est bien en ce moment que je goûte à longs traits toute l'amertume de mon infortune.

Plus Alcide le presse , plus il résiste , mais enfin , vaincu par ses prières , il consent à en avoir soin jusqu'à son retour. Hé bien , s'écrie Hercule , gardez-la comme votre épouse. Vous allez voir que le fils de Jupiter fait être reconnaissant. (*Il lève le voile.*) Revoyez Alceste & séchez les larmes qu'elle vous a fait répandre.

Admète ne peut revenir de son étonnement & ne fait comment s'acquitter du service que vient de lui rendre son Libérateur , mais ce Libérateur en est payé par la félicité mutuelle des deux époux. Cependant Alceste est immobile & sans voix ; Admète brûle de l'entendre , quel Dieu opérera ce nouveau prodige ? Dévouée aux Divinités infernales , reprend Hercule , il faut qu'elle soit purifiée , & vous ne pourrez jouir de son entretien que la troisième aurore n'ait paru sur la terre. Allez , conduisez-là dans votre palais , & déjà si religieux observateur des devoirs de l'hospitalité , continuez de l'être toujours. Adieu , je vais de ce pas accomplir les ordres du fils de Stenelus ; (*c'est Eurysthée.*)

Admète comble Alcide d'actions de graces & ordonne au Chœur de célébrer le retour d'Alceste par les fêtes les plus magnifiques. Le Chœur partage les transports de son Roi & termine la Pièce par un retour sur les Dieux dont la puissance secrete ménage les évènements les plus extraordinaires.

Le naturel qui règne dans cet ouvrage , la vérité des situations qu'il renferme , le charme de l'intérêt qu'il présente & qui sans épisode , sans ornemens déplacés , s'accroît depuis l'ouverture jusqu'au dénouement , tout cela doit faire oublier quelques traits étrangers à notre manière de penser & qui ne sont des défauts que relativement à nous. Nous n'ajouterons à cela qu'une réflexion & elle suffira pour constater le mérite de la Pièce : c'est qu'Aristophane ne l'a point critiquée malgré l'acharnement avec lequel il poursuivait Euripide , c'est que Buchanan l'a traduite en vers latins comme une des plus belles de l'Auteur , c'est qu'enfin Racine en avait tracé un plan dans lequel il avait rassemblé toutes les beautés de l'original. Lorsque nous parlerons des différentes *Alcestes Françaises* , le Lecteur assignera de lui-même la place que l'on doit donner au modèle & à ses imitateurs.



LES TROYENNES.

www.libtool.com.cn

LE partage des Dames Troyennes entre leurs vainqueurs qui les regardent comme la partie la plus précieuse de leur butin , voilà quel est le fond de cette Pièce dont l'analyse développera quelques incidens que l'on connaît déjà , tels que la mort de Polyxène sacrifiée dans la Cherfonnèse Thracienne , (*Voyez Hécube.*) & qu'ici Euripide fait périr dans le camp des Grecs sous les murs de Troye. Il existait sur ces événemens diverses traditions parmi lesquelles les Auteurs faisaient choix de celles qui convenaient à leur sujet.

Neptune ouvre la Scène : il a bâti Troye avec Apollon, & la pitié le rappelle vers cette malheureuse Ville que les Grecs ont réduite en cendres. Il raconte que Polyxène vient de perdre la vie sur le tombeau d'Achille, qu'Agamemnon force Cassandre à l'épouser, & que pour contracter ce cruel hymen, il n'a pas craint de l'arracher des Autels d'Apollon dont elle était la Prêtresse.

Ajax avait enlevé cette même Cassandre du Sanctuaire de Pallas où elle s'était réfugiée, les Grecs n'ont pas puni le ravisseur, & Pallas veut les

immoler à son ressentiment : elle a demandé des foudres & des orages à Jupiter , les secours de Neptune ne lui sont pas moins nécessaires , & elle vient les implorer. Animez , lui dit-elle , animez le courroux des vents , dispersez la flotte des vainqueurs & engloutissez-les sous les eaux.

Neptune promet tout à Pallas qui se retire avec lui , & à l'instant même , on voit paraître une troupe de femmes rangées autour d'Hécube , qui abîmée dans sa douleur , est couchée près de la tente d'Agamemnon. Epouse de Priam , s'écrie-t-elle au milieu de ces femmes qui versent des larmes sur la ruine d'Illion , épouse de Priam , mère de tant de Princes , Reine d'un grand Etat , il ne me reste qu'une vie que je vais traîner dans la captivité. Où serai-je conduite ? qu'elle région vais-je habiter ?

On entend de loin des soupirs & des cris : ce sont ceux des Dames Troyennes qui renfermées dans une tente , sont instruites que l'on hâte leur départ , & qui gémissent de l'esclavage auquel elles vont être livrées.

Talthybius Héraut d'armes d'Agamemnon , vient annoncer aux captives l'arrêt qui vient d'être prononcé , & chaque mot qui sort de sa bouche est un coup de foudre pour elles. Agamemnon s'est réservé Cassandre pour seconde épouse , Polyxène est Prêtresse des manes d'Achille , terme

énigmatique qui signifie que son sang a coulé pour ce Héros, & qu'Hécube ne comprend pas; Andromaque est l'esclave de Néoptolème, Hécube celle d'Ulyssé, & cette Reine qui le hait, qui l'a vu ramper à ses pieds, cette Reine infortunée n'a point de termes assez forts pour exprimer son désespoir.

Cependant on voit briller des feux dans la tente où Cassandre est retenue, & soudain elle en sort, une torche à la main. Ce n'est plus Apollon, s'écrie-t-elle, c'est Agamemnon qui m'épouse: j'y consens, mais sa mort & le renversement de sa maison seront le prix de cet hymenée: je vengerai mon père, je vengerai tout les miens, & les vainqueurs seront plus malheureux que les vaincus.... Vous voulez qu'Hécube suive Ulyssé, non, elle ne le suivra pas, elle mourra dans Troie: & toi qui la destines à gémir dans tes fers! tu ignores la cruelle destinée qui t'attend. Errant de mers en mers durant dix années, exposé aux barbaries du Cyclope, aux enchantemens de Circé, aux fureurs de Charybde, revenu seul en ta patrie où tu trouveras tout dans le désordre & la confusion; alors tu regarderas nos infortunes comme de véritables biens en comparaison de tes maux.... Que l'on me conduise, qu'on presse l'hymen que je dois faire aux Enfers. Oui, fier Agamemnon, tu as beau t'enorgueillir de ta conquête, tu n'auras

que d'horribles funérailles à ton retour, & ta Cassandre elle-même fera la proie des bêtes féroces auprès de ton cercueil. Couronnes sacrées, ornemens prophétiques, marques si chères de ma virginité, je vous dis un éternel adieu. Zéphire, portez-les aux pieds d'Apollon. Où est le vaisseau de mon Tyran ? Est-ce ici qu'il faut monter ? j'y vole, & vous n'attendrez pas long-tems le souffle des vents favorables, puisque dans ma personne vous emmenez une furie avec vous. Adieu, Madame, adieu, chère patrie, & vous, mânes de mes frères, ombre de mon père, vous me reverrez bientôt, mais triomphante, mais enfévelie sous les débris de la maison des Atrides.

Hécube tombe sans mouvement, on la rappelle à la vie, & elle n'ouvre les yeux que pour se peindre plus vivement son infortune. Cette peinture renouvelle la douleur des Troyennes & forme le sujet de l'intermède dont le chant lugubre termine le second Acte.

On voit passer un char, c'est l'épouse d'Hector que l'on enlève avec son fils Astyanax & que l'on conduit aux vaisseaux de Néoptolème. Elle apprend à Hécube la mort de Polyxène que les Grecs ont égorgée sur le tombeau d'Achille, mais cette Polyxène est moins malheureuse qu'elle que l'on force d'épouser le fils du meurtrier de son époux. Ménagez ce Tyran, lui répond Hécube, c'est le

moyen de conserver un enfant qui un jour peut rétablir Troye & nous venger. Mais ce même enfant est condamné à être précipité du haut des tours, & c'est Talthybius qui vient annoncer cette affreuse nouvelle.

Les cruels ! s'écrie Andromaque : doux objet de mes inquiétudes, c'était donc pour ce triste sort que mon sein t'avait allaité ! tu pleures, viens dans mes bras. Tu périras, & le nom d'Hector si salutaire pour tant d'autres, le nom d'Hector te devient funeste. Inhumains ! que vous a fait cet enfant ? son innocence n'adoucit-elle point votre rage ? ô Hélène ! furie de la Grèce & de Troye ! ce n'est point Jupiter qui fut l'auteur de ta naissance ; ce sont les démons, l'envie, le carnage, la mort, & tout ce qu'il y a d'horreurs dans l'univers. Puisses-tu payer les maux que tu nous as faits. Hé bien, barbares ! prenez cet enfant. Le voilà : précipitez-le, dévorez-le, rassasiez-vous de son sang : vainement tenterais-je de le sauver. Adieu. Cachez dans le vaisseau la plus infortunée des mères. Quel gage de l'hymen qu'on me prépare, quel gage que le trépas de mon fils !

Elle se voile le visage, on enlève Astyanax, Hécube est anéantie & le Chœur s'abandonne à la tristesse la plus amère.

Ménélas sort de sa tente : il s'est vengé de Pâ-

ris, & le reste de sa fureur va tomber sur Hélène que les Grecs lui ont livrée.

Jupiter ! s'écrie Hécube ravie du courroux de Ménélas, puissant moteur de l'univers, vous dont la terre même est le trône, être impénétrable à nos lumières ! qui que vous soyez, soit une nature nécessaire, soit l'esprit des mortels, je vous adore. C'est vous dont l'équité, par des routes secrètes, conduit les choses humaines à ses fins.

Cette prière est remarquable dans la bouche d'Hécube, & l'on sent qu'Euripide avait été Disciple de Socrate.

Cependant on amène Hélène : elle demande à parler pour sa défense, Ménélas refuse de l'entendre, mais Hécube l'y fait consentir & se charge de la confondre. C'est vous, lui dit cette Hélène, c'est vous & Priam qui êtes coupables de tous les maux que la guerre a causés, vous, pour avoir reçu Pâris, Priam, pour n'avoir pas étouffé ce monstre naissant. Je fus le prix de la dispute des trois Déeses : qu'aurait-ce été si Pâris eût donné la pomme à Junon ? Cette Junon lui offrait la domination de l'Europe & de l'Asie. Que devenaient les Grecs ? C'est Hélène sacrifiée à la passion de son ravisseur qui a sauvé la Grèce & qui a rendu les Grecs vainqueurs des Troyens dont, sans elle, ils auraient été les esclaves. La mort

fera-t-elle donc la récompense de ce bienfait ? me punira-t-on d'avoir été enlevée par un mortel que Vénus même conduisait ? Pouvais-je résister à une Déesse à qui Jupiter même obéit ? Que n'ai-je pas fait, ajoute-t-elle, que n'ai-je pas tenté pour échaper aux Troyens ? Mais les Troyens & les Dieux, tous ont été d'accord pour me livrer aux coupables feux de Pâris.

Lequel des Lacédémoniens, lui répond Hécube après avoir réfuté ce qu'elle a dit sur Junon, lequel des Lacédémoniens vous a entendu appeler Castor & Pollux à votre secours ? Non, non, c'est l'éclat de la fortune qui a toujours guidé votre cœur. Vous arrivez à Troye, on combat. Ménélas est-il vainqueur ? il devient un Héros pour vous & Pâris n'est plus rien. Les Troyens ont-ils le dessus ? Ménélas vous devient méprisable. Le succès, non la vertu déterminait vos penchans & vos inclinations. Venons à cette évasion que vous avez tentée. Vous n'avez pu fuir, dites-vous, il fallait mourir. Toute autre que vous aurait-elle balancé à donner sa vie pour son époux légitime ? Je vous l'ai dit cent fois. Partez, ma fille, dérobez-vous à votre Amant : je trouverai le moyen de vous dérober aux Grecs, délivrez-nous d'une guerre cruelle. Mais comment avez-vous reçu ces avis maternels ? ils excitaient votre courroux. Fièrè de régner dans le palais de Pâris,

vous ne cherchiez qu'à nourrir votre orgueil de l'encens & des adorations des Phrygiens. Tout cela vous était précieux, & vous osiez vous montrer avec des parures faites pour rehausser l'éclat de votre beauté, vous qui auriez dû rougir de respirer le même air que mon fils.

Hécube finit par exhorter Ménélas à faire périr Hélène, & Ménélas y souscrit malgré les pleurs de sa perfide épouse qu'il fait entraîner sur le rivage pour être transportée en Grèce. Elle y attendrit dans la suite ce même Ménélas qui sous les murs de Troye avait été insensible à ses larmes.

Les Troyennes continuent leurs chants lugubres & pleurent leurs maris privés de sépulture, leurs enfans orphelins dont les Grecs vont les séparer. Elles ignorent encore le nom du vainqueur auquel elles sont destinées, & après avoir fait des imprécations contre Hélène, elles souhaitent d'être englouties sous les flots.

Andromaque a été forcée de suivre Néoptolème sur le même vaisseau dans lequel il emporte les cendres d'Achille: elle a fait ses adieux à sa patrie expirante & au tombeau de son époux dont il a fallu l'arracher malgré elle. Elle a baigné de ses larmes le corps de son fils Astyanax, elle a chargé Talhybius de l'apporter à Hécube, & Talhybius le lui présente sur le bouclier d'Hector, qui doit lui servir de cercueil.

Superbe Grèce ! dit Hécube , un enfant t'a fait trembler dans le sein même de tes triomphes. Cher Astyanax ! qu'elle destinée est la tienne ! Né pour tant de grandeur , tu n'as fait que l'entrevoir. O mains ! ô lèvres où nous reconnaissons les traits d'un père ! qu'est devenu votre éclat ! qu'elle était ton erreur , cher enfant , quand attaché à ma robe , tu me promettais en bégayant , l'hommage de ta chevelure & de pieux devoirs pour appaiser mon ombre ! courbée sous le poids des ans , privée de tous mes fils , esclave enfin , c'est moi qui suis contrainte de te rendre ce triste office. Tendres caresses ! était-ce-là le terme fatal où vous deviez finir ? Que puis-je graver sur ton sépulchre ? *Astyanax fut la victime des craintes de la Grèce.* Que cet éloge fera glorieux pour elle ? tu n'as joui ni du sceptre , ni des biens paternels ; mais le bouclier qui te sert de tombeau , est le plus précieux de ces biens. Bouclier fidèle ! tu as perdu le Héros qui t'illustra , mais le fardeau que tu portes saura te dédommager.

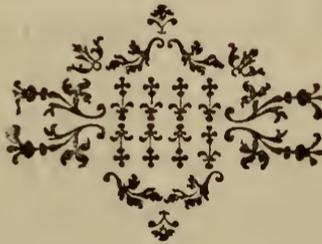
Les femmes du Chœur donnent à Hécube le peu d'ornemens qu'elles ont recueillis de leurs anciennes richesses , ces ornemens vont être ensevelis avec le corps d'Astyanax , & tout le Théâtre retentit de lamentations funèbres ; mais bientôt elles cessent à la vue des flames qui paraissent sur les tours , sur les palais , sur le toit des maisons qui

subsistaient encore dans les remparts de Troye. Des Grecs la torche à la main, courent çà & là comme des furieux, & portent de tous les côtés la désolation & l'incendie. Les édifices se consumment, les murs s'écroulent &, tout Grec qu'il est, Talthybius ne peut voir ce spectacle sans en être ému, mais il obéit à son Roi, &, de sa part, il ordonne aux incendiaires de ne laisser aucunes traces d'Illion. Les Troyennes jettent les cris les plus perçans, Hécube veut se précipiter dans les flammes, Talthybius l'arête & l'emmène avec ses Compagnes.

Cette Pièce qui n'est qu'un composé d'épisodes, renferme d'un bout à l'autre les situations les plus touchantes; ce sont incidens sur incidens, & il fallait tout l'art d'Euripide pour les lier ensemble de manière à intéresser ses spectateurs. M. de Châteaubrun a traité le même sujet, nous en rendrons compte, & nos lecteurs seront étonnés, comme nous, du peu de parti qu'il a tiré de son modèle.

Eschyle, Sophocle & Euripide sont les seuls tragiques Grecs dont les Pièces soient parvenues jusqu'à nous, du moins en partie, & l'historique de leur vie, l'analyse de leurs ouvrages, les notes que nous y avons jointes suffisent pour donner une idée de leur génie. Nous avons tâché d'en esquisser le tableau, & nous sommes persuadés

que l'on y trouvera plus de beautés que de défauts, pourvu que l'on se souvienne que ces Ecrivains n'étaient pas Français. Qu'elle estime aurions-nous pour les nôtres, si le plan & le style de leurs productions étaient absolument étrangers à nos mœurs & à nos préjugés ? Nous avons dit qu'il manquait plusieurs morceaux au Théâtre Grec, c'est une perte réelle pour les Lettres, & nos descendans formeront peut-être un jour les mêmes regrets à l'égard de Corneille & de Racine, de Crébillon & de Voltaire. Le tems ne respecte ni les monumens, ni les chefs-d'œuvre, & nous ne doutons pas qu'il ne nous ait privés de quelques bonnes Tragédies composées par les Auteurs sur lesquels nous allons jeter un coup-d'œil.



www.libtool.com.cn

N O M E N C L A T U R E
D E S P O È T E S T R A G I Q U E S

Qui ont été contemporains d'Euripide, ou
qui ont vécu après lui.

S O P H O C L E.

LES anciens Historiens parlent de deux Poètes du nom de Sophocle, & tous deux neveux de ce dernier. Le premier, fils d'Ariston, composa quarante Tragédies selon les uns, onze selon les autres, & fut couronné dix fois. Il fit aussi quelques Elégies & se rendit si recommandable par la pureté de ses mœurs, que quelques Ecrivains le comparent à Apollonius.

Le second qui était né à Athènes, travailla dans le Tragique & dans le Lyrique : on lui attribue quinze Pièces.

E U R I P I D E.

Celui-ci était fils d'un frère du célèbre Euripide : il en est fait mention dans la *Chronique* de Denis, & parmi les ouvrages dont on prétend qu'il fut l'Auteur, on cite *Oreste*, *Médée*, *Polixène*.

A R I S T A R Q U E.

Aristarque naquit à Tégée Ville d'Arcadie &

vécut du tems d'Euripide, c'est-à-dire en la 82^e. Olympiade. Il composa 72 Tragédies & ne fut couronné que de six fois. Du nombre de ces Tragédies était *Achille* qu'Ennius traduisit & que par cette raison les Romains appellèrent *l'Achille d'Ennius Aristarque*. Il mourut âgé de plus de cent ans. Samuel Petit, homme d'une grande érudition, lui attribue le Rhésus que l'on a vu dans le Théâtre d'Euripide.

A C H É E.

Achée d'Érétrée était fils de Pythodore, ou de Pythode. Plus jeune que Sophocle, il fut contemporain d'Euripide & composa 43 Tragédies, selon quelques-uns, 30 selon quelques autres. Plusieurs Historiens ne lui en attribuent que 24. D'après un passage d'Athénée, Turnébe & Casaubon prétendent qu'il ne remporta qu'une fois le Prix de Poésie. Ce même Athénée cite de lui une Pièce satyrique intitulée *Alcméon*.

C H É R É P H O N.

Chéréphon était originaire d'Athènes, & au rapport d'un grand nombre d'Historiens, Socrate n'eut point d'ami plus intime. Ce fut lui qui alla consulter la Pythonisse Prêtresse d'Apollon, au sujet de ce Philosophe, & qui en rapporta la réponse suivante : *Socrate est le plus sage de tous les*

hommes. Philostrate fait mention de ce Poète dans les Vies des Sophistes.

www.libtool.com.cn

C A R C I N U S

Il y eut deux Poètes de ce nom. Le premier était d'Agrigente & composa des Tragédies, quoiqu'en dise Diogène Laerce qui ne le compte que parmi les Auteurs Comiques. Aristote en parle dans sa Rhétorique & nous apprend qu'il mourut de la piquûre d'un serpent, dans un bois où il était allé méditer sur une Pièce de sa composition. Diodore dit beaucoup de bien d'une de ses Tragédies intitulée : *Cérès cherchant Proserpine*.

Le second Carcinus était d'Athènes & fils de Théodecte, selon quelques Auteurs; de Xenoclès, selon Lyfias. Il fit 160 Tragédies & remporta le Prix une seule fois. Il vivait du tems de Philippe de Macédoine, vers la 100^e. *Olympiade*. Athénée met au nombre de ses Pièces *Achille* & *Sémélé*. Aristophane se déchaîne fortement contre ce Poète, & particulièrement dans sa Comédie intitulée la *Paix*. Les fils de Carcinus sont également l'objet de ses railleries : il les appelle *Têtes d'artichaud*, & les compare à des Escargots. On reproche au père un style entortillé, & on cite de lui un *Oreste* dans lequel ce Prince avoue son matricide de la manière la plus énigmatique.

NICOMAUQUE.

Nicomaque naquit à Athènes & compoſa des Tragédies avec lesquelles, contre l'opinion générale, il vainquit pluſieurs fois Euripide & Théognis. *Œdipe* eſt la ſeule de ſes Pièces dont on ait fait quelque cas.

Il y eut un autre Nicomaque d'Alexandrie qui fut Auteur d'onze Tragédies. On a peu connu celles de ce Théognis dont nous venons de parler. Il paſſait pour être froid & ſans graces.

STHÉNÉLUS.

Sthénélus était contemporain de ces derniers. Lyſias & Ariſtote en font mention. Ariſtophane comparait ſes expreſſions au ſel & au vinaigre. Sthénélus avait coutume de dire que le vin faiſait perdre toute la prudence que l'on pouvait avoir.

DENIS.

Denis Tyran de Sicile avait le ridicule entêtement de devenir Poète tragique, & Lucien rapporte qu'il mit tout en œuvre pour ſe procurer les Tablettes ſur lesquelles Eſchyle avait coutume d'écrire ſes Pièces. Muni de ces Tablettes, Denis ſe crut le talent de celui qui les avait poſſédées & il écrivit, mais il trouva peu d'admirateurs. Philoxène qu'il comblait de bontés, & qui les reconnaiffait par une complaiſance ſans bornes

toutes les fois qu'il n'était question que de briller dans un repas, Philoxène ne put trouver ses vers bons & lui en dit son sentiment avec tant de franchise, que Denis l'envoya aux *Carrières*, c'était la prison publique. Plutarque ajoute que le Tyran lui avait confié une de ses Pièces pour qu'il la corrigeât, & que Philoxène la ratura d'un bout à l'autre. Cependant Denis voulut bien lui faire grace & le rappeler à la Cour, persuadé que la punition qu'il avait essuyée le rendrait plus circonspect. Il lui lut une Pièce nouvelle & lui en demanda son avis. Philoxène rêva quelque-tems & se retirait sans rien dire, mais le Prince voulant savoir où il allait : *Seigneur*, lui répondit le Poète, *je retourne aux Carrières*. On prétend que cette repartie lui fit faire sa paix avec Denis : Si l'on en croit Pline, celui-ci mourut de joie d'avoir remporté le Prix avec une de ses Tragédies.

P H I L O X È N E.

C'est le même dont nous venons de parler : il était né à Cythère Capitale de l'île du même nom : les Lacédémoniens la réduisirent en servitude, & Philoxène en sortit pour être esclave du Spartiate Agézyle qui lui donna le surnom de *Fourmi*. Après la mort de ce premier Maître, il passa au service de Ménalippide, Poète-Musicien
dont

dont il devint le Disciple , & sous lequel il développa bien-tôt les dispositions que la nature lui avait données pour la Musique & pour la Poésie. Il excella dans le Dithyrambe , & d'après les succès qu'il eut dans le Tragique , Suidas l'appelle *Maître en fait de Tragédies*. A des talens si distingués , il joignait cet esprit vif , cette gaieté piquante qui font le charme des Sociétés , & l'on doit juger qu'il s'introduisit aisément à la Cour de Syracuse , séjour des plaisirs & de la bien-chère. Philoxène l'aimait , & son appétit allait souvent jusqu'à la gourmandise , mais il n'en devenait que plus agréable , & les traits les plus singuliers , les reparties les plus ingénieuses étaient le fruit de ses excès. On prétend que ce fut lui qui dit au moment de mourir pour avoir trop mangé ,

M'y voilà tout résolu ,
 Et puisqu'il faut que je meure ,
 Sans faire tant de façon ,
 Qu'on m'apporte tout-à-l'heure
 Le reste de mon poisson. (*LA FONT.*)

A la table de Denis , selon Athénée , on servit un jour des barbeaux à tous les convives , & l'on en mit un très-gros devant le Prince , mais un fort petit devant Philoxène : mécontent de son partage , le Poète prend ce barbeau , feint de lui

parler & l'approche de son oreille comme pour mieux entendre sa réponse. Que signifie ce badinage ? lui demande le Tyran : Seigneur, lui dit Philoxène, comme je travaille actuellement au Poëme de Galatée, l'une des Néréides, & que j'ai besoin d'être informé de quelques particularités qui la concernent, ainsi que son père Nérée, je priais ce petit poisson de m'en instruire, mais il m'a répondu qu'il était encore trop jeune pour me donner de pareils éclaircissements, & que je devais m'adresser au vôtre. Denis comprit ce que cela voulait dire & lui fit passer son barbeau. La Fontaine a fait usage de ce trait. (*Voyez le Rieur & les Poissons.*)

On lit dans quelques Auteurs que Philoxène fut remis une seconde fois aux *Carrières* pour avoir été surpris dans les bras de cette même Galatée dont nous venons de parler. C'était une Joueuse de flûte entretenue par Denis. Ce fut pendant sa détention que ce Poète composa sa Tragédie du *Cyclope*. Denis y faisait le personnage de Polyphème, Galatée y paraissait sous son véritable nom, & Philoxène y remplissait le rôle d'Ulysse. Suidas assure qu'il trouva le secret de s'échaper de sa prison, qu'il se retira dans la Ville de Tarente, que Denis fit l'impossible pour l'engager à revenir, & que pour toute réponse, Philoxène lui adressa

un billet qui ne contenait que des *omicron*. On les employait souvent à la place de la diphtongue *ε*, & cette diphtongue en grec tient lieu de notre négative *non*. Philoxène mourut à Ephèse, âgé de 60 ans, la première année de la 100^e. *Olympiade*.

A N T I P H O N.

Cet Antiphon Athénien & fils de Sophocle, ne fut que Poète Comique, selon Philostrate, mais Tragique & Orateur selon Plutarque : celui-ci prétend qu'il eut part à toutes les Tragédies de Denis, & qu'il en composa plusieurs à lui seul. Il ajoute qu'il avait imaginé l'art de guérir les esprits malades, & que tout cet art consistait dans un très-beau discours qu'il débitait à ceux qui venaient lui demander son remède.

M É L I T U S.

Poète froid & languissant, originaire d'Athènes & fils de Larius. Il fut du nombre de ceux qui condamnèrent Socrate à boire de la ciguë, & peu de tems après, victime du jugement auquel il avait participé, il périt sous une grêle de pierres que lancèrent contre lui ses Concitoyens désolés d'avoir consenti à la mort du plus grand des Philosophes. Ce même Mélitus avait commandé les Samiens & s'était battu contre Sophocle dans un combat naval.

T I M É S I T H É E.

www.libtool.com.cn

On lui attribue *Castor & Pollux*, les *Danaïdes*, la *Rançon d'Heçtor*, *Ixion*, *Capanée*, *Memnon*, *Procus*, les *Descendans de Jupiter*, la *Réclamation d'Hélène*, *Oreste*, *Pylade* & plusieurs autres Pièces dont les noms ont été perdus.

P O L Y I D E.

Poète & Musicien qui fut en même-tems Sophiste, selon Aristote, & Peintre selon Diodore de Sicile. Le premier cite de lui une *Iphigénie en Tauride* qu'il met au-dessus de celle d'Euripide; sur-tout dans la reconnaissance du frère & de la sœur, reconnaissance simple & ingénieuse qui se fait au moment où Oreste va être sacrifié par Iphigénie. *Comme ma sœur a été immolée à Diane*, s'écrie Oreste, *il faut donc aussi que jè lui sois immolé*. Polyide fut contemporain de Philoxène & fleurit vers la 95^e. *Olympiade*.

D I O G È N E.

Ce Diogène surnommé *Enomaus*, était d'Athènes & paraît avoir existé après l'expulsion des 30 Tyrans. On lui attribue *Achille*, *Hélène*, *Hercule*, *Thyeste*, *Médée*, *Œdipe* & *Sémélé*. On cite aussi des Lettres de lui, mais quelques Ecrivains en nient l'authenticité.

Il y eut un autre Poète de ce nom qui était d'Alexandrie, & qui, au rapport de Strabon, composa des Tragédies dès la plus tendre jeunesse. Il affectait de ne se servir que d'expressions obscures & ampoulées.

Il eut pour contemporain Mélanthius Auteur tragique, qui composa aussi quelques Elégies. Plutarque parle de ses Ouvrages dans la Vie de Cimon, & rapporte qu'il adressa des vers à ce Général Athénien. On prétend que ce Mélanthius était gourmand, flatteur & voluptueux.

De son tems, vivait Spintharus originaire d'Héraclée & Auteur de deux Pièces fort connues autrefois : *Hercules ardens* & *Semele fulminata*. Il passait pour avoir les mœurs très-libres.

On ignore dans quelle *Olympiade* exista un certain Dicéogène qui composa des Tragédies & des Dithyrambes. Harpocraton & Suidas en font mention.

T H É O D E C T E.

Il était de Lycie & fils d'Aristandre. Disciple de Platon, d'Aristote & d'Isocrate, il consacra ses premières années à l'Art Oratoire, ensuite il composa des Tragédies. Aristote lui attribue *Philoclète*, & l'on ajoute qu'il mit en vers les principes de la Rhétorique. Il était doué d'une mé-

moire prodigieuse, & au rapport de Fabius, il récitait sur-le-champ des Pièces fort longues dont il n'avait entendu la lecture qu'une fois. Il mourut âgé de 41 ans & son père lui survécut. Lorsqu'Alexandre de Macédoine traversa la Lycie pour aller combattre les Perses, il s'arêta dans la Ville de Phasélide, y vit la statue de Théodecte, & se rappelant qu'il avait été son condisciple sous Aristote, il lui mit une couronne sur la tête, honneur que l'on ne rendait qu'aux morts de distinction.

Ce Théodecte fut le rival de Théopompe célèbre par son esprit & par son éloquence. Dans la 103^e. Olympiade, Artémise Reine de Carie, fit la dédicace du superbe monument qu'elle voulait consacrer à la mémoire de Mausole son époux. (*Voyez Tome I, première Partie, au mot Funérailles.*) En conséquence, elle ouvrit un combat littéraire & promit des récompenses considérables aux Poètes ainsi qu'aux Orateurs qui réussiraient le mieux à célébrer les vertus d'un mari qu'elle ne cessait de pleurer. Théodecte, Naucratus, Isocrate & Théopompe se présentèrent : le dernier fut déclaré vainqueur. Aulugelle assure que de son tems, on lisait encore une Tragédie de ce Théopompe, intitulée *Mausole*, & qui était plus estimée que le Discours en prose qu'il avait fait en l'honneur de ce Prince.

On attribue 37 Tragédies à l'Isocrate que nous venons de citer, mais elles étaient d'Aphareus fils adoptif de cet Orateur. Plutarque qui en fait mention, cite aussi un Asclépiade, autre Disciple d'Isocrate & Auteur de quelques Tragédies.

C H É R É M A.

Selon quelques Historiens, il étudia sous le Philosophe Socrate & composa plusieurs Tragédies parmi lesquelles on compte *Penthée*, *Alphésibée*, *l'Hyppocentaure*. Cette dernière, au rapport d'Aristote, était une rapsodie de vers de toutes mesures.

Il vivait à-peu-près du tems de Néophon Poète tragique Sicyonien que l'on dit Auteur de 120 Pièces. Plusieurs Ecrivains lui attribuent la *Médée* d'Euripide. Il était l'ami particulier de Callisthène, & dans la 113^e. *Olympiade*, Alexandre le Grand les fit mourir tous les deux pour avoir conspiré contre lui. Diogène Laerce & Suidas en font mention. Ces deux coupables étaient liés aussi avec Néarchus autre Poète tragique qui trempa, dit-on, dans leur complot: de soldat d'Alexandre, il était devenu son Historien.

Parmi la foule des Poètes Grecs on distingue encore un Néanthes qui composa des Tragédies dans sa jeunesse, & qui en dédia plusieurs au

Philosophe Empédocle. Un Cléophon dont il ne nous est rien parvenu que le titre de quelques-unes de ses Pièces : Savoir, *Amphiaraius*, *Actéon*, *Achille*, les *Bachantes*, *Leucype*, *Perfis*, *Téléphe*, *Thyeste*, *Erigène*. Un Alexandre d'Étolie qui, selon Strabon, fit des Tragédies, des Elégies & des Mimes. Macrobe en parle comme d'un excellent Poète & vante beaucoup un de ses ouvrages intitulé *La Muse*. Dans le même-tems, il exista un Alcène de Mégare, Auteur de Tragédies. Athénée parle d'un autre Ecrivain du même nom, & connu par quelques Comédies.

E S C H I N E.

L'éloquence était le talent principal de cet Eschine que quelques Pièces ont fait mettre au nombre des Auteurs tragiques. Il était d'Athènes & naquit la quatrième année de la 95^e. *Olympiade*, trois ans après la mort de Socrate. Dans une de ses harangues, il parle de ses parens comme de Citoyens considérables, mais Démosthène nous en a donné des idées bien différentes, & voici ce qu'il lui adresse à lui-même dans son discours pour Ctésiphon.

» Dirai-je que votre père Tromes chargé de
 » chaînes & esclave d'Elpias, tenait une petite école
 » auprès du Temple de Thésée ? Raconterai-je

» comment auprès de la Chapelle du Héros Cala-
 » mite , dans un de ces honnêtes lieux que l'on ne
 » nomme pas , votre mère tirait sa subsistance du
 » plus honteux de tous les métiers , & que ce fut-
 » là qu'elle mit au monde en votre personne un
 » homme d'importance , un Acteur des troisiè-
 » mes rôles ? Ferai-je souvenir de Phormion le
 » joueur de flûte , esclave lui-même , qui voulant
 » la posséder seul , la retira de ce beau commerce ;
 » & l'établit dans un autre quartier de la Ville ?
 » Mais venons à vous-même. Eschine , Messieurs ;
 » n'était pas d'abord ce que nous le voyons aujour-
 » d'hui. Ce n'est que depuis peu qu'il s'est érigé
 » tout-à-la-fois en Citoyen & en Orateur d'Athè-
 » nes ; que par la vertu de deux syllabes ajoutées
 » il a fait de l'esclave Tromes son père , le Citoyen
 » Atromète , & qu'il a décoré sa mère du beau
 » nom de Glaucothée , elle que le peuple n'ap-
 » pellait pas autrement que la Sorcière ; & cepen-
 » dant l'ingrat ne vous témoigne aucune recon-
 » naissance de l'avoir fait passer de l'esclavage à
 » la liberté , de la misère à l'opulence. «

Dans un autre Discours Démosthène dit qu'Es-
 chine ayant trouvé habilement le secret de se
 faire mettre sur le rôle des Citoyens , fut Greffier
 d'un petit Juge de Village , qu'après cela il se loua
 à Lyménicus & à Socrates , deux Chefs de Comé-

diens avec lesquels il courait les Bourgades , jouant les troisièmes rôles dont il s'acquittait si mal , qu'il y avait toujours guerre ouverte entre les spectateurs & lui.

Eschine s'est défendu faiblement de ces imputations , & elles ont été confirmées par tous les Ecrivains qui ont parlé de lui. Quoiqu'il en soit ; il fut employé dans les affaires de la République ; & les Athéniens le choisirent pour veiller sur les Ambassadeurs qu'ils chargèrent de négocier leur paix avec Philippe. Eschine le haïssait , & l'on était sûr qu'il tiendrait ses Concitoyens en garde contre les séductions de ce Prince. Il s'y conduisit en effet d'une manière irréprochable , & Démosthène en fit l'éloge publiquement : pour l'en remercier ; Eschine s'opposa à ce qu'on lui décernât une couronne d'or en plein Théâtre , récompense destinée à consacrer le désintéressement qu'il avait marqué , tantôt en abandonnant des sommes qui lui étaient dûes , tantôt en faisant à ses frais la célébration des Jeux. Eschine perdit son procès , & de désespoir il se retira à Rhodes où il ouvrit une Ecole d'Eloquence qui subsista long-tems après sa mort ; si l'on en croit Philostrate , Eschine l'abandonna à un de ses Disciples & passa dans l'Isle de Samos où il mourut âgé de 75 ans.

Peu de tems après lui , on vit fleurir Euphan-

tus d'Olympie qui prit des leçons d'Eubulides , & qui à la qualité d'Orateur célèbre , joignit celle de Poète tragique. Il composa plusieurs Pièces & fut souvent vainqueur. Il écrivit en prose une histoire de son tems , & fit un ouvrage sur la manière de régner. Il le dédia à Antigonus auprès duquel il vécut long-tems.

Parut ensuite Apollodore , Poète de Tarse auquel Suidas attribue : *Spinâ percussus* , *Naticida* , *Hellenes* , *Thyestes* , *Ulysses* , *Hycetides*.

PHILISCUS.

Il était de Corfou , & quelques Auteurs mettent ses Pièces sur le compte de Diogene le Cynique dont il avait été le Disciple. Il eut pour pere Philotas , & devint Prêtre de Bacchus. Suidas fait mention des Pièces d'un autre Philiscus qui fut Poète Comique.

SOSITHÉE

Les uns le font originaire de Syracuse , les autres d'Athènes & les autres d'Alexandrie. Il vécut dans la 165^e. *Olympiade* , & fut Auteur de plusieurs Tragédies. Il lui arriva un jour d'être chassé du Théâtre pour y avoir invectivé le Philosophe Cléanthes qui jouissait de l'estime & de la considération de tous les Athéniens.

On peut ajouter à cette nomenclature Soficles de Syracuse qui vécut du tems de Philippe de Macédoine & d'Alexandre le Grand : il composa 73 Pieces , & fut sept fois vainqueur.

Lyfippus dont parlent Suidas & Athénée.

Lycophon Poète & Grammairien qui existait du tems de Ptolémée Philadelphé. Il était né à Chalcide d'Eubée , qu'on nomme à présent Négrepont. Suidas prétend qu'il composa douze Tragédies. Le même Ecrivain parle de Sacas , & enfin de Théocrines qui commença par être Auteur tragique , & finit par faire le métier d'accusateur.

Alexandre d'Etolie , Sofithée , Philiscus & Lycophon que nous avons cités , étaient rangés sur la *Pléiade* , c'est-à-dire parmi les sept Poètes tragiques qui se distinguèrent le plus sous le règne de Ptolémée Philadelphé.

Nous allons actuellement présenter des tableaux différens de ceux que l'on a vus jusqu'ici ; & l'origine de la Comédie , les divers changemens qu'elle a éprouvés , l'histoire des Auteurs qui ont précédé Aristophane , la Vie & le Théâtre de ce dernier , vont être la matiere de la livraison suivante. Nous donnerons ensuite des détails sur les Ecrivains qui l'ont suivi , nous ferons connaître

Ménandre & le peu qui reste de ses Ouvrages, nous y joindrons une notice générale de tous les Comiques Grecs, & dans cette foule d'objets, nous tâcherons de ne rien omettre de ce qui pourra satisfaire la curiosité de nos Lecteurs.

Fin du second Volume.

De l'Imprimerie de CLOUSIER, rue
Saint-Jacques. 1779.



ERRATA de la 1^{re} Partie du second Volume.

- P**AGE 33, ligne première, lactu, *lisez* luctu.
P. 39, ligne 21, entendu, *lisez* entendre.
P. 89, ligne 12, & y il acquit, *lisez* & il y acquit.
P. 103, ligne 23, Europe, *lisez* Erope.
P. 109, ligne 18, arêtes, *lisez* arêtés.
P. 144, ligne 2, le nom sa mère, *lisez* le nom de sa mère.
P. 173, ligne 24, qu'il avoir, *lisez* qu'il avait.
P. 183, ligne 18, sextiers, *lisez* septiers.
P. 188, ligne 13, Satyes, *lisez* Satyres.
P. 196, ligne 11, parce qu'en rapprochant, *lisez* parce qu'en nous rapprochant.

ERRATA de la seconde Partie.

- Page 200, ligne 14, princiqaux, *lisez* principaux.
P. 204, ligne 4, tribus, *lisez* tributs.
P. 220, ligne 11, légalité, *lisez* l'égalité.
P. 222, ligne 24, mar cheve, *lisez* marcher vers.
P. 253, ligne 10, justifierions, *lisez* justifierons.
P. 258, ligne 23, Amphrissiennes, *lisez* Amphissiennes.
P. 287, ligne 18, de tout, *lisez* de tous.
P. 301, ligne 23, la Vielle, *lisez* la Vieille.
P. 309, ligne 27, pomontoire, *lisez* promontoire.
P. 310, ligne 7, qui leurs, *lisez* qui leur.
P. 323, ligne 25, sur quel, *lisez* sur lequel.
P. 349, ligne 7, qu'elle, *lisez* quelle.
P. 351, ligne 3, qu'elle, *lisez* quelle.

www.libtool.com.cn

www.libtool.com.cn

www.libtool.com.cn

www.libtool.com.cn

www.libtool.com.cn



www.libtool.com.cn